



Revue de presse

Juillet 2025

Press Review

July 2025

**Réseau des journalistes africains spécialisés sur le développement durable et le changement climatique**  
*Network of African journalists specialised in sustainable development and climate change*

Association Africa 21  
[www.africa21.org](http://www.africa21.org)

**Références :** Accord de Paris, AfCTA, AfDB, African Union, Agenda 2063, AGNU, AGIA, AIEA, AMCEN, Amnesty International, ARSO, Banque mondiale, BBNJ, BOAD, Cadre mondial pour la biodiversité de Kunming-Montreal, CCNUCC, CIJ, CITES, CMAE, CNUDM, CNULCD, COI, COP 16, COP 30, CPI, FEM, FFD4, FMI, FPMA, FVC, G20, GBFF, IFC, IMF, INC 5.2, IUCN, Montreal Protocol, NORAD, OCDE, OECD, OMM, OMS, OOAS, Plan Bleu, PNUE, Protocole de Kyoto, SECO, The Nature Conservancy, The Wildlife Conservation Society, UMDf, UNCCC, UNCCD, UNCDF, UNCTAD, UNDRR, UNECA, UNEP, UNFSS4, UNFPA, UNICEF, Union Africaine, Union Européenne, UNOC 3, WACA, WCO, WHO, WTO, WWF, ZLECAF.

## Table des matières

<b>Ernest Agbota (Bénin) ; Semences paysannes : entre préservation et disparition au Bénin ; Radio Parakou/SRTB, juillet 2025. ....</b>	<b>5</b>
<b>Edem Dadzie ( Togo) ; L’Afrique doit renforcer sa résilience de l’intérieur ; Le Papyrus, 1 juillet 2025.....</b>	<b>6</b>
<b>Boris Ngounou (Cameroun) ; Gabon : un nouveau cap dans la lutte contre la pêche illégale ; Environnementales, 1 juillet 2025. ....</b>	<b>9</b>
<b>Beatrice Philemon (Tanzania) ; Rufiji community fight against climate change, root by root ; The Guardian ; July 2, 2025. ....</b>	<b>13</b>
<b>Hamidou Traore (Burkina Faso) ; Crise climatique: Les évêques catholiques du Sud dénoncent le capitalisme vert et exigent une «application ambitieuse de l’Accord de Paris » ; L’Autregard, 2 juillet 2025. ....</b>	<b>17</b>
<b>Edem Dadzie (Togo) ; OMS/MNT : Taxer le tabac, l’alcool et les boissons sucrées ; Le Papyrus, 2 juillet 2025. ....</b>	<b>20</b>
<b>Edem Dadzie (Togo) ; Air quality : « People are coughing, struggling to breathe » ; Le Papyrus, 2 juillet 2025. ....</b>	<b>22</b>
<b>Ayele Addis Ambelu (Ethiopia) ; Global Drought Catastrophe: A Perfect Storm of Hunger, Blackouts, and Broken Lives”UN-backed Report Warns of Escalating Global Emergency as Droughts Shatter Economies, Ecosystems, and Lives ; Africa News Channel, July 2, 2025. ....</b>	<b>25</b>
<b>Edem Dadzie (Togo) ; FFD4/Seville/Spain : A coalition announced an Action Plan ; Le Papyrus,3 juillet 2025. ....</b>	<b>30</b>
<b>Thuku Kariuki (Kenya) ; Kenya’s Absence in Global Plastics Pact Sparks Concern Ahead of Talks ; Spotlight, July 4, 2025.....</b>	<b>34</b>
<b>Beatrice Philemon (Tanzania) ; Combating plastic pollution in Dar's waterways ; The Guardian, July 4, 2025. ....</b>	<b>37</b>
<b>Thuku Kariuki (Kenya) ; Kigali Launches Africa’s First Urban Cable Car to Tackle Traffic, Emissions ; Spotlight, July 4, 2025. ....</b>	<b>40</b>
<b>Kennedy Abwao (Kenya) ; Forestry conservation, infrastructure planning crucial to fight climate change ; PANA, July 5, 2025. ....</b>	<b>43</b>

Pauline Ongaji (Kenya) ; Innovation revolutionises mangrove restoration by eliminating plastic waste ; Daily Nation, July 5, 2025.....	47
Christopher Bendana (Uganda) ; The road to Belém: Pushing the adaptation agenda ; Monitor, July 06, 2025. ....	51
Hector Nammangue (Togo) ; Reboiser, une urgence vitale ; Vert Togo, 7 juillet 2025.....	56
Boris Ngounou (Cameroun) ; Homme-faune : 13 000 victimes, 100 éléphants tués... Le Gabon cherche l'équilibre ; Environnementales, 7 juillet 2025. ....	58
Edem Dadzie (Togo) : Nucléaire : Les PRM et MRM comme solution pour l'Afrique ? Le Papyrus, 8 juillet 2025. ....	61
Pauline Ongaji (Kenya) ; Kilimo cha mwani kinavyobadilisha maisha ya wanawake pwani ya Afrika Mashariki ; Taifa Leo, July 8, 2025. ....	64
Beatrice Philemon (Tanzania) ; PMO, UN agencies designing climate risks mapping tool ; The Guardian, July 9 2025. ....	68
Rivonala Razafison (Madagascar) ; Pour une production durable du girofle sans la déforestation sur la côte Est de Madagascar ; Mongabay, 9 Juillet 2025. ....	71
Naïma Cherii (Maroc) ; Villageois Vs Exploitants agricoles : Quand la surexploitation de l'eau menace la paix sociale dans la province de Midelt ; Le Reporter Express, 11 juillet 2025.....	78
Edem Dadzie (Togo) ; Impacts sanitaires et économiques des tempêtes de sables ; Le Papyrus, 11 juillet 2025. ....	84
Karina Zarazafy (Madagascar) ; OSC malgaches : entre vide juridique et urgence démocratique ; Bleen Media, 11 juillet 2025. ....	89
Wallace Mawire (Zimbabwe) ; UNFPA, Partners Launch The 2025 State Of World Population Report in Zimbabwe ; Pan African Visions, July 12, 2025. ....	92
Fulbert Adjimehossou (Bénin) ; Financement de la santé : À l'heure d'un nouveau pacte public-privé ; IMO Science, 13 juillet 2025. ....	95
Karina Zarazafy (Madagascar) ; Climat : La jeunesse insulaire monte au front ; Bleen Media, 19 juillet 2025. ....	99
Edem Dadzie (Togo) ; AMCEN : Belém doit progresser sur la Feuille de route de Bakou ; Le Papyrus, 21 juillet 2025. ....	104
Hector Nammangue (Togo) ; L'écocide désormais inscrit à l'agenda environnemental stratégique de l'Afrique ; Vert Togo, 21 juillet 2025. ....	107
Boris Ngounou (Cameroun) ; Économie bleue : le Golfe de Guinée s'engage pour une gestion 100% durable de ses océans d'ici 2030 ; Environnementales, 21 juillet 2025.....	109
Karina Zarazafy (Madagascar) ; Transition environnementale et climatique : l'Afrique revendique une réforme du système financier ; Bleen Media, 22 juillet 2025. ....	112
Edem Dadzie (Togo); ECA-ARSO : Promote environmentally sustainable trade in Africa; Le Papyrus, 22 juillet 2025. ....	116

Edem Dadzie (Togo) ; Chocs alimentaires induits par le changement climatique ; Le Papyrus, 22 juillet 2025. ....	119
Mohamed Houmed (Djibouti) ; Grand format/ Djibouti : Un engagement fort pour la protection des mers et des océans ; RTD Web TV, 23 juillet 2025. ....	122
Edem Dadzie (Togo) ; INC-5.2 : Appel continental unifié en faveur d'un traité ambitieux ; Le Papyrus, 24 juillet 2025. ....	123
Adrienne Engono, Carolle Ahodekon, Charles Kolou, Christophe Assogba, Roland Klohi, Rosie Pioth ; L'Afrique de l'ouest et centrale résistent à l'érosion côtière ; Vert Togo, 24 juillet 2025. ....	127
Karina Zarazafy (Madagascar) ; Climat : la Cour internationale de Justice frappe fort ; Bleen Media, 24 juillet 2024. ....	144
Boris Ngounou (Cameroun) ; Trafic d'espèces : l'Afrique sous le choc de 92 saisies en 2025 ; Environnementales, 24 juillet 2025. ....	148
Jean Louis Casimir (Ile Maurice) ; Journée africaine de la mer et de l'océan ; Zournal Rodrigues , MBC, 25 juillet 2025. ....	150
Wassila Ould Hamouda (Algérie) ; Lamia Bahbah, biologiste marine et enseignante chercheuse : «L'algue japonaise est une grave menace écologique pour nos côtes» ; Horizons, 25 juillet 2025. ....	150
Jean Louis Casimir (Ile Maurice) ; Journée internationale de conservation des mangroves ; Zournal Rodrigues , MBC, 26 juillet 2025. ....	154
Wassila Ould Hamouda (Algérie) ; Changement climatique: La Méditerranée face au réchauffement ; Horizons, 25 juillet 2025. ....	155
Wassila Ould Hamouda (Algérie) ; Systèmes alimentaire: Un engagement fort pour un monde plus résilient ; Horizons, 26 juillet 2025. ....	158
Wallace Mawire (Zimbabwe) ; Zimbabwe's National Ozone Unit Embraces Electronic Single Window System to Streamline Trade and Support Climate Goals ; Spiked Media, July 28, 2025. ....	161
Thuku Kariuki (Kenya) ; Nature and environment : A solution to 'ghost nets' in Kenya ; DW, July 28, 2025. ....	164
Edem Dadzie (Togo) ; Les systèmes éoliens et solaires peuvent être compétitifs... Le Papyrus, 31 juillet 2025. ....	166
Ismaël Mihaja (Madagadcar) ; "That suffering haunts me even here" The forgotten climate refugees of southern Madagascar ; Substack, July 31, 2025. ....	170
Rabah Karali (Algérie) ; Valorisation de la vase de barrage en Algérie : grâce à l'innovation, d'une idée jaillit une réalité ; Eburse, 31 juillet 2025. ....	174



## **Ernest Agbota (Bénin) ; Semences paysannes : entre préservation et disparition au Bénin ; Radio Parakou/SRTB, juillet 2025.**

Tag : -.

Pour écouter l'émission : [https://soundcloud.com/user-60926866/semences-paysannes-entre?si=4608735b762e45fda8eccaf824136a79&utm\\_source=clipboard&utm\\_medium=text&utm\\_campaign=social\\_sharing](https://soundcloud.com/user-60926866/semences-paysannes-entre?si=4608735b762e45fda8eccaf824136a79&utm_source=clipboard&utm_medium=text&utm_campaign=social_sharing)

Au Bénin, les semences paysannes constituent le socle de l'agriculture traditionnelle et familiale. Héritées de génération en génération, elles garantissent la diversité génétique, l'autonomie des paysans et la résilience face aux aléas climatiques. Mais aujourd'hui, elles sont menacées : uniformisation par les semences industrielles, pressions économiques, changements climatiques et disparition progressive des savoirs locaux.

### **Objectif de l'émission**

Mettre en lumière les enjeux de la préservation des semences paysannes, comprendre les risques liés à leur disparition et explorer les solutions pour concilier modernisation agricole et sauvegarde de ce patrimoine vivant.

# Le Papyrus

## **Edem Dadzie ( Togo ) ; L’Afrique doit renforcer sa résilience de l’intérieur ; Le Papyrus, 1 juillet 2025.**

Tag : FFD4, UNECA.

Pour accéder à l’article : <https://lepapyrus.tg/lafrique-doit-renforcer-sa-resilience-de-linterieur/>



Claver Gatete (extrême gauche, et ses copanélites/LPM Juin 2025

**La 4ème Conférence internationale sur le financement du développement s’est ouverte le lundi 30 juin 2025 à Séville en Espagne.**

Claver Gatete, secrétaire exécutif de la Commission économique pour l’Afrique a pris part à l’événement parallèle de haut niveau : “Mobiliser le financement pour le développement durable ».

« À l’heure où nous parlons, les chocs climatiques s’intensifient, les niveaux d’endettement augmentent, le terrain géopolitique est instable et le financement du développement se resserre au moment même où nous en avons le plus besoin », a-t-il fait observer.

Il a révélé que le déficit de financement mondial des ODD s’élève désormais à 4 000 milliards de dollars par an. Pour l’Afrique, ce déficit s’élève à 1,3 billion de dollars par an ; des ressources qui pourraient permettre une transition juste, développer les soins de santé et transformer l’éducation.

« Malgré notre vaste potentiel, l’accès à un financement abordable et à long terme reste difficile », déclare Claver Gatete. Pourquoi un continent riche en énergies renouvelables, en terres arables et en capital humain continue-t-il à lutter pour obtenir des capitaux à grande échelle ?

La réponse réside dans des défis structurels de longue date et dans une architecture de financement fragmentée. À la Commission économique pour l’Afrique, l’on propose des solutions pratiques pour combler ce fossé. Claver Gatete a partagé cinq actions prioritaires avec son auditoire.

Premièrement, il pense que l’on doit développer des instruments de financement innovants. En République démocratique du Congo (RDC), la CEA pilote un échange de dette contre de la nature et de l’industrialisation, liant l’allègement de la dette à l’investissement dans les chaînes de valeur des batteries et des véhicules électriques.

Ces approches offrent une voie vers la durabilité budgétaire et l’industrialisation verte. Deuxièmement, monsieur Gatete préconise de soutenir la Coalition pour une dette durable, dont la CEA assure le secrétariat. La Coalition rassemble des pays et des partenaires pour améliorer l’accès au financement climatique, réduire les coûts d’emprunt et renforcer la résilience budgétaire.

« À cet égard, nous appelons à une participation plus large et à un soutien mondial plus profond », a-t-il lancé aux participants. Troisièmement, le responsable trouve que l’on doit renforcer les plateformes nationales et la cohérence des politiques pour renforcer la confiance des investisseurs.

« Notre carte des investissements africains est conçue pour réduire les risques liés aux flux de capitaux et orienter les investissements vers des projets bancables et à fort impact », dit-il. Quatrièmement, le secrétaire exécutif de la CEA recommande de débloquer le financement mixte à grande échelle.

Cela signifie travailler avec des Institutions financières de développement (IFD), des partenaires philanthropiques et des plateformes comme “Convergence” pour mobiliser des capitaux commerciaux tout en atténuant les risques. « Nous devons également constituer un pipeline de projets investissables », a-t-il martelé.

Cinquièmement, l’on doit approfondir les marchés financiers nationaux et améliorer les notations de crédit souveraines. « Nous pensons qu’il est impératif que l’Afrique renforce sa résilience de l’intérieur, tout en recherchant la solidarité mondiale », a indiqué Claver Gatete.

« Le développement durable ne peut pas attendre. Heureusement, les solutions existent », a-t-il insisté. Ce qu’il faut, selon lui, c’est la volonté politique, la coordination et le partenariat pour atteindre cet objectif à grande échelle.

« Et la Commission économique pour l’Afrique est toujours prête à travailler avec vous pour transformer ces priorités en impact pour nos populations et notre planète », a conclu Claver Gatete.



## **Boris Ngounou (Cameroun) ; Gabon : un nouveau cap dans la lutte contre la pêche illégale ; Environnementales, 1 juillet 2025.**

Tag : -.

Pour accéder à l'article : <https://environnementales.com/2025/07/01/gabon-un-nouveau-cap-dans-la-lutte-contre-la-peche-illegale/>



**Le Gabon renforce son engagement pour une gouvernance durable de ses ressources marines. Le 25 juin 2025, le gouvernement gabonais a signé un protocole d'accord stratégique avec Global Fishing Watch (GFW), une organisation internationale œuvrant pour la transparence des activités humaines en mer. Ce nouveau pacte vise à intensifier la lutte contre la pêche**

## **illicite, non déclarée et non réglementée (INN), un fléau qui menace les écosystèmes et l'économie des États côtiers du Golfe de Guinée.**

Ce protocole d'accord vient formaliser une collaboration entamée dès 2020 entre le Gabon et GFW. Il marque une nouvelle étape en élargissant la portée des actions à l'ensemble du secteur halieutique national, notamment grâce à des outils technologiques de pointe : données satellitaires, analyses automatisées, et systèmes de suivi des navires.

L'objectif central est de doter les autorités gabonaises d'instruments de suivi, de contrôle et de surveillance (SCS) plus performants, capables de détecter en temps réel les activités suspectes dans la Zone Économique Exclusive (ZEE) gabonaise, régulièrement ciblée par des navires étrangers non autorisés.

Selon Laurence Mengue-Me-Nzoghe Ndong, ministre de la Mer, des Pêches et de l'Économie bleue, cet accord s'inscrit dans « la vision du président Brice Clotaire Oligui Nguema, qui place la transparence, le contrôle et le respect des normes internationales au cœur de la gouvernance maritime du Gabon ».

### **Une initiative régionale saluée**

Le Gabon confirme ainsi son leadership régional. En juin 2024, le pays s'est déjà illustré en rejoignant officiellement le partenariat entre Global Fishing Watch et la Commission régionale des pêches du golfe de Guinée (COREP), une coalition de 11 pays. L'enjeu : mieux protéger les 5 700 kilomètres de côtes riches en biodiversité, qui assurent l'alimentation, l'emploi et les revenus de millions de personnes en Afrique de l'Ouest et centrale.

Jusqu'ici concentrée sur la pêche industrielle, la surveillance s'élargit désormais à la flotte artisanale, estimée à 1 000 pirogues. Déjà, plus de 300 embarcations ont été équipées du système de géolocalisation CLS NEMO. Le nouveau partenariat permettra non seulement d'étendre cette couverture, mais aussi de traiter et exploiter efficacement les données collectées, afin d'élaborer des politiques mieux informées et plus adaptées aux réalités du terrain.

Cette approche inclusive ambitionne aussi de renforcer la sécurité des pêcheurs, de limiter les conflits d'usage en mer et de garantir la traçabilité des produits halieutiques, une exigence croissante sur les marchés internationaux.

### **Des outils numériques pour des océans protégés**

Le protocole prévoit le recours au système d'identification automatique (AIS) pour tous les navires opérant dans les eaux gabonaises. Ce dispositif, déjà utilisé dans les grandes pêcheries mondiales, permettra une surveillance continue des mouvements en mer. En parallèle, GFW mettra à disposition des autorités nationales :

- Des analyses de données sur les comportements de pêche.
- Des formations techniques pour renforcer les capacités nationales.
- Des outils d'évaluation des aires marines protégées (AMP).
- Un appui à l'application de l'Accord sur les mesures du ressort de l'État du port (PSMA), un traité clé de l'ONU contre la pêche INN

L'analyse des données de géolocalisation facilitera aussi la planification spatiale maritime et la protection des écosystèmes sensibles, deux leviers essentiels pour bâtir une économie bleue résiliente.

### **Une coopération élargie avec la Cellule d'Analyse Conjointe**

Lors de la signature de l'accord, la ministre gabonaise a également officialisé un partenariat avec TMT (Trygg Mat Tracking), une organisation associée à GFW et au Réseau international de suivi, de contrôle et de surveillance (IMCSN). Ensemble, ces trois entités ont mis sur pied la Joint Analytical Cell (JAC), ou Cellule d'Analyse Conjointe, dédiée au renseignement halieutique et au soutien opérationnel des pays engagés contre la pêche illégale.

#### **La JAC offrira au Gabon :**

- Un appui analytique ciblé pour interpréter les données maritimes.
- Des conseils techniques pour l'amélioration des cadres réglementaires.
- Un accompagnement stratégique pour renforcer la coopération sous-régionale en matière de surveillance maritime.



### **Données et gouvernance : un modèle africain en devenir**

Le Gabon, à travers ce nouvel accord, confirme son ambition de devenir un modèle africain de gouvernance maritime fondée sur les données. Pour Dame Mboup, responsable Afrique de GFW, « ce partenariat permet une gestion plus intelligente et plus efficace des ressources marines du Gabon, au bénéfice des communautés locales et de l'écosystème ouest-africain dans son ensemble. En plaçant la transparence au cœur des politiques publiques, le Gabon établit une norme à suivre ».

# The Guardian www.ippmedia.com

## **Beatrice Philemon (Tanzania) ; Rufiji community fight against climate change, root by root ; The Guardian ; July 2, 2025.**

Tag : WWF.

To access the article : <https://ippmedia.com/the-guardian/business/read/rufiji-community-fight-against-climate-change-root-by-root-2025-07-02-132555>



**The air in Rufiji District, Coast Region, carries the scent of earth and the unspoken weight of a changing climate. Droughts scorch the once fertile land, floods devastate homes, and the specter of desertification looms large due to deforestation.**

For generations, life here has been intrinsically linked to the land and its forests. Now, the very foundation of their existence is threatened, forcing communities into a desperate, yet determined, battle for survival.

"Ignoring climate change today means future generations will live in harsher conditions than we can imagine," declared Lt. Col. Fredrick Komba, the Rufiji District Commissioner, his voice echoing the urgency felt across the globe.

He spoke recently at a critical gathering of stakeholders, where the Tanzania Forest Management Community Network (MJUMITA) convened to assess the frontline progress

against this invisible enemy. For Komba, climate change is no longer just an environmental issue; it is a profound global security threat, even here in Rufiji.

"We must develop a comprehensive strategy to address its impacts, promote climate resilience and protect the forest resources within our village lands," he urged, a clear call to arms for a district where the rhythm of life beats in time with the forests.

The genesis of this renewed fight lies in the "Elevating Voices of Rural Women and Youth for Climate Justice in Tanzania (ELEVATE)" project. A two-year initiative by MJUMITA, bolstered by the Commonwealth Foundation, ELEVATE set out to arm communities with the knowledge and tools to face a future already marked by rising temperatures and erratic weather. It began with training Trainers of Trainers (TOTs), sowing seeds of expertise that would hopefully blossom into widespread resilience.

Among these dedicated trainers is Dorise Malaba from Kitapi village. Her eyes, weathered by the sun but bright with purpose, reflect the impact of the knowledge she gained. "Through the knowledge and skills gained from MJUMITA, so far, we have successfully planted 460 trees in primary schools, government institutions, and for individuals, as part of efforts to combat the effects of climate change," she recounted with a quiet pride.

Dorise and her fellow trainers aren't just planting trees; they are cultivating a new understanding. They lead sessions in schools, mosques, churches, and public meetings, translating complex climate science into tangible actions. "Right now we have started seeing some community members taking serious measures using sustainable farming methods and drought-resistant seeds," she observed, a testament to the changing mindsets. Her gratitude to MJUMITA and the Commonwealth Foundation is palpable, for they didn't just bring a project; they ignited a realization of personal agency in the face of a global crisis.

The district government, under Commissioner Komba's leadership, is not standing idly by. Recognizing the existential threat, Rufiji has unveiled an ambitious strategic plan: to plant trees in every single one of its 178 hamlets. "I have issued a directive that each hamlet should plant 10,000 trees annually, and they should monitor and care for those trees," Komba declared, linking this local endeavor directly to President Samia Suluhu Hassan's broader environmental efforts.

The ambition is real: after experiencing the stark effects of climate change firsthand, the district set a goal to plant 3 million seedlings. In the 2024/2025 year, they achieved a remarkable 88 percent of this target, planting 1,327,304 trees, with an encouraging 81 percent survival rate.

It's a testament to the collective effort, from district officials to individual villagers, that Rufiji is striving to build a green wall against the encroaching threats.

Yet, beneath the verdant canopy of renewed hope, deep-rooted challenges persist. Dorise Malaba, despite her successes, voiced frustrations that echo across the villages of Rufiji. The bureaucratic gears turn agonizingly slow. Forest Harvesting Plans, forest management plans, and crucial by-laws for village forest reserves like Mbwara and Nambunju remain stuck in administrative limbo. Since their submission in 2022, these vital documents, painstakingly prepared with funding from World Wildlife (WWF), have not been returned for implementation.

"Due to this challenge, illegal harvesting of forest products is increasing," Malaba lamented. People from outside the community slip into the reserves, felling trees for timber, charcoal, logs, and firewood, bleeding the villages of potential revenue that could fund development projects. This bureaucratic paralysis, she explained, "has reduced motivation among villagers to protect, conserve, and manage their forest resources." A similar problem plagues Kitapi village, where the absence of a Community Based Forest Management Plan fuels uncontrolled harvesting. Adding to the crisis, national forest reserves like Nyamakutwa and Kiwengoma are under relentless assault from illegal logging and shifting agriculture, further eroding the very carbon sinks essential for mitigating greenhouse gas emissions.

Elida Fundi, MJUMITA's good governance and advocacy officer, sheds light on the broader context of ELEVATE. Implemented in Mbwara, Nambunju, Nyamwage, Kitapi, and Tawi villages, the project is a deliberate effort to empower those most vulnerable: rural women and youth.

"We have come up with this project after discovering that women depend much more on natural resources than men. The effects of climate change greatly impact women, children, and youth," Fundi explained, pointing to increased health risks like diarrhea and malaria, and the economic toll on agriculture and fishing.

Critically, women and youth often find themselves excluded from the very decision-making tables where environmental and development policies are forged.



MJUMITA's response has been comprehensive: 100 citizens trained on climate change basics, 20 TOTs empowering thousands more, and specialized training for leaders, advocates, and a dedicated team of climate change defenders. Their goal is not just education but systemic change.

Fundi's call to action is clear: Rufiji District must meaningfully involve youth and women in policy formulation and development plans, grant them representative positions in decision-making councils, and prioritize their specific needs in climate action strategies.

As the sun sets over Rufiji, painting the sky in hues of orange and purple, the battle for a sustainable future continues.

It's a story of local resilience and global responsibility, of dedicated individuals like Dorise and the unwavering resolve of a district commissioner.

But it is also a stark reminder that even the most determined grassroots efforts can be hampered by bureaucratic inertia and the lack of comprehensive, top-down support.

Rufiji stands as a powerful symbol of what is possible when communities unite, yet also a plea for the systemic changes necessary to truly secure a greener, more peaceful tomorrow.



## **Hamidou Traore (Burkina Faso) ; Crise climatique: Les évêques catholiques du Sud dénoncent le capitalisme vert et exigent une «application ambitieuse de l'Accord de Paris » ; L'Autregard, 2 juillet 2025.**

Tag : Accord de Paris, COP 30.

Pour accéder à l'article : <https://www.lautregard.info/crise-climatique-les- eveques-catholiques-du-sud-denoncent-le-capitalisme-vert-et-exigent-une-application-ambitieuse-de-laccord-de-paris/>

Pendant que la COP30 qui se tiendra en novembre 2025 prochain au Brésil approche à grand pas, les évêques catholiques d'Afrique, d'Asie, d'Amérique latine et des Caraïbes tirent la sonnette d'alarme sur la nécessité d'endiguer le péril climatique mondialisé. Dans un contexte où des climatosceptiques sont à la tête des Etats reconnus principaux responsables de la crise climatique, les prélats exigent ainsi à travers une déclaration historique une « action climatique ambitieuse » et « une application rigoureuse de l'Accord de Paris ». En plus, ils appellent à une vraie transition énergétique juste en mettant fin l'usage des combustibles fossiles ; rejettent les fausses solutions comme la compensation carbone ; et exigent que les pays riches financent justement les pertes subies par le Sud sans les endetter davantage.

Cette déclaration des évêques a le mérite d'afficher la position d'une organisation religieuse sur un sujet aussi périlleux. D'ailleurs, ses auteurs, estiment qu'elle « approfondit la position de l'Église catholique comme force morale pour faire pression sur les gouvernements afin d'agir réellement sur la crise climatique ». Ensemble, leurs groupes représentent près de 821 millions de catholiques dans toute l'Afrique, l'Asie, l'Amérique latine et les Caraïbes d'après le bureau central des statistiques ecclésiastiques du Vatican. Pendant que nombres d'États parmi lesquels les grands pollueurs envisagent marcher à contre-courant des engagements climatiques, les évêques « exigent que les États mettent en œuvre des contributions déterminées au niveau national (NDC) ambitieuses à la mesure de l'urgence climatique et communiquent au monde comment ils appliquent les décisions collectives prises pendant les COP précédentes, y compris

une transition énergétique juste ». Lorna Gold, directrice exécutive du Mouvement Laudato Si', un réseau mondial de catholiques pour la justice climatique et écologique, a déclaré : « Les pays du Sud montrent aux pays du Nord à quoi ressemble la véritable responsabilité. Alors que nous voyons de nombreux États faire marche arrière dans leurs objectifs climatiques, l'Église catholique se lève pour de véritables solutions justes à la crise climatique ».

### **L'Église catholique fidèle à sa position sur le climat.**

La publication de cette déclaration a lieu pendant le dixième anniversaire de l'Accord de Paris sur le climat et le dixième anniversaire de Laudato Si', l'encyclique décisive du pape François sur le climat et l'écologie. Rappelons que le pape François s'était employé à encourager l'adoption de l'Accord de Paris et le Vatican a constamment promu l'action urgente et ambitieuse sur le changement climatique cette dernière décennie. Cette année, le ministère socio-environnemental du Vatican, le dicastère pour le Service du développement humain intégral, mène une campagne d'un an, dénommée «Susciter l'espérance », pour encourager l'action continue. La déclaration des pays du Sud se base sur cet élan tout en reconnaissant aussi la nouvelle direction du pape Léon XIV, en particulier pendant sa première déclaration en tant que pape où il a exhorté l'Église à « construire un monde nouveau où règne la paix ! »

Monseigneur Allwyn D'Sylva, président du bureau du développement humain de la fédération des conférences des évêques d'Asie, a souligné que « les combustibles fossiles appartiennent au passé, l'avenir doit être alimenté par une énergie propre et renouvelable. Les pays du Sud, dont les communautés de l'Asie et du Pacifique, détiennent la sagesse et l'expérience nécessaires pour garantir que cette transition est juste et équitable pour tous.»

Vincente de Paula Ferreira, évêque du diocèse de Livramento de Nossa Senhora, à Bahia, au Brésil, et président de la commission spéciale pour l'écologie intégrale et l'extraction minière de la conférence nationale des évêques du Brésil a déclaré : « L'Église des pays du Sud lance son cri pour la justice climatique et la sauvegarde de notre maison commune. Avec courage, elle offre son témoignage prophétique dans un document publié par les commissions épiscopales et les conseils d'Amérique latine, des Caraïbes, d'Afrique et d'Asie. Ce texte rassemble la doctrine socio-environnementale et les expériences pratiques en dialogue avec la science.

### **Les grands responsables mis devant leur responsabilité.**

Les prélats ont clairement identifié « ceux qui détruisent la Terre et proposent de fausses solutions », l'Église catholique du Sud appelle à « une transition visant à s'éloigner des combustibles fossiles, ainsi qu'à l'arrêt de toute nouvelle infrastructure associée, avec des calendriers clairs, des mesures concrètes de responsabilité et des politiques publiques adéquates ».

Les autorités ecclésiastiques appellent également à « résister aux programmes de compensation carbone et à la financiarisation des biens communs », et enjoignent les décideurs à « mettre fin aux combustibles fossiles en arrêtant tout nouveau projet d'infrastructure et en imposant une fiscalité juste à ceux qui en ont profité ».

Dans la foulée, ces religieux proposent sur plan de la finance climatique que « les nations riches doivent payer leur dette écologique avec une finance climatique juste sans endetter plus le Sud, pour récupérer les pertes et préjudices en Afrique, Asie, Amérique latine, les Caraïbes et l'Océanie ». Ils font ainsi référence à des décisions récentes parrainées par l'ONU en disant : « à la suite de profondes déceptions causées par le nouvel objectif collectif quantifié de financement climatique (NCQG), nous exigeons que la finance climatique soit transparente, accessible et distribuée directement et efficacement, sans intermédiaires, aux communautés les plus vulnérables afin de garantir le fait que les banques de développement et que les institutions financières n'investissent pas dans les combustibles fossiles et les projets d'extraction, qu'elle ne soit pas basée sur la financiarisation de la nature et qu'elle n'augmente pas la dette des pays du Sud ».

### **Dénonciation des fausses solutions du capitalisme vert !**

C'est aussi une déclaration qui donne un autre son de cloche autre celui du capitalisme marchand. C'est dans ce sens que Vincente de Paula Ferreira, évêque du diocèse de Livramento de Nossa Senhora, à Bahia, au Brésil, et président de la commission spéciale pour l'écologie intégrale et l'extraction minière de la conférence nationale des évêques du Brésil a déclaré de cette position de l'Église : « C'est la clameur des nombreuses voix qui défendent les droits de l'homme et toute la création, qui dénoncent les fausses solutions du capitalisme vert, sa financiarisation vorace de la nature et la violence causée par des projets d'extraction à grande

échelle et les transactions énergétiques. Tout ceci est fait au nom d'un modèle de développement qui ne bénéficie qu'à une petite partie de la population mondiale tout en condamnant des millions de personnes à la misère.

Pourtant, c'est également un message d'espoir qui montre que la durabilité de la vie sur terre dépend de la protection des forêts, des sources, de l'agroécologie, des peuples autochtones, des communautés quilombola, des femmes et d'autres. Que ce document inspire non seulement l'industrie dans nos églises, mais également la société mondiale à adopter un nouveau mode de vie enraciné dans l'écologie intégrale.»

Les évêques soulignent l'importance de la justice climatique pour les plus vulnérables, en mettant l'accent sur le rôle des femmes et en annonçant la création d'un Observatoire ecclésial sur la justice climatique.

## Le Papyrus

### **Edem Dadzie (Togo) ; OMS/MNT : Taxer le tabac, l'alcool et les boissons sucrées ; Le Papyrus, 2 juillet 2025.**

Tag : OMS.

Pour accéder à l'article : <https://lepapyrus.tg/oms-mnt-taxer-le-tabac-lalcool-et-les-boissons-sucrees/>

L'Organisation mondiale de la santé (OMS) a lancé le mardi 1er juillet 2025, une nouvelle initiative encourageant ses États membres à « augmenter les prix réels du tabac, de l'alcool et des boissons sucrées d'au moins 50% d'ici 2035 ».

Le but : « réduire les maladies chroniques et générer des revenus essentiels pour les caisses publiques », souligne un communiqué publié à l'occasion de la conférence de Séville sur le financement du développement.

Surnommée « 3 d’ici 35 », cette initiative « survient à un moment où les systèmes de santé sont sous une pression énorme en raison de l’augmentation du nombre de patients atteints de Maladies non transmissibles (MNT), de la diminution de l’aide au développement et de l’accroissement de la dette publique », souligne l’organisation onusienne.

Taxer ce genre de produits a fait la preuve de son efficacité pour en faire baisser la consommation. « Les taxes sur la santé sont l’un des outils les plus efficaces que nous ayons », affirme le Dr Jeremy Farrar, responsable de la promotion de la santé, de la prévention et du contrôle des maladies à l’OMS.

Selon les statistiques de l’organisation, les MNT, qui comprennent les maladies cardiaques, le cancer et le diabète, représentent plus de 75% de tous les décès dans le monde. Selon l’OMS, « une augmentation unique de 50% des prix de ces produits pourrait prévenir 50 millions de décès prématurés au cours des 50 prochaines années ».

L’organisation se fixe même un objectif « ambitieux mais réalisable » : récolter 1.000 milliards de dollars US au cours des 10 prochaines années.

« Entre 2012 et 2022, près de 140 pays ont augmenté les taxes sur le tabac, ce qui a entraîné une augmentation des prix réels de plus de 50% en moyenne, montrant que des changements à grande échelle sont possibles », souligne encore l’OMS.

# Le Papyrus

**Edem Dadzie (Togo) ; Air quality : « People are coughing, struggling to breathe » ; Le Papyrus, 2 juillet 2025.**

Tag : WHO.

To access the article : <https://lepapyrus.tg/air-quality-people-are-coughing-struggling-to-breathe/>



Illustrative picture/LPM July 2025

A citizen-science study monitoring the air quality nearby waste incineration facilities in three cities in the Global South found high levels of particulate matter (PM); PM 2.5 levels were 5-8 times higher and PM 10 were between 3-5 times higher than the guidelines set by the World Health Organization (WHO).

The study comes as a response to local governments and regulatory agencies failure to monitor these facilities pollution levels, allowing them to continue unchecked. Community groups are calling on their local governments to enforce stricter environmental regulations and monitoring for polluting facilities, if not shut them down altogether.

« The air pollution from these incinerators are not just a distant threat, they're already affecting our health and daily lives », states Wahyu Eka Styawan of WALHI East Java, Indonesia.

« People are coughing, struggling to breathe, and living in fear of what they can't see but can certainly feel. What's worse, we've been kept in the dark. There's no transparency, no real space for public participation in decisions that affect our future. This is not just unfair, it's dangerous. We urgently call on governments to cancel these waste-to-energy projects and start listening to the people who are paying the price with their lungs ».

Three members of the Global Alliance for Incinerator Alternatives (GAIA), War on Waste (WOW) Negros Oriental in Dumaguete, Philippines; Green Knowledge Foundation in Ogiyo, Nigeria; and Indonesian Environmental Forum (WALHI) in Surabaya, Indonesia organized community volunteers to wear portable air-quality monitors near the polluting facility, in addition to stationary air monitoring equipment.

The monitors measured two kinds of particulate matter (PM), PM 2.5 and PM 10. The study found :

In Dumaguete, citizens monitored the area nearby a pyrolysis-gasification unit at a Central Materials Recovery Facility. The PM 2.5 concentration level was unhealthy for a portion of the population 24 out of 27 days (88%), and was up to 7 times higher than WHO guidelines, as a result of the facility's emissions. Researchers estimated that up to 179 premature deaths could be avoided annually by shutting down the pyrolysis plant.

In Surabaya, citizens monitored the area nearby a gasification facility called Benowo Waste-to-Energy Power Plant. Maximum daily average PM 2.5 levels were up to 8 times higher than WHO guidelines, exceeding the threshold 100% of the monitoring days. Throughout the entire mobile monitoring period (31 days in total), the air quality was not considered healthy for a single day.

In Ogiyo, citizens monitored the area around a facility claiming to recycle tires called Tec High Profile Nigeria Limited. The maximum daily average PM 2.5 level was up to 5 times higher than WHO guidelines, exceeding the threshold 100% of the monitoring days. Throughout the entire monitoring period (23 days in total), the air quality was unhealthy for a portion of the population.

PM is a known carcinogen. Because it is so small, particulate matter can easily permeate every organ in the body, with disastrous consequences on human health. PM can cause asthma, bronchitis, chronic obstructive pulmonary disease, and cancers, among others.

Many of the readings were taken at nearby schools, retirement homes, residential areas, local stores, and farmland, showing how the pollution can affect everyday life of community members, and that those most vulnerable in our society (children, the elderly, and those with pre-existing health issues) are particularly exposed.

« Often, the burden of proving that industrial pollutants could cause harm are unjustly placed on poor communities, but new technologies such as the one used in our study allow citizens to present incontrovertible evidence of exposures to toxic pollutants and demand greater transparency and accountability », explained Dr. Jorge Emmanuel, a member of the scientific team supporting the communities.

Waste-burning projects in the Global South are often presented as a sophisticated way to solve municipal waste problems, especially increasing volumes of plastic waste, which are primarily produced by Global North companies and countries and shipped to the Global South, either as single-use plastic items for sale or in the waste trade.

Even in Global North countries with strong environmental safeguards, waste incineration has shown to be hazardous. Despite this, international financial institutions like the ADB and World Bank continue to recommend and support incineration in policy frameworks and projects, particularly in the Global South, despite the industry's poor reputation.

« Global climate financing for waste management should avoid funding these false solutions and prioritise solutions at the top of the waste hierarchy, which not only reduce climate emissions but also deliver co-benefits like local job creation, soil restoration, and improved livelihoods », said Weyinmi Okotie, GAIA Africa, Clean Air Program Manager and Executive Director of Green Knowledge Foundation.



**Ayele Addis Ambelu (Ethiopia) ; Global Drought Catastrophe: A Perfect Storm of Hunger, Blackouts, and Broken Lives”UN-backed Report Warns of Escalating Global Emergency as Droughts Shatter Economies, Ecosystems, and Lives ; Africa News Channel, July 2, 2025.**

Tag : OECD, UNCCD.

To access the article : <https://www.africanewschannel.org/featured/global-drought-catastrophe-a-perfect-storm-of-hunger-blackouts-and-broken-livesun-backed-report-warns-of-escalating-global-emergency-as-droughts-shatter-economies-ecosystems-and-lives/>



In what experts are calling the most alarming drought analysis in modern history, a sweeping new report warns that the years 2023 to 2025 have brought the world to the brink of a water, food, and energy collapse, driven by relentless climate change and unsustainable land and water use.

The report, Drought Hotspots Around the World 2023–2025, released jointly by the U.S. National Drought Mitigation Center (NDMC) and the UN Convention to Combat Desertification (UNCCD), with support from the International Drought Resilience Alliance (IDRA), paints a dire

picture of drought's devastating toll across continents — crippling agriculture, collapsing energy grids, and triggering mass human suffering.

“This is not a dry spell. This is a slow-moving global catastrophe — the worst I’ve ever seen,” said Dr. Mark Svoboda, co-author of the report and founding director of the NDMC. “No country, regardless of wealth or capacity, can afford to be complacent.”

### **Africa on the Edge: Crops Fail, Cattle Die, and Lights Go Out**

Eastern and Southern Africa are among the worst hit. More than 90 million people face acute hunger as unrelenting droughts wipe out food production and water sources. In Zimbabwe, maize production in 2024 plummeted by 70%, maize prices doubled, and 9,000 cattle died of thirst. Zambia plunged into an energy nightmare as Kariba Dam's power output fell to 7%, forcing blackouts lasting up to 21 hours per day.

“Entire hospitals and bakeries went dark. This is not just an energy crisis — it's a societal breakdown,” said Dr. Kelly Helm Smith, NDMC Assistant Director.

In Somalia, an estimated 43,000 people died due to drought-linked hunger in 2022. By early 2025, 4.4 million face crisis-level food insecurity, including 784,000 expected to reach emergency levels.

### **Mediterranean in Crisis: Olive Oil, Water, and Hope Dry Up**

The Mediterranean has become a harbinger of future collapse. Spain lost 50% of its olive crop due to two years of unrelenting drought and record heat. Morocco's sheep population dropped by 38% compared to 2016, forcing a royal plea to cancel Eid sacrifices. In Türkiye, groundwater depletion triggered over 1,600 sinkholes, threatening both communities and future aquifer capacity.

“Spain, Morocco, and Türkiye are the canaries in the coal mine,” warned Dr. Svoboda. “Their struggle is a preview of water futures under unchecked global warming.”

### **Latin America and the Amazon: A Green Giant Under Siege**

In the Amazon, rivers fell to record lows in 2023 and 2024, killing hundreds of endangered dolphins and thousands of fish. Entire towns were left without drinking water. In Panama,

critically low water levels slashed daily transits of the Panama Canal from 38 to 24, derailing global trade. The impacts rippled globally: U.S. soybean exports stalled, and UK grocers faced price hikes and shortages.

“The Amazon is on the brink of flipping from a carbon sink to a carbon source,” said UNCCD Executive Secretary Ibrahim Thiaw. “That’s not just a regional crisis — it’s a planetary one.”

### **Asia’s Staple Crops Hit: Sugar, Rice, and Coffee Disrupted**

Southeast Asia’s food supply chains were thrown into disarray. In 2023–2024, drought in Thailand and India triggered global sugar price spikes of 8.9%. Coffee and rice harvests suffered, threatening food security and economic stability across the region.

### **Human Tragedy Deepens: Girls Married Off, Schools Abandoned**

The social fallout is as devastating as the environmental one. In Ethiopia and Eastern Africa, child marriages doubled, as families sought dowries to survive. Girls dropped out of school en masse in Zimbabwe due to hunger and a lack of sanitation. In the Amazon, pregnant women were stranded without access to medical care as river transport collapsed.

“We saw families digging holes in dry riverbeds just to find contaminated water,” said lead author Paula Guastello. “Girls pulled from classrooms and forced into marriage — this is desperation turned into tragedy.”

### **Wildlife in Peril: Elephants Starve, Dolphins Die**

The suffering extended to wildlife. Over 100 elephants died of hunger in Zimbabwe’s Hwange National Park. In Botswana, hippos were stranded in dried riverbeds. In a grim measure, Zimbabwe and Namibia even culled 200 wild elephants to both feed communities and prevent ecological collapse from overgrazing.

### **Drought’s Economic Blow: Twice the Cost, Widespread Risk**

A recent OECD estimate cited in the report warns that the economic cost of a drought today is at least twice as high as it was in 2000. By 2035, this burden is projected to rise by 35% to 110%. Droughts no longer stay regional — they ripple into global shocks, affecting trade, food markets, and infrastructure worldwide.

“Drought can be a global economic tsunami,” said co-author Dr. Cody Knutson. “When water-dependent systems collapse, every country feels it.”

### **Climate Change + El Niño = A Perfect Storm**

The 2023–2024 El Niño event supercharged the already-devastating impacts of climate change. The convergence of extreme weather with fragile infrastructures and growing populations proved overwhelming for many regions.

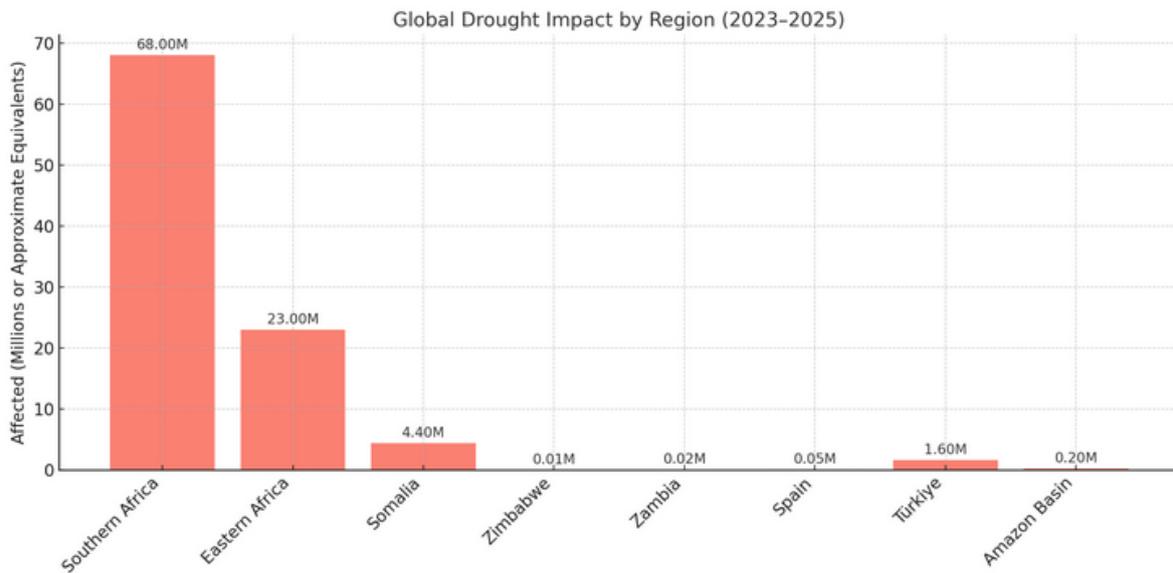
“It’s a perfect storm — and many vulnerable ecosystems are already past their limits,” said Dr. Smith.

### **Call to Action: Act Now or Face Worse**

The report demands urgent investment in early warning systems, real-time monitoring, and nature-based solutions such as indigenous crop revival and watershed restoration. It also calls for gender-responsive approaches and stronger global cooperation to manage transboundary water and protect trade routes.

“Drought is not just a weather event — it’s a social, economic, and environmental emergency,” said Dr. Smith. “We have the knowledge to prevent suffering. The question is: Do we have the will?”

UNCCD Deputy Executive Secretary Andrea Meza put it bluntly: “Proactive drought management is a matter of climate justice and survival. Around 85% of those affected live in low- and middle-income countries. Women and girls are hit the hardest. This is a test of our humanity.”



A bar graph visualizing the impact of drought in various regions between 2023 and 2025, using approximate figures converted into millions for visual consistency. The chart highlights the scale of human suffering and environmental damage across continents. Let me know if you'd like a map, infographic-style layout, or specific graphs (like food prices, river levels, or animal deaths).

#### Key Numbers from the Report:

- 68 million: People needing food aid in Southern Africa
- 4.4 million: Facing hunger in Somalia
- 70%: Maize crop loss in Zimbabwe (2024)
- 21 hours/day: Blackouts in Zambia
- €22.84 billion: Spain's investment in irrigation
- 1,600+: Sinkholes in Türkiye due to groundwater depletion
- 200+: River dolphins killed in the Amazon
- 38 to 24: Panama Canal transits slashed during drought
- 100+: Elephants dead in Zimbabwe's Hwange National Park

As the world stares into a future shaped by drought, inequality, and escalating climate crises, the report's message is clear: There is no more room for delay. We either act now, or watch the systems that sustain life unravel.

# Le Papyrus

## **Edem Dadzie (Togo) ; FFD4/Seville/Spain : A coalition announced an Action Plan ; Le Papyrus,3 juillet 2025.**

Tag : FFD4, OECD, NORAD, SECO, UNECA, UNCDF.

To access the article : <https://lepapyrus.tg/ffd4-seville-spain-a-coalition-announced-an-action-plan/>



Illustrative picture/LPM July 2025

A coalition of governments, international development partners and private sector groups including the UN Capital Development Fund, UN Economic Commission for Africa, African Union Commission, Organisation for Economic Cooperation and Development (OECD), Global Investors for Sustainable Development (GISD) Alliance, Ministry for Foreign Affairs of Finland, Norway Ministry of Foreign Affairs (MFA) and Norad, Switzerland SECO and Convergence Blended Finance, are announcing the development of an Action Plan to increase mobilize private sector capital at scale in developing countries.

The Action Plan, announced at the Fourth Financing for Development Conference (FFD4) in Seville, Spain, seeks to tackle poverty, economic growth and climate risks by deploying public

sector resources through blended finance to mobilize private investment in underserved markets, which, over the last decade, has remained weak even as global wealth has ballooned. The Action Plan will include a dedicated Least Developed Countries (LDCs) and Africa-focused track to advance context-specific blended finance approaches and support scalable investment opportunities in key sectors.

FFD4 is a once-in-a-decade gathering of development partners seeking to build a renewed global financing framework to urgently unlock greater volumes of capital to close the financing gap of developing countries. Government-sourced Official Development Assistance (ODA) declined last year by over 7% compared with 2023, according to the Organisation for Economic Cooperation and Development (OECD), one of the co-proposers of the Action Plan.

« The world has the resources, the money we need, to eradicate poverty and ensure every person can live a life free from poverty. Much of those resources lie with the private sector in the world's most developed nations and they will likely remain there until the real and perceived risks that act as a barrier to investment in underserved markets are tackled head-on », said Pradeep Kurukulasuriya, Executive Secretary of the UN Capital Development Fund, which provides catalytic and blended finance solutions for underserved markets.

« Blended finance models that are tailored to country needs have the potential to de-risk markets, plug the international development finance gap and transform the lives of hundreds of millions of people living in the world's underserved markets and Least Developed Countries », Mr Kurukulasuriya added.

« Bridging Africa's investment gap demands bold, coordinated action. This Action Plan marks a turning point, a practical blueprint to shift global capital toward sustainable development in countries that need it most. The UN Economic Commission for Africa is committed to ensuring that Africa is not only part of the conversation, but central to the solution », added Claver Gatete, Executive Secretary, UN Economic Commission for Africa.

« As traditional streams of overseas development assistance dry up, more people than ever are talking about the promise of blended finance », shared Joan Larrea, Chief Executive Office of Convergence. « At FFD4, with this joint proposal, we have made a significant step towards making that promise a reality ».

« Norway is proud to collaborate with this global coalition on developing the Action Plan to mobilize private investment for sustainable development. Addressing the financing gaps in Least Developed Countries and underserved markets is critical to tackling poverty, hunger, and climate challenges. By leveraging blended finance and fostering innovative partnerships, we aim to contribute to transformative change and create a foundation for equitable and inclusive growth », said Åsmund Aukrust, Norway’s Minister of Development.

« Mobilization of private capital for financing sustainable development is an integral part of Finland’s foreign and development policy », says Ville Tavio, Finland’s Minister for Foreign Trade and Development. « Financing for Development Conference will increase the clarity and formality of private capital mobilization as part of the financing sustainable development for the next decade. We believe that developing a common action plan and standardizing the proven blended finance models will help us scale up private capital mobilization to deliver on the commitments agreed here in Seville ».

While global assets have doubled to \$482 trillion over the last decade, private sector investment to and within low- and middle-income countries has remained stubbornly weak. Only 5% of those global assets are invested in developing countries, excluding China, according to the Financial Stability Board, an international body that monitors the global financial system. Of that 5%, only a tiny proportion reaches the most underserved markets and the world’s 44 Least Developed Countries, which are collectively home to some 880 million people.

The world stands at a crossroads for financing sustainable development with an estimated annual financing gap of \$4 trillion, up from \$2.5 trillion pre-pandemic. The OECD reports that all « official development finance » activity mobilized an average of \$57 billion in private investment annually over the last five years, just 1% of the \$6-7 trillion needed each year if the Sustainable Development Goals (SDGs) are to be met.

At the same time, domestic financial resources in developing countries are insufficient and cross-border private investment flows from developed to developing countries has been low over the past decade. Blended finance has the potential to transform private investment flows and positively contribute to the FfD4 Outcome Document mobilization objectives and to the SDGs.



Signatories of the Joint Initiative have committed to develop an « effective, efficient, fair and practical action plan » through the remainder of 2025 and into 2026 to identify how to use a blend of public sector and philanthropic resources to mobilize and crowd-in larger amounts of private sector finance for development results at scale.

The Action Plan will describe practical measures to mobilize private investment using standardized and replicable blended finance models tailored to country contexts, with an emphasis on alignment with national priorities and global development goals with the following measurable results : At least 16 OECD DAC countries will agree to or endorse the Action Plan by March 31, 2026 ; At least 27 African countries and 27 non-African developing countries will also endorse the Action Plan by the same date ; At least, 16 developed and 54 developing countries will commit to implementing the plan starting June 30, 2026.

The Action Plan is one of a series being submitted to conference organisers that seek to turn the objectives outlined in the FFD4 outcome document into a pathway for action. More about the signatories of the joint proposal United Nations Capital Development Fund (UNCDF) mobilizes and catalyses an increase in capital flows for impactful investments in high-risk markets, especially in Least Developed Countries, Small Island Developing States and countries in special situations.

By crowding in capital through the deployment of risk-absorbing financial instruments, mechanisms and structuring advisory, UNCDF contributes to job creation, sustained economic growth and equitable prosperity in almost 80 countries and nearly all LDCs. In partnership with UN entities and development partners, UNCDF operates with speed and agility to deliver scalable, blended finance solutions to drive systemic change and pave the way for commercial finance and scale up by development finance institutions and multilateral development banks.



## **Thuku Kariuki (Kenya) ; Kenya’s Absence in Global Plastics Pact Sparks Concern Ahead of Talks ; Spotlight, July 4, 2025.**

Tag : UNOC 3, UNCTAD, UNEP, INC 5.2.

To access the article : <https://storyspotlight.co.ke/kenyas-absence-in-global-plastics-pact-sparks-concern-ahead-of-talks>



Kenya’s absence from a landmark plastics declaration at the third UN Ocean Conference (UNOC3) in Nice has raised eyebrows globally.

Known for its bold environmental policies, including the 2017 ban on plastic carrier bags, Kenya was expected to stand with other nations calling for urgent action on plastic pollution.

But as 95 countries endorsed the “Nice Wake-Up Call for an Ambitious Plastics Treaty,” Kenya’s silence was loud, prompting questions about its position as the world inches toward a binding agreement on plastics.

The declaration, released on June 13, lays out five key principles for a science-based treaty: adopting a full lifecycle approach to plastic management, limiting production, phasing out

hazardous chemicals and problematic plastics, improving product design for sustainability, and ensuring flexibility for the treaty to evolve with scientific and technological advances.

These principles align with persistent calls from scientists and civil society for comprehensive, upstream interventions, not just end-of-pipe solutions.

“This declaration marks a historic moment, with nearly 100 countries uniting for an ambitious plastics treaty,” said Rebeca Grynspan, Secretary-General of UNCTAD.

“It’s a strong signal ahead of the Intergovernmental Negotiating Committee (INC-5.2) in Geneva this August, where the treaty’s final structure will be shaped.” The process, originally expected to conclude in 2024, is now likely to extend into 2025 due to delays.

For a country widely regarded as an environmental leader, Kenya’s decision not to endorse the declaration has been striking.

With the United Nations Environment Programme (UNEP) headquartered in Nairobi and a reputation for progressive environmental action, many anticipated Kenya would play a leading role in global plastics governance.

Marine ecologist Kevin Lunzalu of the Wildlife Society offered some perspective. “This is just a statement for now,” he said. “Without binding commitments, it’s hard to hold countries accountable.”

While symbolic declarations can help shape global momentum, they are not legally enforceable, leaving room for varied interpretations and action.

Plastic pollution remains a deeply layered challenge for Kenya and other African countries. While progress has been made, such as banning certain plastic products, implementation and enforcement face consistent hurdles. Limited funding, informal and poorly regulated recycling systems, and institutional gaps weaken waste management systems.

“SDG 14; Life Below Water, is chronically underfunded,” Lunzalu noted. “Yet oceans are vital for climate stability, food systems, and coastal economies.”

Plastic waste continues to threaten Kenya’s marine life, fisheries, tourism industry, and public health. As rivers funnel waste into the ocean and microplastics find their way into food chains,

the urgency of the issue is undeniable. A legally binding global treaty could help harmonize efforts across borders and hold all parties to a shared standard.

Equity, however, remains a sticking point. Grynspan stressed the importance of a “just transition” during her remarks at UNOC3, cautioning that developing nations must not bear the brunt of compliance.

“Plastic pollution is a development issue,” she said. “For Africa’s coastal nations, it creates compliance burdens in trade while threatening livelihoods.”

A strong treaty could enforce caps on plastic production, global chemical safety standards, and regulate the trade in plastic waste. But many African countries worry about being left behind if the treaty does not come with adequate financial and technological support.

The upcoming INC-5.2 negotiations in Geneva this August could be decisive. Developing nations and civil society are pushing for solid commitments to reduce plastic production, a demand fiercely resisted by petrochemical and fossil fuel industries.

They are also calling for guarantees around financing, technology transfer, and capacity building, to ensure low- and middle-income countries can comply without being economically strained.

“Without enforceable measures, there’s little incentive for responsible plastic production, trade, or disposal,” Lunzalu emphasized.

Kenya’s decision not to sign the Nice Declaration does not erase its environmental achievements. But it does signal the complex balance between national interests, global cooperation, and the realities of treaty commitments.

As the world turns its eyes to Geneva, the question remains: Will Kenya rise once again to lead, this time by championing a plastics treaty that matches ambition with equity, and responsibility with resilience?



**Beatrice Philemon (Tanzania) ; Combating plastic pollution in Dar's waterways ; The Guardian, July 4, 2025.**

Tag : IUCN, WWF, The Wildlife Conservation Society (WCS), The Nature Conservancy.

To access the article : <https://www.ippmedia.com/the-guardian/business/read/combating-plastic-pollution-in-dars-waterways-2025-07-03-153637>



People from various areas clean up Dengu beach to protect marine resources and their health

**An ongoing campaign in Dar es Salaam, led by the Forum on Climate Change (FORUMCC) in collaboration with various organizations, aims to tackle the pervasive issue of plastic waste polluting oceans, rivers, and lakes. These vital water bodies are crucial for marine resources and fish, supporting both domestic consumption and international trade.**

ORUMCC Executive Director, Sarah Ngoy, emphasized the importance of public education on the harmful effects of plastic waste.

This initiative seeks to empower communities to manage plastic waste responsibly and prevent contamination of marine ecosystems. The campaign aligns with the broader goal of protecting marine biodiversity, ecosystems, and human health.

The urgency of this issue was highlighted during a recent Dengu Beach Clean-up day, organized by the International Union for Conservation of Nature (IUCN), Dar es Salaam City Council, and FORUMCC.

The event drew a diverse group of participants, including the Ilala District Commissioner, university students, waste management companies, recycling firms, and various environmental organizations. The clean-up also served to raise awareness about the importance of not polluting beaches and promoting proper waste management at home.

FORUMCC, in partnership with IUCN, the World Wildlife Fund (WWF), the Wildlife Conservation Society (WCS), and The Nature Conservancy (TNC), is implementing a four-year project called 'Pamoja Tuhifadhi Bahari Yetu' (Together We Conserve Our Ocean).

This project focuses on improving marine resource conservation, combating plastic pollution, strengthening management institutions, and ensuring effective project coordination. FORUMCC specifically works with IUCN on reducing plastic pollution in the environment, rivers, and oceans.

Edward Mpogolo, the Ilala District Commissioner, commended participants for their efforts during the Dengu Beach clean-up, noting the significant amount of solid waste found, including automotive parts, medical needles, plastic items, and other debris. He highlighted that much of this waste enters the ocean via the Msimbazi River, originating from various parts of the city due to careless disposal.

Mpogolo urged plastic manufacturing companies to explore producing recyclable packaging materials to prevent widespread littering. He also called upon Civil Society Organizations (CSOs) and Non-Governmental Organizations (NGOs) to conduct door-to-door education on waste sorting in communities.

A particular concern was the presence of used needles on the beach, underscoring the need for proper disposal instructions from healthcare providers and stricter enforcement of environmental laws.

He further emphasized the need to educate traders in areas like Kariakoo on waste separation, recognizing that sorted plastic and organic waste can be valuable resources, increasing income and reducing pollution.

Martine Lukwandali, project coordinator of the Juza Waste Pickers Initiative, stressed that environmental issues are a shared responsibility, with his team actively participating in the clean-up due to the "very poor" environmental condition of the beach.

According to a 2021 report from the IUCN, at least 14 million tons of plastic enter the ocean annually. Plastic debris constitutes 80 percent of all marine litter, found from surface waters to deep-sea sediments. Over 300 million tons of plastic are produced yearly, with half used for single-use items. Improper disposal of this waste significantly harms the environment and biodiversity.

The primary sources of ocean plastic debris are land-based, including urban runoff, inadequate waste management, and illegal dumping.



## Thuku Kariuki (Kenya) ; Kigali Launches Africa's First Urban Cable Car to Tackle Traffic, Emissions ; Spotlight, July 4, 2025.

Tag : UMDF, AfDB, AGIA, IFC.

To access the article : <https://storyspotlight.co.ke/kigali-launches-africas-first-urban-cable-car-to-tackle-traffic-emissions#search/kariuki/blank>



African Development Bank Group President Akinwumi Adesina hosts delegation from Ropeways Transit Rwanda Limited on the Kigali Cable Car project, Abidjan, November 2024.

In the heart of Rwanda's bustling capital, a bold vision is taking shape, one that could change the way cities across Africa think about public transport.

With traffic snarls and rising emissions choking Kigali's roads, a game-changing solution is in the works: the Kigali Urban Cable Car Project.

Backed by a \$500,000 grant from the African Development Bank's Urban and Municipal Development Fund (UMDF), this initiative is set to explore the feasibility of sub-Saharan Africa's first aerial urban transit system.

Stretching 5.5 kilometers across key corridors in the city, the \$100 million project promises more than a scenic ride. It's about speed, sustainability, and social equity, linking overlooked communities to job centers, reducing travel times to just 15 minutes, and moving over 50,000 passengers daily through the skies of Kigali.

The first phase will establish two critical corridors: one connecting Nyabugogo Taxi Park to the Central Business District, and another linking the Kigali Convention Center to Kigali Sports City, home to landmarks like Amahoro Stadium, BK Arena, and the newly developed Zaria Court. These routes are not only high-traffic but also strategically vital to economic and social mobility in the city.

Designed to integrate seamlessly with Kigali's existing transport systems, the cable car initiative aligns closely with Rwanda's climate goals, which include a 38% reduction in carbon emissions by 2030 and achieving carbon neutrality by 2050.

Rooted in the country's Green Taxonomy, E-Mobility Strategy, and Climate and Nature Finance Strategy, the project stands as a key pillar in Kigali's sustainable development blueprint.

"This transformative project aligns perfectly with the Bank's vision for sustainable, green, climate-resilient urban mobility infrastructure," said Dr. Akinwumi Adesina, President of the African Development Bank Group.

"By financing Rwanda's urban cable car system, we are investing in a scalable model of low-carbon, inclusive public transport that cities across Africa can emulate."

Beyond its environmental promise, the project will prioritize inclusive access. It will feature accessible cabins for people with disabilities and will be designed to generate employment for women, girls, and low-income communities. It also aims to drive skills transfer and job creation during both the construction and operational phases.

The feasibility study, financed by the UMDf grant, will borrow lessons from successful urban cable systems in places like La Paz, Bolivia, and Singapore, adapting their best practices to Kigali's terrain and demographics. It also aims to position the cable car project as an attractive investment, leveraging global platforms such as the Africa Investment Forum (AIF).

The UMDf has already played a significant role in Rwanda's urban development landscape, having supported the Kigali Urban Transport Improvement Project, an initiative that successfully drew investment to upgrade the city's infrastructure. Now, it turns its attention to assessing the financial and operational viability of this aerial transit system.

The project will be financed through a mix of grants, concessional loans, and commercial funding, with key players such as the International Finance Corporation (IFC), Africa50, the Trade and Development Bank, Africa Finance Corporation, and the Alliance for Green Infrastructure in Africa (AGIA) lined up to support it.

The Rwandan government, alongside the African Development Bank and development partners, will drive this innovative financing structure under a Public-Private Partnership (PPP) model.

“This pioneering feasibility study is a game-changing milestone,” said Solomon Quaynor, African Development Bank Vice President for Private Sector, Infrastructure, and Industrialization. “Through the UMDF, we are laying the foundation for an investment-ready green infrastructure asset that offers both impact and returns.”

Imena Munyampenda, Director General of the Rwanda Transport Development Agency, echoed this sentiment, emphasizing that the PPP approach will unlock private sector expertise while ensuring financial and social sustainability.

As Kigali prepares for construction to begin in late 2026 and the system to become operational by 2028, the Urban Cable Car Project is fast becoming more than a local innovation.

It’s emerging as a pan-African model, an ambitious blend of technology, climate action, and inclusive urban development. By taking to the skies, Kigali may just inspire cities across the continent to reimagine how people move, live, and thrive.



## **Kennedy Abwao (Kenya) ; Forestry conservation, infrastructure planning crucial to fight climate change ; PANA, July 5, 2025.**

Tag : African Union, UNDRR.

To access the article : <https://www.panapress.com/Forestry-conservation-infrastructure-630779596-lang2.html>

Windhoek, Namibia (PANA) – Life comes to a standstill when the Sendou coal-powered electricity plant in Bargny, 40 km outside the Senegalese capital, Dakar, roars to life. The fishing boats immediately retreat to the beach as the fish-mongers also retreat—the environment turns toxic.

The area around Bargny, previously inhabited by a small population of 1,500 people, whose economic mainstay remains the fishing boats, now remains perturbed. Industrial infrastructure is slowly displacing the small fishing boats and communities are unable to adjust to the constantly powerful sea waves.

The Sendou electric plant is threatened by the sea level rise and coastal erosion. Located in an area where communities have been displaced by rising sea levels and coastal erosion, the sea-level rise equally threatens the existence of the power plant built in 2008.

“The Senegalese did not realise the effects of climate change would affect them sooner when they decided on the location of the coal power plant, said Ottavio Novelli, Head of Climate Change, Renewable Energy and Environment at the Brussels-based Agriconsulting European S.A. (AES).

"The effects of climate change are severe and they emphasise the need for proper climate prediction services for infrastructure projects. This is specially important for Africa’s major cities,” said Novelli, an African Union (AU) consultant for project finance and environmental conservation.

The existence of Banjul, the Gambian capital, remains under threat from climate change. The sea level rise and flash floods threaten the livelihoods and the survival of businesses alike, a metre high sea rise, is what it would require to completely submerge Banjul.

Experts cite commercial sand mining, especially around Denton Bridge, which links Banjul to the entire Gambia, according to a report by the UN Office for Disaster Risk Reduction.

The City of Banjul, is increasingly threatened by the diminishing barriers against flooding, the sand mining and farmers, who previously survived on onions and cabbage and hibiscus for home use and for the markets, now have nothing to show, thanks to the environmental degradation.

Novelli has been active in West Africa for 22 years, dealing with issues of climate change and adaptation. He said while Africa has performed well on matters of climate change and environmental conservation compared to Europe, creating key centres for climate adaptation, more still needed to be done.

Novelli said African cities should strive to obtain climate finance through better project proposals, aiming to increase the conservation of biodiversity, more specifically, the planting of more trees to increase forestry cover, focusing on renewable energy projects and better planning of infrastructure.

“We need to fight against climate change and carbon emissions. This could be possible through increased investment in renewable energy such as solar projects. We are collaborating with the African Union to implement some of these projects by working with different countries. We mobilise the best talent for labour, exchange research outputs and contribute through better climate modelling.”

In cities such as Banjul, where the threat of climate impact is already too severe to ignore, authorities increasingly focus on restoring the downgraded ecosystem, by planting more than 5,000 mangroves and coconut trees.

In Dakar, the government has taken the climate change disaster more seriously. Senegal lays emphasis on forestry regeneration through the African Green Wall project of the Sahara and

the Sahel, which aims to slow down desertification across Africa by planting a line of trees from Senegal to Djibouti.

“The Africans naturally conserve the environment. There are protected areas for environmental conservation. More is still needed to advance the climate conservation agenda through better climate services, such as timely weather forecasts for alerts to farmers and to improve agriculture,” Novelli said.

The big capital cities of Africa, including Dakar, Lagos in Nigeria, Accra in Ghana, Nairobi, Kenya, Dar es Salaam in Tanzania and Addis Ababa in Ethiopia, will be more severely affected by climate change, Novelli warned.

To survive the climate change catastrophe, these cities must implement policies focused on collaboration with other cities within and outside of the continent, through environmental partnerships.

Areas around Bargny serve a new port facility and is home to an emerging offshore oil and gas industry. A place like Banjul is severely affected by the sea-level rises.

Experts who attended the Joint Intra-Africa Caribbean Pacific Climate Services and Related Applications (ClimSA) and the Space for Early Warning in Africa (SEWA) forum, held in Windhoek, Namibia, emphasised the need for governments to understand the need for climate finance to be better targeted at resolving emerging climate challenges.

In Dakar, communities displaced by the climate change effects are struggling to find alternative land for resettlement.

“When it comes to the sea-level rise, I believe Banjul, The Gambia, could be the more illustrative case for West Africa’s climate change challenge. It is a capital city directly threatened by sea level rise,” Kiswendsida Guigma, Technical Adviser at the Red Cross Red Crescent Climate Centre, told PANA.

Novelli calls for comprehensive strategies to deal with climate change, targeting key decision-makers in government more specifically, to come up with tools to address the social and economic impacts of climate change and for the governments to properly understand the



interlink between climate change and climate finance in such a way that they could utilize climate finance to protect communities.

Cities face more profound challenges linked to climate change. The African Union has developed frameworks which seek more specifically to address what is now known as the “Impact-Based Forecasting,” to deal with climate hazards such as flash floods, drought spells, riverine floods, tropical cyclones, thunderstorms, heatwaves, wildfires and smoke as well as dust-storms.

“Cities should tailor their investment strategies to focus more specifically on climate adaptation strategies and priorities that mitigate. This is the reason we have set up features such as the ClimSA weather stations to increase climate prediction and better forecasting services, where we are able to provide cities with long-term weather prediction as well as the short-term forecasts,” Novelli told PANA.

# DAILY NATION

## Pauline Ongaji (Kenya) ; Innovation revolutionises mangrove restoration by eliminating plastic waste ; Daily Nation, July 5, 2025.

Tag : UNOC 3, UNEP, UNCTAD.

To access the article : <https://nation.africa/kenya/health/innovation-revolutionises-mangrove-restoration-by-eliminating-plastic-waste-5106358>



Victor Mwanga, founder and CEO of EarthLungs, showcases mangrove seedlings planted using the tubeless nursery system at one of their project sites in Kwale County.

### What you need to know:

- **Mangrove forests, with their intricate root systems, act as natural barriers and water filters, but they also trap floating plastic debris, transforming rich habitats into plastic-choked zones.**

For decades, mangrove restoration efforts in Kenya—like in many parts of the world—have depended on plastic polythene tubes to raise young seedlings in nurseries.

While these single-use containers are practical for propagation, they pose a serious environmental risk. Once discarded, they often end up littering coastlines, clogging waterways, and choking marine life—polluting the very ecosystems they were intended to help restore.

“A significant number of these tubes are never retrieved. Many are left behind during planting or swept away by tides and floods, eventually contributing to the growing plastic pollution along Kenya’s coast,” explains Kevin Lunzalu, a marine ecologist with the Wildlife Society. “It’s a troubling paradox: a technique designed to restore the environment is, in fact, causing further harm.”

According to Lunzalu, mangrove forests, with their intricate root systems, act as natural barriers and water filters, but they also trap floating plastic debris, transforming rich habitats into plastic-choked zones.

Recognising this deep contradiction, a Kenyan project focused on ecosystem restoration has pioneered a solution: a tubeless mangrove nursery system. The innovation eliminates plastic entirely from seedling propagation, offering a sustainable, cost-effective, and ecologically sound model.

Victor Mwanga, the founder and CEO of EarthLungs, says: “With the tubeless model, we’re changing how restoration is done,” Mwanga says. “No plastic, no waste—and better survival rates.”

Instead of plastic pots, they grow seedlings in natural soil beds within controlled nursery environments. When ready for transplanting, seedlings are lifted using locally crafted corers that protect the integrity of their root systems. This mimics natural growth conditions and drastically reduces transplant shock.

Seedlings are grown in satellite nurseries placed close to degraded sites, minimising the need for long-distance transport across Kenya’s sweltering coast—a key cause of seedling mortality in traditional restoration methods.

The benefits are immediate and far-reaching. “EarthLungs reports survival rates of up to 90 per cent for tubeless seedlings planted at the onset of rains compared to far lower success rates using plastic tubes. This is not just an environmental win, but an economic one,” explains Mwanga.

The government has committed to a comprehensive national tree-planting initiative aiming to restore and conserve various ecosystems, including mangroves. Under the National Landscape

and Ecosystem Restoration Program, the government plans to plant 15 billion trees by 2032. This ambitious goal encompasses the restoration of 10.6 million hectares of degraded forests and rangelands, with mangroves being a significant focus due to their ecological importance.

“To restore just 30,000 hectares of mangroves—a fraction of our national goal—we would need over 450 million plastic tubes,” Mwanga explains. “That’s nearly Sh1.6 billion when you include the cost of filling them with soil.”

This innovation couldn’t be more timely. At the Third UN Ocean Conference (UNOC 3) held recently in Nice, France, world leaders, scientists, and environmentalists gathered to confront the escalating crisis of marine plastic pollution. With over eight million tonnes of plastic entering the ocean each year, experts warned that without radical action, plastic could outnumber fish in the oceans by 2050.

One often-overlooked source of this pollution? The plastic tubes used in forest and mangrove restoration projects worldwide.

“The linear economy does not work,” said Inger Andersen, Executive Director of the United Nations Environment Programme in her opening address. She called for a circular, regenerative model—one that minimises waste at the source, and EarthLungs, it seems, is already walking that talk.

The tubeless model goes beyond ditching plastic. It aligns restoration efforts with ecological principles.

“Mangroves are incredibly sensitive to micro-conditions,” Mwanga explains. “We zone our planting sites based on tidal flow, salinity, hydrology, and wind patterns. That means seedlings aren’t just surviving—they’re thriving.”

### **Reinvest in people**

But perhaps the most revolutionary shift isn’t ecological; it’s social.

“We don’t think of our savings from eliminating plastic tubes as savings,” Mwanga says. “We think of it as capital to reinvest in people.”

And that is why EarthLungs has redirected its savings into building community wealth. So far, the foundation has manufactured 970 Langstroth beehives, distributed across Majaoni (Mombasa), Mteza (Kwale), Kuchi (Kilifi), and Nyinyira (Nandi). Each hive has the potential to produce up to 20 tonnes of honey annually, offering local beekeepers not only income but pollination services for nearby farms.

In Majaoni, they have also established a community mushroom house with 2,500 tubes of substrate, yielding an estimated 2,500kg of mushrooms every 90 days. It's a low-footprint, forest-friendly model of food production that reduces pressure on wild forests and enhances food security.

Pushing the envelope further, EarthLungs is piloting the use of bamboo culms as biodegradable seedling containers. Instead of transplanting the seedling, the entire bamboo culm is buried in the ground, where it retains moisture, decomposes naturally, and enriches the soil.

Such innovations echo global calls at UNOC 3 for solutions rooted in indigenous knowledge and local ingenuity. Here, experts repeatedly emphasised the need to tackle land-based sources of marine pollution, with mangrove ecosystems cited as both victims and critical allies in the fight.

According to Rebeca Grynspan, secretary-general of UNCTAD, eliminating single-use plastics and tackling land-based sources of pollution are critical steps in protecting the ocean. She also points out biodegradable alternatives as a way to reduce environmental harm while fostering innovation.

“We have to substitute plastics and ban single-use plastics—so we take care of the ocean,” she said.

Mangroves, which sequester up to 10 times more carbon than terrestrial forests, also serve as breeding grounds for fish, and form natural buffers against storm surges and rising seas.

# MONITOR

## **Christopher Bendana (Uganda) ; The road to Belém: Pushing the adaptation agenda ; Monitor, July 06, 2025.**

Tag : COP 30, UNCCC, UNEP, AfDB.

To access the article : <https://www.monitor.co.ug/uganda/special-reports/the-road-to-bel%C3%A9m-pushing-the-adaptation-agenda-5108298>

*As the world gears up for COP 30 in Belém, Brazil, countries are being encouraged to strategise to get more adaptation funding. Uganda has so far developed national adaptation plans for the agriculture and health sectors, while the Fourth National Development Plan (NDP IV) is advocating for climate-resilient infrastructure.*

*Experts are calling on the government to strategise through increased resource mobilisation for local adaptation strategies and strengthening partnerships with different entities to write proposals to tap into the funds, as Christopher Bendana reports.*

The 18-acre farm of Reverend Jackson Rwabishari in Kakindo village, Kiyagara Parish, Kahunge Sub-county in Kamwenge District, has been developed to help him navigate the challenges of prolonged drought and to improve his income. The mixed farm has potatoes, bananas, beans, coffee trees, and fodder for his cattle. There are trenches to hold rainwater.

The circular agro-system ensures that the pigs feed on maize. The poultry, piggery, and cattle waste is used as manure to improve soil fertility. The system ensures that the retired cleric has multiple sources of income and plenty of food for home consumption.

Diversification is one of the key components of climate change adaptation, and it seems Rwabishari read the script. On the outside, things look good. But a closer inspection reveals a farmer struggling to cope with the vulgarities of climate change. Productivity is low when compared to that of the 1990s due to limited access to water. The rains are more erratic and unstable than before. Some of his coffee berries have ripened before they attained maturity because of the drought. The effects of the dry spell are not limited to Rwabishari's farm, though. From Kakindo through Rwamwanja-Kasojo to the Mubende-Fort Portal highway are some maize fields showing comb failure due to lack of water.

### Depending on the rain

Rwabishari is one of over a million farmers in the country (96 percent) who depend on rain-fed agriculture. Only one percent of Ugandan farmers use irrigation. “I am requesting the Ministry of Water and Environment (MWE) to provide me with an irrigation system. I can build a (valley) dam using my resources. With irrigation, one can harvest coffee continuously, not only twice in a year,” he says. The National Adaptation Plan for the Agricultural Sector (NAD-Ag) 2018 highlights that eight out of the ten most severe floods and droughts, in terms of numbers, since 1900 have occurred within the last 20 years. This amplifies the belief in the high intensity of climate change in the recent past. Adapting to climate change and creating resilience is a combination of diversification, knowledge awareness, and sustainable technologies.

Both the NAP-Ag and the updated Nationally Determined Contributions (NDCs) reveal that climate change potentially poses one of the greatest challenges for Uganda to realise its Vision 2040. The NDCs are a country’s plan for mitigation and adaptation activities. The NAP-Ag cites inadequate local-level climate adaptation financing, inadequate individual and institutional capacity, limited access to international climate finance, and support for technology and capacity-building as lacking.

Rwabishari is one of the lucky few to get institutional support. The coffee seedlings, agro-forestry support, and support to dig trenches on his farm are courtesy of the Conrad N. Hilton Foundation through the Mpanga Watershed and Nature-Based Conservation Program run by MWE. He was provided with over 1,137 coffee seedlings, and orange, mango, and grevillea seedlings. Dr Brian Guma, the team leader of the Albert Water Management Zone from MWE, says farmers like Rwabishari are being supported to adapt to climate change as the area faces a prolonged drought as has never been seen before.

“The area is part of the cattle corridor, and Rwabishari’s farm is key as it borders a wetland that forms part of the River Mpanga Catchment area that pours into Lake George. By providing coffee seedlings and digging trenches, the farmer’s productivity upstream can improve, reducing the pressure to encroach on the wetland,” he says.



*A section of Rev. Jackson Rwabishari’s farm in Kakindo Village, Kiyagara Parish, Kahunge Sub-county, Kamwenge District. PHOTO/WILLIAM KINTU*

Dr Guma argues that this helps the water hydrology to stabilise in the area as the water percolates slowly through the trenches, helping maintain the microclimate. “In other areas, we are advocating for agroforestry, mixing indigenous tree seedlings with high-value crops like cocoa and coffee. The farmers’ benefits from both crops and trees which increase their household income,” he says.

### **Road to Belém (COP of adaptation)**

Meeting journalists during the online launch of the Belém Desk, Ana Toni, the chief executive officer of COP 30 (The 2025 United Nations Climate Change Conference), revealed her interest in putting adaptation at the forefront in Belém, Brazil, especially in the areas of agriculture and food security. These are key areas for Uganda, where the majority of the population depends on agriculture, yet the sector is hard hit by drought and floods.

“We believe this COP could be a turning point for the topic of adaptation. Until now, adaptation has always been discussed at COPs, but at a much lower level of relevance compared to mitigation. We are already living in a world that has warmed by 1.50°C, so both topics need to be strongly addressed,” she said. Toni highlighted the example of AdaptaClima - a Brazilian government program helping over 600 municipalities to develop adaptation plans depending on their need.

“There is a lot of technology being applied, especially in the countries of the Global South, but we have not yet had the opportunity to exchange experiences among specialists. That is why we hope COP 30 will finalise the discussion on adaptation indicators,” she argued. John Verdick, the director of International Climate Policy at the Nature Conservancy, revealed that their biggest fear was negotiating for more adaptation financing. Currently, adaptation gets only ten percent of climate finance. “Can Belém be the COP of adaptation? The hot potato here is raising the US\$1.3 trillion agreed upon in Baku (Azerbaijan) last year for climate change financing, and giving a huge slice to adaptation activities in the Global South.

Unlike mitigation, where emission reductions are measured, adaptation involves health, livelihoods, and other aspects that are difficult to quantify,” he said. He called for the need to develop indicators and financial mechanisms that incentivise good practices in adaptation. David Mfitumukiza, a climate change adaptation expert at Makerere University, argues that while it is important for the COP in Belém to focus on adaptation, many decisions involve procedures and processes already made by the time the COP is taking place. “They are only making pronouncements. You do not wait for COP as a platform to make inroads to get finance. I advise the Government of Uganda to work on capacity building, especially for experts, if the country is to make inroads in accessing adaptation funds to the levels of her peers like Kenya and Ethiopia,” he argues.

Mfitumukiza calls on the government to show commitment to domestic adaptation funding if it is to convince donors that adaptation is a priority. The Ministry of Finance and Economic Planning reported receiving US\$410 million for climate action in 2023 from external sources, according to the Climate Change Finance Unit. This is only about ten percent of the money needed for climate action, taking into account that the estimated NDC from 2021-25 is US\$28.1 billion. The Adaptation Gap Report 2024 of the United Nations Environment Programme (UNEP) lists the NDCs and NAPs adaptation financing needs as estimated at US\$387 billion per year from 2023 to 2030.

However, international public adaptation finance to developing countries was US\$28 billion in 2022. It recommends ways in which developing countries can improve their adaptation capacities by shifting from reactive, incremental, and project-based financing to more anticipatory, strategic, and transformational adaptation.



*Reverend Jackson Rwabishari's farm. Rwabishari is one of over a million farmers in the country (96 percent) who depend on rain-fed agriculture. Only one percent of Ugandan farmers use irrigation. PHOTO/COURTESY*

The creation of incentives for adaptation investment, including risk finance insurance, resilience credits, debt for adaptation swaps, payments for ecosystem services, and resilience bonds. The key areas include the promotion of climate-resilient and low-carbon agricultural development, the promotion of sustainable management of ecosystems and the use of nature-based solutions, including through community engagement, the promotion and application of land management practices that support sustainable and productive use, and the promotion of climate-resilient water supply systems, and increase water supply capacity and use efficiency.

Other key areas include the strengthening of climate information services through improved data collection and sharing infrastructure, the development and promotion of a clean and resilient energy system, the promotion of climate-resilient and low-carbon urban planning and development, and the availability, promotion, and access to finance for climate-resilience, low-carbon investments, and climate impacts recovery.

### **Benefits of adaptation**

A June 2025 working paper, Strengthening the investment case for climate adaptation: A triple dividend approach, by the World Resources Institute, indicated returns of \$10.5 for each dollar investment in adaptation over 10 years. The paper studied 320 projects in 12 countries spread across the Global South from Kenya, Ethiopia, and Senegal in Africa to Vietnam, China in Asia, and Colombia and Brazil in South America, looking at water, agriculture, infrastructure, and health investment. The evaluated projects were supported by multilateral development banks and other international finance institutions, including the African Development Bank, the Asian Development Bank, the Adaptation Fund, the Global Environment Facility, the Green Climate Fund, the Inter-American Development Bank, and the World Bank.

The study reveals that the evaluated projects, valued at \$133 billion, generated adaptation benefits of US\$1.4 trillion. Adaptation helped farmers avoid a yield reduction of 18 percent and a reduction in greenhouse gas emissions of 64 percent. Rwabishari is optimistic that he will earn millions of shillings annually within three years when he starts harvesting his coffee. “I expect to collect four kilograms of berries from each plant for each of the two seasons in a year. This means that in a good year, I can earn Shs50 million,” he boasts. Guma says that the water sector prospects are good. The water level in River Mpanga has increased, and power generation during the dry season is now at 5MW from about 1MW before the adoption of the water catchment programs.

Studies show that adaptation increases farmers' income and the benefits of mitigation through carbon sinks and the use of solar irrigation. The key takeaway for Uganda is the promotion of climate-smart agriculture (CSA). The targets set in the NDCs of increasing the percentage of farmers practicing CSA from the baseline study of 31.7 percent to 51.2 percent in 2025 and then 70 percent in 2030 are a good start. What needs to be done is to create awareness of the benefits of adaptation.

# VertTogo

## **Hector Nammangue (Togo) ; Reboiser, une urgence vitale ; Vert Togo, 7 juillet 2025.**

Tag : CNULCD, COP 16.

Pour accéder à l'article : <https://vert-togo.tg/reboiser-une-urgence-vitale/>



Le Togo amorce un tournant majeur dans sa stratégie de reboisement. Après des décennies marquées par la traditionnelle « Journée nationale de l'arbre », le pays adopte désormais une approche beaucoup plus ambitieuse : transformer cette journée symbolique en une véritable campagne nationale de plantation étalée sur toute l'étendue du territoire nationale.

Cette nouvelle dynamique s'inscrit dans la vision fixée par les autorités togolaises, notamment à travers l'ambition de reboiser un milliard de plants d'ici 2030. Une ambition confirmée et

détaillée par le lieutenant-colonel Aboudou Mensa, des Eaux et Forêts, à la direction des ressources forestières.

Selon lui, « la Journée de l'arbre a eu un rôle fondateur pour sensibiliser la population. Mais planter uniquement le 1er juin limitait la portée de l'action. Désormais, nous lançons officiellement la campagne à cette date, et les populations sont encouragées à planter durant toute la période des pluies, ce qui garantit une meilleure survie des plants et un impact réel sur les écosystèmes ».

Cette approche vise à lutter plus efficacement contre la déforestation, l'érosion de la biodiversité et le réchauffement climatique. Elle permet aussi une meilleure planification locale et encourage une implication progressive des communautés dans la restauration des forêts.

Sur la scène internationale, le Togo continue de faire entendre sa voix. Présent à la seizième session de la Conférence des Parties (COP16) de la Convention des Nations Unies sur la lutte contre la désertification (CNULCD) à Riyad, le pays a profité de cette tribune mondiale pour valoriser ses efforts et partager ses engagements.

Le lieutenant-colonel Aboudou Mensa souligne que le Togo a présenté ses initiatives de restauration forestière, tout en défendant les positions communes des pays africains sur la dégradation des terres et la sécheresse.

En plus de renforcer sa crédibilité, cette participation a permis d'établir de nouveaux partenariats et de sensibiliser les bailleurs de fonds aux besoins spécifiques du pays. « Nous avons expliqué concrètement nos priorités et les défis auxquels nous faisons face pour mobiliser plus de financements en faveur des actions locales », précise-t-il.

Cette mutation de la stratégie togolaise du symbolique à l'action structurée et continue envoie un message fort. Il ne s'agit plus simplement de planter un arbre pour marquer un engagement, mais d'agir durablement et efficacement pour restaurer les écosystèmes et renforcer la résilience climatique.



## **Boris Ngounou (Cameroun) ; Homme-faune : 13 000 victimes, 100 éléphants tués... Le Gabon cherche l'équilibre ; Environnementales, 7 juillet 2025.**

Tag : -.

Pour accéder à l'article : <https://environnementales.com/2025/07/07/homme-faune-13-000-victimes-100-elephants-tues-le-gabon-cherche-lequilibre/>



Dans les provinces du Woleu-Ntem et de l'Ogooué-Ivindo, le conflit entre communautés humaines et faune sauvage, notamment les éléphants, ne cesse de s'intensifier. Appuyées par plusieurs ONG et financées par des partenaires internationaux, des campagnes de sensibilisation ont été menées du 11 mai au 22 juin 2025 pour atténuer les tensions. Objectif

**: promouvoir des solutions concrètes dans les zones les plus affectées du paysage écologique TRIDOM.**

Dans les villages voisins des parcs nationaux de Minkébé, Mwagna et Ivindo, les éléphants ne sont plus les géants majestueux que l'on admire de loin. Ils sont devenus, pour beaucoup d'habitants, synonymes de cauchemars agricoles. Cultures piétinées, vivres détruits, et parfois même vies perdues : entre 2016 et 2023, plus de 13 000 personnes ont été affectées par le conflit homme-faune au Gabon, causant la mort de plus de 100 éléphants en représailles, selon les chiffres officiels.

Face à cette situation, les ONG Conservation Justice, SCOOPS-ELABE et Space for Giants, avec l'appui du projet Biodiverse Landscape Fund (BLF) financé par le Royaume-Uni, ont mené une vaste campagne de sensibilisation dans les zones critiques. Les ateliers de restitution, tenus à Oyem le 18 juin et à Makokou le 20 juin, ont permis de cartographier les zones à risque, échanger sur les solutions possibles, et informer les populations rurales sur les moyens de cohabitation.

« L'étude a localisé les zones du TRIDOM les plus exposées, là où les incursions d'éléphants, hérissons, singes ou porcs-épics sont fréquentes », indique Dr Steeve Ngama, chercheur à l'IRAF-CENAREST.



Ces zones ont en commun leur proximité avec les aires protégées, une expansion agricole non planifiée, et une méconnaissance des comportements des pachydermes. Pourtant, comme l’expliquent les experts, l’éléphant est un herbivore strict qui ne cherche pas le conflit.

**Pour prévenir les affrontements, les ONG ont présenté plusieurs mesures concrètes :**

- Déploiement de clôtures électriques mobiles (CEM) par Space for Giants ;
- Création de brigades de chasse spécialisées dans l’atténuation des conflits ;
- Sensibilisation communautaire et renforcement des capacités locales ;
- Soutien aux études scientifiques pour mieux comprendre les dynamiques du conflit ;
- Meilleure planification de l’usage des terres.

« Ces ateliers nous ont permis d’identifier les besoins réels des villages. Il faut étendre les clôtures là où les intrusions sont les plus fréquentes », souligne Hans Ekorezock Ndong, de Space for Giants.

En présence des préfets Brice Moussirou (Woleu-Ntem) et Pachelli Ngawin Mboulou (Ogooué-Ivindo), les populations ont été encouragées à s’approprier les outils mis à disposition. Un accent particulier a été mis sur la sécurité en cas de face-à-face avec un éléphant, pour éviter les drames.

En toile de fond, la Stratégie nationale de gestion du conflit homme-faune (SNGCHF), finalisée en novembre 2024, attend toujours son adoption officielle par le gouvernement. En attendant, ONG, services forestiers et communautés locales tentent de construire un modèle de coexistence plus durable.

Dans un pays où le conflit ne touche que Libreville comme unique exception, la sensibilisation, l’aménagement du territoire et l’implication communautaire deviennent des outils vitaux. Car si l’éléphant est protégé, la survie des paysans l’est tout autant.

# Le Papyrus

## Edem Dadzie (Togo) : Nucléaire : Les PRM et MRM comme solution pour l'Afrique ? Le Papyrus, 8 juillet 2025.

Tag : AIEA, UNECA, BOAD, ZLECAF.

Pour accéder à l'article : <https://lepapyrus.tg/nucleaire-les-prm-et-mrm-comme-solution-pour-lafrique/>



Pour de nombreux pays africains, l'accès à l'énergie demeure un obstacle majeur au développement. Cependant, un débat crucial prend de l'ampleur : la quête d'une énergie durable et fiable grâce à l'énergie nucléaire.

L'accent est particulièrement mis sur les Petits réacteurs modulaires (PRM) et les Microréacteurs modulaires (MRM), de plus en plus considérés comme une solution viable et transformatrice pour répondre aux besoins énergétiques du continent.

Cependant, concrétiser ce potentiel nécessite des investissements importants et des approches financières innovantes. Ce besoin crucial était au cœur de la session « Mobilisation des investissements » du récent Sommet sur l'innovation dans l'énergie nucléaire pour l'Afrique, à

Kigali, animée par le directeur du Bureau sous-régional pour l’Afrique de l’Est, de la Commission économique pour l’Afrique (CEA), Andrew Mold.

Le ministre d’État chargé des Investissements publics et de la Mobilisation des ressources au ministère des Finances et de la Planification économique du Rwanda, Tesi Rusagara, a donné le ton en soulignant l’évolution du paysage du financement du développement. Elle a souligné la dépendance historique de l’Afrique aux financements extérieurs concessionnels, qui diminue actuellement. Cela nécessite un pivot stratégique visant à mobiliser les ressources financières nationales et régionales.

La ministre a plaidé pour une « introspection ». Elle a cité le secteur financier rwandais en pleine croissance, qui représente 67% de son PIB. Ce secteur, traditionnellement axé sur les titres d’État, doit désormais innover pour financer des projets d’infrastructures privées à long terme. En collaborant étroitement avec les institutions financières nationales et en réduisant les risques liés aux projets grâce au financement public et au financement du développement, l’Afrique peut exploiter un vaste réservoir de capitaux actuellement non investis dans des projets essentiels.

Le continent est confronté à un déficit annuel de financement des infrastructures estimé à 100 milliards de dollars des États-Unis (sur un besoin total de 170 milliards de dollars des États-Unis, selon la Banque africaine de développement). Ce défi est amplifié par un climat mondial de pessimisme quant au financement du développement, avec des baisses significatives prévues de l’aide publique au développement.

Malgré ces obstacles, une évolution est en cours. Des pays comme le Kenya et le Rwanda développent activement leurs premiers PRM. La question urgente demeure : comment l’Afrique peut-elle mobiliser les capitaux à long terme et abordables nécessaires à ces projets à forte intensité de capital et de longue durée ?

Le directeur général de l’Agence internationale de l’énergie atomique (AIEA), Rafael Grossi, a réaffirmé l’engagement de l’agence à soutenir les pays africains dans le développement de programmes d’énergie nucléaire pacifique, soulignant que le continent doit être pleinement intégré à la transition mondiale vers des sources d’énergie à faibles émissions.

Grossi qui s'exprimait lors du sommet, a déclaré que « rien n'empêche l'Afrique de revendiquer sa place » dans le paysage énergétique mondial en pleine évolution. Il a souligné qu'une énergie propre et fiable n'est plus un luxe, mais une nécessité impérieuse pour le continent.

L'Associé du directeur de Stallion Capital Africa, Stéphane Ouedraogo, a abordé la question du financement de projets d'une durée de vie de 60 à 80 ans dans le contexte africain. Il a souligné la volonté croissante de la Banque mondiale de financer des composantes de l'énergie nucléaire. Cette implication, apporte selon lui non seulement de l'argent frais, mais surtout de la confiance, compte tenu des diligences rigoureuses de cette institution en matière de faisabilité et de sécurité, ainsi que de ses taux concessionnels à long terme.

Le panel comprenait également le conseiller spécial du président de la Banque ouest-africaine de développement, Ibrahim Diouf, l'associé opérationnel pour l'Afrique et le Moyen-Orient chez C5 Capital, Chris Opperman et le cofondateur et président d'Exxon et PDG d'Epox, Mansour Avaya, qui ont dressé un tableau clair : si d'importants défis financiers persistent, une voie viable pour l'énergie nucléaire en Afrique existe.

Cela nécessite une approche multidimensionnelle, englobant la mobilisation des financements internationaux du développement pour réduire les risques, la réorientation des secteurs financiers nationaux vers les infrastructures à long terme, la structuration de financements mixtes et de PPP (Partenariats publics privés) innovants, et l'alignement stratégique des projets nucléaires sur les objectifs climatiques mondiaux.

#### Comblent le déficit de compétences

Au-delà du capital, la session a abordé le rôle vital du capital humain. Le continent doit développer les compétences nécessaires pour soutenir un secteur de l'énergie nucléaire. Le protocole de la ZLECAf sur la libre circulation des personnes, qui permet aux jeunes africains d'étudier et de travailler dans les États membres, a été présenté comme un mécanisme précieux pour combler ces déficits de compétences et favoriser l'expertise régionale.

Ce sommet de deux jours a réuni des décideurs politiques, des chefs d'entreprise et des experts en énergie pour explorer le rôle de l'énergie nucléaire dans l'accélération de la transition énergétique de l'Afrique et le soutien au développement durable.

TAIFA  
LEO

## Pauline Ongaji (Kenya) ; Kilimo cha mwani kinavyobadilisha maisha ya wanawake pwani ya Afrika Mashariki ; Taifa Leo, July 8, 2025.

Tag : UNOC 3, UNCTAD.

To access the article : <https://taifaleo.nation.co.ke/makala/akili-mali/kilimo-cha-mwani-kinavyobadilisha-maisha-ya-wanawake-pwani-ya-afrika-mashariki/>



Kikundi cha Shangani Amani, Msambweni, Kwale kikiwa kwenye shamba lao la mwani (seaweed). Wanasema kilimo hicho kimewafaidi kiuchumi. Picha | Wachira Mwangi

**MITA chache kwenye ufukwe wa eneo la Paje katika kisiwa cha Zanzibar, wanawake kadhaa wamekaa majini wakisuka kamba na kufunga mwani kwenye fimbo zilizozamishwa.**

Miongoni mwao ni Bi Pili Halili, ambaye amekuwa akijihusisha na kilimo cha mwani tangu mwaka 2005. Leo, yeye ni mmoja wa wanawake kumi wanaofanya kazi katika kampuni ya Mwani Zanzibar Ltd, inayojihusisha na uzalishaji, uchakataji, na usafirishaji wa mwani.

“Awali kilimo cha mwani hakikuwa na faida,” Pili akumbuka.

“Nililazimika kuacha shughuli hii kwa muda kwa sababu bei ya mazao haya kwa kilo ilikuwa ndogo sana — takriban Sh700 za Tanzania (chini ya Sh30 za Kenya).”

Lakini miaka kadhaa baadaye, alirejea katika shughuli hiyo lakini kupitia mradi wa kikundi cha wanawake wakulima wa mwani walioshirikiana na kuunganisha rasilimali zao.



Mwenyekiti wa Shangani Amani Self Help Group Bakari Ali kutoka Nyumba Sita, Msambweni, Kwale kwenye ‘shamba’ lao la mwani. Anasema wamenufaika na kilimo hicho tangu 2011. Picha | Wachira Mwangi

“Sasa, sijuti kwani kupitia kilimo cha mwani, sasa naweza kusomesha watoto wangu na kutunza familia yangu,” aelega Bi Pili

Hapa nchini, katika Kaunti ya Kwale, eneo la pwani, wanawake kama Bi Mwanasiti Athumani na Bi Mwanasiti Ali Juba, wamejitosa vilivyo katika shughuli ya kilimo cha mwani.

Wakazi hawa wa eneo la Msambweni, walianza kujihusisha na kilimo hiki mwaka 2011. Kufikia mwaka 2018, kupitia kikundi cha Shangani Amani, waliunda ushirika uliowawezesha kuimarisha shughuli yao, na hivyo, kujiimarisha kibiashara.

“Tulianza kuuza mwani kwa Sh19 kwa kilo,” Bi Athumani anasema. “Sasa tunauza kwa Sh50, ambapo tunaweza kuvuna hadi tani kumi kwa wakati mmoja.”

Kwenye Kongamano la Tatu la Umoja wa Mataifa kuhusu Bahari (UNOC3) liliofanyika jijini Nice, Ufaransa, kilimo cha mwani na mimea mingine ya baharini, kilijadiliwa kama mojawapo ya shughuli za kibiashara ambazo zinaweza kutumika kuimarisha uchumi wa jamii zinazoishi pwani.

Katika jopo la ngazi ya juu lililoongozwa na Waziri wa Uchumi wa Baharini na Uvuvi wa Zanzibar, Bw Shaaban Ali Othman, wataalam walijumuisha kilimo cha mwani, pamoja na uvuvi baharini, kama nguzo kuu ya kupambana na njaa na umaskini.

“Mwani sio tu bidhaa ya kuuza nje. Ni sehemu muhimu ya kuimarisha lishe na kipato, hasa kwa wanawake,” alisema Bi Shakuntala Haraksingh Thilsted kutoka mtandao wa kimataifa wa taasisi za utafiti wa kilimo CGIAR.

Kulingana na Dkt Flower Msuya, mtafiti wa mwani katika mpango wa Zanzibar Seaweed Cluster Initiative, kati ya watu 15,000 na 20,000 — wengi wao wakiwa wanawake — wanajihusisha na kilimo zao hili katika kisiwa hiki.

“Kisiwa cha Unguja huchangia takriban asilimia 25 ya uzalishaji wa mwani, huku kile cha Pemba kikitoa asilimia 75 iliyobaki,” asema Dkt Msuya, huku akiongeza kwamba licha ya haya, sekta hii haipokei msaada wa kutosha.

Katika kongamano la UNOC3 wataalam walisisitiza umuhimu wa mazao na vyakula vya baharini kujumuishwa katika sera zinazoangazia utoshelevu wa vyakula.

“Nchi zinaweza kufaidika pakubwa iwapo mifumo ya vyakula vya baharini itajumuishwa katika ajenda zetu za maendeleo,” alisema Bw Jim Leape kutoka Chuo Kikuu cha Stanford, nchini Amerika.

Lakini sekta hii, hasa katika eneo la Afrika Mashariki, bado inakabiliwa na changamoto nyingi. Wakulima wa mwani kama Bi Pili Halili na Bi Mwanasiti Athumani, wanaendelea kukumbwa na changamoto kama vile kazi ngumu inayohusika katika ukulima wa zao hili, vile vile mabadiliko ya tabianchi.

“Joto la bahari linapongezeka na mawimbi kuwa makali zaidi, mwani huchukua muda kukua, na wakati mwingine mashamba yote huoshwa na maji,” asema Bi Norah Magangi kutoka Taasisi ya utafiti wa bahari na uvuvi ya Kenya (KEMFRI)

Nchini Kenya, Bi Magangi, aongeza kuwa matatizo ya kinfumo yameathiri mazingira. Pia, aeleza kuwa hakuna sera za kuwalinda wakulima, miundombinu ni duni, huku madalali wakiendelea kuwakandamiza wakulima.



Kina mama wakichambua mwani (seaweed) katika eneo la Msambweni, Kwale. Picha | Wachira Mwangi

“Hakuna sera za kuwalinda wakulima. Wanunuzi huweka bei, na madalali ndio wanaofaidi zaidi. Hii huwafanya wakulima halisi kuteseka,” asema.

Lakini bado kuna matumaini, huku wataalamu wakisisitiza haja ya sekta hii katika eneo la Afrika Mashariki, kuiga mfano wa nchi za Asia na kuwekeza katika teknolojia, masoko, na mbinu za kilimo zinazokabiliana na hali ya hewa.

“Kwa mfano, nchini Japani, mifumo ya kiotomatiki na mbinu zilizotafitiwa zinahakikisha mavuno thabiti, licha ya changamoto za kimazingira,” asema Bw Mirko Dunner wa UNCTAD. “Afrika Mashariki inaweza kufanya hivyo pia.”

Tayari kuna baadhi ya wakulima ambao wameanza kujaribu. Katika kisiwa cha Zanzibar, Bi Halili na wengine wanaboresha mbinu za kukausha mwani. Nchini Kenya, Bi Athumani na kikundi chake wanafanya jitihada za kupata mashine ya kusaga mwani kuwa unga wa kuunda vipodozi, na kuuza nje.

“Tumeanza kutengeneza losheni na sabuni, na sasa tunalenga kupanua biashara,” asema Bi Athumani.

# The Guardian www.ippmedia.com

**Beatrice Philemon (Tanzania) ; PMO, UN agencies designing climate risks mapping tool ; The Guardian, July 9 2025.**

Tag : IMF, WHO.

To access the article : <https://ippmedia.com/the-guardian/news/local-news/read/pmo-un-agencies-designing-climate-risks-mapping-tool-2025-07-09-095946>



**IDENTIFYING high-risk areas vulnerable to long-term impacts of climate change such as flooding, drought, extreme temperatures and rising sea levels will undergo a major uplift on account of a new tool being set up with funding from UN agencies.**

Emmanuel Lyimo, the Prime Minister's Office disaster coordinator, yesterday launched the data tool named the Tanzania climate vulnerability maps, at the on-going Dar es Salaam International Trade Fair (DITF).

The system is expected to facilitate efforts liv public institutions, district councils and community organisations to adopt more effective ways of handling the various livelihood threats tied to climate shocks.

This system is intended to facilitate strategic climate planning for the next few decades, by pinpointing areas most at risk, he said, noting that enables projecting trends like prolonged droughts, intense rainfall, landslides and dangerously high temperatures, at times reaching up to 50°C in some parts of Africa, he stated.

The system was developed over the past month with agency collaboration, especially the PMO, the e-Government Authority (e-GA) and the Global Centre on Adaptation, with financing extended by the International Monetary Fund (IMF), he explained.

The data-rich tool will serve multiple functions: helping identify safe zones for settlement, adjusting land use plans, guiding infrastructure development and informing the siting of major projects to ensure they are climate-resilient, he further noted.

“If a certain area is shown to be prone to flooding, the system will help decision-makers choose alternative, safer locations for housing or infrastructure,” he said.

The private sector, development partners and other stakeholders will be able to integrate forward-looking projections generated by the system into planning and budgeting cycles, he specified.

The climate risks tool comes at a time when Tanzania is increasingly facing devastating effects of climate change, including prolonged droughts, flooding, coastal erosion and disrupted food systems, he said.

World Health Organization (WHO) data indicates that climate change could lead to an additional 250,000 deaths annually from 2030 to 2050 due to causes like malaria, diarrhoea, heat stress and under nutrition.

The agency also estimates direct damage to health systems at various levels, pegged at two to four billion dollars per year by 2030, he said.

The Division of Environment in the Vice President’s Office (VPO) says that climate change threatens to undo progress toward development goals, especially as Tanzania’s economy

remains heavily dependent on climate-sensitive sectors like agriculture, livestock, fisheries and water supply generally.

Intense locally noticed climate impacts include the 2011 Dar es Salaam floods that displaced thousands, recurring droughts causing livestock deaths and power crises, apart from saltwater intrusion in coastal freshwater systems, he pointed out.

In response, the government has undertaken a range of measures, including enacting the Environmental Management Act, the National Adaptation Programme of Action (NAPA), the National Climate Change Strategy and integration of climate adaptation into the national poverty reduction programme, he affirmed.

“This new climate vulnerability system complements existing strategies. It brings forward data-driven solutions for the government and stakeholders to take early, informed action and strengthen national resilience,” he emphasized.

With climate change projected to intensify over the coming decades, the climate vulnerability maps system will have a critical function in safeguarding lives, infrastructure, food security and economic growth.

“It is not just a system — it’s a life-saving innovation that allows us to respond before disasters strike,” the coordinator added.



## **Rivonala Razafison (Madagascar) ; Pour une production durable du girofle sans la déforestation sur la côte Est de Madagascar ; Mongabay, 9 Juillet 2025.**

Tag : -.

Pour accéder à l'article : <https://fr.mongabay.com/2025/07/pour-une-production-durable-du-girofle-sans-la-deforestation-sur-la-cote-est-de-madagascar/>

- Madagascar est le premier producteur mondial de girofle, une épice aux bienfaits multiples, surtout pour les humains et l'environnement.
- L'extraction de l'huile essentielle de girofle sur l'île est destructrice des écosystèmes.
- Des chercheurs suggèrent le développement du système d'agroforesterie pour la durabilité de la filière et des écosystèmes.
- L'innovation renforce aussi la résilience des habitants aux prises avec la pauvreté et le changement climatique.

ANTANANARIVO, Madagascar — L'eugénol, une molécule aromatique présente en grande quantité dans le clou de girofle (*Syzygium aromaticum* L.), fait de cette plante exotique une des épices les plus demandées, dont Madagascar est le premier producteur mondial, en occupant 12 % du marché international.

L'eugénol possède des propriétés analgésiques, anesthésiques, antalgiques, anti-inflammatoires et anticancéreuses. Le girofle aussi est un antifongique efficace et a de puissants effets inhibiteurs sur un certain nombre de bactéries. Le girofle est ainsi un ingrédient à la base d'une industrie agroalimentaire et cosmétique florissante, sans oublier sa place dans la médecine, la parfumerie...

En considérant la tendance de la filière girofle à Madagascar sur une période de dix ans, de 2012 à 2021, des chercheurs sont parvenus à la conclusion selon laquelle sa durabilité et celle des écosystèmes, dans la plus grande région productrice de cette épice, sur l'île, tient au développement du système d'agroforesterie, outre les paramètres comme la bonne régulation de la chaîne depuis la collecte jusqu'à l'exportation.

Le girofle est une plante originaire des Moluques du Nord, une province en Indonésie. Elle était introduite à Sainte-Marie, une île effilée au large de la côte nord-est malgache, en 1827. Au fil du temps, sa plantation est devenue l'une des cultures de rente dominantes dans la région Analanjirofo, au Nord-Est de Madagascar. En 2022, la Grande île a exporté 40 000 tonnes de girofle valant 224 millions USD.

L'appellation Analanjirofo, signifiant « Dans la forêt des girofliers », vient de deux mots : ala (forêt) et jirofo (girofle). En même temps, la région concernée concentre une part importante de la forêt tropicale humide du pays, riche en biodiversité. Le territoire compte quatre aires protégées d'une superficie totale de 97 766 hectares (242 585 acres), soit moins de 10 % de son étendue.

« Le girofle est vital pour nous. Chez nous, un paysan n'est pas un paysan s'il n'est pas planteur de girofle. Il y a des gens qui ne mangent à leur faim que par le revenu généré par la production d'huile essentielle de girofle », a dit à Mongabay au téléphone, Berthe Soandrika, conseillère nationale de la plateforme Tafo Mihaavo – Réseau des communautés gestionnaires des ressources naturelles à Madagascar – pour Analanjirofo.

Dr Herizo Andrianandrasana, principal auteur de l'étude publiée dans *Forest Policy and Economics*, abonde dans le même sens. « Par-delà la vitalité économique de la filière girofle qui assure 60 % du revenu des ménages, elle joue aussi des rôles socioculturels importants », a dit à Mongabay, dans une interview en ligne, cet enseignant-chercheur à l'université de Warwick, au Royaume-Uni.



Paysage du girofle dans l'Analanjirifo : ceuillette, champ de plantation, système d'agroforesterie, lieu de distillation, alambic... à Madagascar. Image de Fidisoa Fabiola fournie par Rivonala Razafison.

Un homme à Analanjirifo n'est pas considéré comme tel s'il ne possède pas au moins un champ de culture de girofliers. Dans la même région, la communauté est restée solidement attachée au tsaboraha. C'est une cérémonie traditionnelle, un moment fort marqué par une grande liesse populaire, que les Betsimisaraka, qui forment un groupe ethnique sur la côte Est malgache, observent chaque année, pour honorer les ancêtres et célébrer les liens familiaux. « Le rituel est organisé au moment de la récolte du girofle, en octobre-décembre. En d'autres mots, la production de cette épice participe à la perpétuation des us et coutumes ancestraux et à la consolidation de la cohésion sociale au niveau villageois », a affirmé Andrianandrasana.

Lauréat en 2014 du Tusk Award for Conservation in Africa, l'intéressé a exercé à Analanjirifo, de 2019 à 2020, en qualité de directeur régional de l'Environnement et du Développement durable. Selon son constat personnel, le mode d'exploitation privilégié risque d'accélérer l'épuisement de la forêt naturelle et le déclin de la filière elle-même. Cette idée l'a poussé à entreprendre, de son propre chef, une étude socio-écologique autour du girofle avec l'aide d'autres chercheurs. « C'est ma contribution au développement régional et national », a-t-il dit.

## **Déboisement sur fond de production d’huile de girofle**

En général, 300 kilos de feuilles fraîches de girofle donne 5 à 6 litres d’huile essentielle. Trois charrettes de biomasse, du bois sec sont nécessaires pour cuire une telle quantité durant 12 heures à l’aide d’un alambic traditionnel. De ce fait, les localités assez éloignées par rapport aux chefs-lieux des communes, loin du regard inquisiteur et du contrôle administratif, et les zones tampons des aires protégées connaissent un rythme de déboisement assez rapide.

Ceci suppose la forte dépendance de l’extraction d’huile essentielle de girofle vis-à-vis de la forêt naturelle, et il convient d’inverser la tendance. « Notre but est de trouver des solutions en vue de l’autonomisation de la filière. Le développement du système d’agroforesterie doit l’aider à cesser d’être un moteur de la déforestation au profit de sa durabilité et de celle des écosystèmes, même si la persistance de la culture sur brûlis reste la cause première de la destruction des forêts à Madagascar », a dit l’investigateur principal.

Selon la documentation des chercheurs, le début d’utilisation des alambics pour extraire de l’huile essentielle de girofle à Analanjirofo date de 1910, suivie d’une expansion palpable, quatre décennies plus tard. Les alambics modernes ou améliorés, dont l’usage réduit de plus de moitié la quantité de biomasse et le temps de cuisson nécessaires, sont apparus en 2011. Mais, contre toute attente, ils n’ont que peu d’adeptes. Moins d’un usager sur quatre est convaincu de leur utilité pratique.

La distillerie améliorée, à 650 USD, l’unité coûte deux fois plus élevée que l’ancienne, à 325 USD l’unité. Mais la qualité du produit fini est déterminante pour les distillateurs qui affirment que les alambics traditionnels donnent de l’huile de girofle de meilleure qualité. « Le dosage (la qualité, ndlr) n’est pas tellement au point avec les alambics modernes. L’huile produite avec eux est relativement fade. La densité est différente. Peu de planteurs se servent d’alambics modernes », a dit Soandrika.

Les alambics améliorés ont séduit au début. Mais ils ont été vite abandonnés. Des paysans sont retournés à l’autre type d’alambic. Co-auteure de l’étude citée plus haut, Fabiola Viraina – enseignante à l’université de Toamasina [côte Est de Madagascar] et fonctionnaire du ministère de l’Environnement et du Développement durable – a ajouté : « L’huile essentielle de girofle

obtenue à l'aide d'alambic moderne a une teneur en eugénol inférieure à celle produite avec un alambic traditionnel ».



Un champ de girofliers dans l'Analanjirofo à Madagascar. Image de Fidisoa Fabiola fournie par Rivonala Razafison

### **Baisse des recettes d'exportation**

Deux phénomènes concomitants entrent également en jeu : l'impact du changement climatique et la volatilité des prix. La Banque centrale de Madagascar (BCM), dans une note de conjoncture économique publiée le 6 mai dernier, rend compte de la chute constante des recettes générées par l'exportation du girofle. Elles ont été de 104,7 millions USD en 2023, 97,4 millions USD l'an passé et 50,7 millions USD depuis janvier.

En filigrane, la baisse du volume exporté explique cette dégringolade. En 2023, la Grande île a exporté 17 000 tonnes de girofle contre 16 100 tonnes l'an passé et 8 000 tonnes cette année.

Le prix du kilo, après s'être stagné à 6,1 USD ces deux dernières années, a légèrement grimpé à 6,3 USD cette année. La BCM a alors noté ceci : « Les exportations de 'girofle' ont chuté de 47,9 %, en raison d'une baisse du volume de 50,0 %, malgré la hausse du prix de 4,1 %. Cette

diminution est liée aux mauvaises conditions climatiques, ayant affecté négativement la production ».

Les planteurs ressentent effectivement l'impact du changement climatique. Selon eux, le réchauffement planétaire menace leurs plantations. Soit les girofliers ne portent pas de boutons floraux que sont les clous, parce qu'ils ne fleurissent pas. Soit les passages cycloniques au moment de la floraison nuisent à la formation des clous. « Les girofliers poussaient bien et fleurissaient en abondance auparavant. Mais ça change aujourd'hui », a dit Soandrika.

Selon cette représentante des planteurs, le rendement a été mauvais l'année dernière et il est quasiment nul cette année. La nouvelle donne jette les paysans dans un désarroi. Ils se sentent impuissants face à la situation. « Espérons que la prochaine saison sera bonne ! Nous prions Dieu pour qu'il nous épargne des cyclones. Ça nous sauvera », a insisté l'informatrice.

L'absence ou la perturbation de la fructification au profit de la luxuriance de la feuillaison se présentent quand même comme une opportunité à saisir. La profusion du feuillage est une aubaine pour la fabrication d'huile essentielle de girofle. « Pour tenter d'en finir avec la morosité financière ambiante, les paysans coupent les branches pour en collecter les feuilles en vue de l'extraction d'huile essentielle. Les nouvelles pousses qui apparaissent après l'opération profitent aux feuillaisons ultérieures », a expliqué Viraina.

Parallèlement, Andrianandrasana prête attention à la difficulté de convaincre les gens du besoin impérieux de protéger l'environnement. Ils n'en voient pas les avantages immédiats. « S'ils plantent le palissandre, par exemple, cette espèce met un demi-siècle, voire un siècle ou presque, pour atteindre son diamètre d'exploitabilité ».

Malgré les incertitudes qui s'installent, la production de girofle demeurera pour longtemps une opportunité pour la population d'Analanjirifo et une source de devises pour Madagascar.

En général, les arbres sortent leurs premiers boutons floraux à l'âge de 5-6 ans. À ce stade, un pied donne un demi-sac de feuilles si le feuillage d'un arbre vieux de 20 ans peut facilement remplir quatre sacs. Le profit dépend de la saison, selon qu'elle soit bonne ou mauvaise.



Une unité de distillation du girofle dans l'Analanjirifo à Madagascar. Image de Fidisoa Fabiola fournie par Rivonala Razafison.

### **Agroforesterie avec les girofliers contre la déforestation**

Les girofliers qui vivent jusqu'à plus de 60 ans séquestrent du carbone. À cet égard, les chercheurs encouragent l'abandon de la monoculture au profit du système d'agroforesterie, qui s'incruste petit à petit dans les habitudes locales.

Les girofliers font bon ménage avec les arbres fruitiers et les autres espèces à croissance rapide, surtout celles à vocation de production de bois d'énergie, compte tenu de la diminution progressive des stocks disponibles. « L'association forestière ainsi formée a une composition floristique à 70 % au profit de la biodiversité et de la restauration des terres dégradées », a indiqué Andrianandrasana.

D'après les chercheurs, l'agroforesterie associant les girofliers freinera la déforestation rapide à Madagascar si elle est vulgarisée. Selon leur analyse, le pays a perdu 21 % de sa forêt primaire humide entre 2002 et 2023. À ce rythme, l'île risque de perdre jusqu'à 93 % de sa forêt naturelle à l'horizon de 2050. Le système d'agroforesterie renforcera aussi la résilience de la

communauté, sachant que près de 80 % des habitants de l'île sont aux prises avec la pauvreté endémique.

Soandrika, de son côté, songe aux progrès technologiques. Selon elle, le recours à des machines électriques ou à des équipements solaires d'une certaine puissance, pourrait se substituer aux alambics traditionnels ou modernes. « La distillerie d'huile essentielle est possible avec ces dispositifs thermiques. J'aime faire des recherches sur Internet et c'est là que j'ai trouvé ce nouveau procédé », a-t-elle dit.



### **Naïma Cherii (Maroc) ; Villageois Vs Exploitants agricoles : Quand la surexploitation de l'eau menace la paix sociale dans la province de Midelt ; Le Reporter Express, 11 juillet 2025.**

Tag : -.

Pour accéder à l'article : <https://lereporterexpress.ma/2025/07/11/villageois-vs-exploitants-agricoles-quand-la-surexploitation-de-leau-menace-la-paix-sociale-dans-la-province-de-midelt/>



**A Tanourdy, une commune faisant partie de la province de Midelt, la situation risque de mettre le feu aux poudres dans les villages où des propriétaires d'exploitations creusent de**

**grands puits dans des points stratégiques, en utilisant des gros moyens, sans qu'ils ne soient inquiétés par les autorités. Enquête.**

«Non à l'exploitation des eaux souterraines de Tanourdy». «On fera tout pour défendre l'eau de notre région». «Nous vivons dans une situation très difficile. Nous n'avons plus de l'eau ni pour boire, ni pour abreuver nos animaux, ni pour irriguer nos cultures», déclare à Le Reporter Hmad Yousfi Ait Said Oudaoued, un paysan à Tanourdy. Une commune rurale faisant partie de la province de Midelt (323 km de Rabat).

Ce paysan dit que les habitants de plusieurs douars de cette commune s'élèvent depuis plusieurs mois, contre la surexploitation de l'eau par de grands exploitants agricoles qui tuent les nappes phréatiques de la région, ce qui expose les populations à la soif.

«Ces exploitants puisent l'eau souterraine. Ils ont asséché les cours d'eau», lâche ce villageois, tout en disant «poursuivre tout de même le combat pour défendre l'eau de son village».

La vie devient insupportable car les cours d'eau de notre région s'assèchent de plus en plus, déplore-t-il. Mais, «je ne quitterai pas mon village et je vais continuer cette bataille pour protéger nos ressources hydrauliques», dit-il.

Certains paysans semblent moins résilients. «Mon voisin a abandonné l'agriculture à cause de l'assèchement des cours d'eau», se désole Hmad Yousfi Ait Said Oudaoued.

### **Surexploitation préoccupante des nappes phréatiques !**

«Voir certains habitants laisser leur petit lopin de terre asséché et quitter leur village où leurs ancêtres se sont installés depuis plusieurs décennies fait mal au cœur», regrette Kabir Kacha, originaire de la région et membre de l'AMDH section de Khenifra.

Selon ce dernier, la surexploitation des nappes phréatiques souterraines suscite de vives préoccupations, particulièrement depuis l'arrivée dans la région de nouveaux exploitants agricoles.

«Ces exploitants menacent l'eau des villageois. Car ils cultivent des produits à grande consommation d'eau, causant ainsi le tarissement définitif des puits traditionnels et des cours d'eau dans la région», explique encore cet associatif. Il poursuit, non sans colère, «Pourquoi priver les gens qui habitent ici de leur eau ? On va les obliger à quitter leur village. C'est injuste!».

Selon lui, la crise a été ressentie surtout, depuis une année. Mais ça va encore empirer à l’avenir. Si on ne fait rien, on n’aura plus d’eau pour irriguer les cultures des petits cultivateurs de la région». D’ailleurs, dit-il, les populations, qui ont crié leur colère il y a déjà une année, continuent de s’opposer aux pratiques de ces producteurs, qui utilisent beaucoup d’eau dans leur culture.

Une absurdité pour cet associatif, à l’heure où l’eau devient une denrée rare. Il dénonce l’attitude de ces producteurs «qui mènent cette région vers une catastrophe sociale et environnementale».

Sous les villages de cette région, une réserve naturelle d’eau dort depuis des années. Mais dans des douars comme Ait Ghanem Ichou, Ait Yahya Ouabou ou encore Ait Said Oudaoued, les gens sont désormais durement touchés par la soif, témoignent des sources locales.

Une situation qui risque de mettre le feu aux poudres dans ces villages, où des propriétaires d’exploitations creusent de grands puits dans des points stratégiques, en utilisant des gros moyens, sans qu’ils ne soient inquiétés par les autorités locales, déplorent nos sources à Tanourdy.

### **Puits et canaux contestés...**

Dépendants d’une agriculture quasi vivrière, les habitants de ces villages voient d’un mauvais œil l’activité de ces exploitants.

Il y a une année, les habitants contestaient un puits dans le village d’Ait Said Oudaoued et plusieurs plaintes ont été adressées aux autorités locales et hydrauliques pour exprimer leur position, selon les mêmes sources.

Un exploitant, considéré comme l’un des plus grands producteurs de pommiers, aurait obtenu l’autorisation pour creuser ce puits pour son exploitation. Aucun accord n’aurait été signé avec les représentants de la population locale.

Le projet a été décrié par les villageois qui dénoncent aussi l’utilisation des canaux dont le diamètre avoisine 100 mm, pour faire passer, sur trois kilomètres, l’eau de ce puits à travers les terres des villageois jusqu’à l’exploitation de cet investisseur.

«La population locale utilise des canaux dont le diamètre ne dépasse pas 40 mm. Mais cet exploitant utilise des canaux d'environ 100 mm. C'est ce qui a d'ailleurs causé l'assèchement des trois cours d'eau historiques dans la commune. Les puits traditionnels, que les villageois utilisent dans leurs cultures vivrières et dans l'abreuvement de leurs animaux, étaient également épuisés à cause de ces pratiques», dénonce l'associatif Kabir Kacha. La situation était tellement alarmante que les gens n'avaient plus d'eau et certains d'entre eux voulaient même quitter la région.

Après que les populations aient manifesté leur colère et appelé les autorités locales à fermer le puits critiqué, celles-ci ont finalement activé la procédure de fermeture du puits en question», dit notre interlocuteur, ajoutant que deux semaines après la fermeture du puits, les cours d'eau ont repris leur cours.

Mais les villageois font face à des adversaires très puissants et influents. De nouveaux projets et des travaux sont en cours pour mettre en place de nouveaux canaux dont le diamètre atteint 100 mm pour faire passer l'eau d'un nouveau puits à une exploitation de pommier. Le propriétaire n'est autre que l'exploitant pointé par les villageois il y a une année.

Ces derniers jours, la tension est de nouveau montée. Dans une plainte adressée à la commune de Tanourdy, dont Le Reporter détient copie, les villageois déplorent les pratiques de cet exploitant ayant causé l'assèchement des cours d'eau et des sources historiques autour desquels les habitants de la région se sont installés, lit-on dans le document.

«Cela a aggravé nos problèmes et nous a privés d'eau pour boire, et pour abreuver notre bétail, qui est désormais exposé au risque de mourir de soif, nous menaçant de déplacement», disent les villageois dans leur plainte.

Au cœur de leur colère figurent notamment deux puits creusés par un des exploitants agricoles, le premier à 250 mètres de profondeur et le second à 140 mètres de profondeur, sans respecter les termes du permis de forage.

Les populations ont prévu d'organiser lundi 7 juillet 2025 une marche vers Midelt pour protester contre la soif et des investisseurs qu'ils accusent d'assécher leurs puits traditionnels et les cours d'eau de plusieurs douars à Tanourdy. Mais cette marche a finalement été annulée après l'intervention des autorités locales, qui ont promis aux habitants de trouver des solutions lors

d'une rencontre avec eux, en présence du président de la commune de Tanourdy, selon des sources locales.

La réunion, qui s'est tenue mardi 8 juillet, a été houleuse. Le sujet de la délivrance par le président de la commune de Tanourdy de l'autorisation de mise en place des canaux dont le diamètre avoisine 100 mm a provoqué l'exacerbation des villageois. Le président n'ayant pas cessé de leur confirmer qu'il n'avait délivré aucune autorisation a finalement reconnu, lors de cette réunion avec les autorités, avoir livré cette autorisation à l'exploitant agricole en question.

Dans l'opposition, on se veut ferme. «Le président a donné cette autorisation, alors même qu'il n'a pas consulté les élus. On ne peut pas être pour cette décision et l'utilisation de ces canaux qui vont certainement assécher les nappes phréatiques de notre région. L'exploitant doit utiliser des canaux de 40 mm, comme tous les gens», a déclaré à Le Reporter Ali Mhammedi, un élu de l'opposition à La commune de Tanourdy. Et d'ajouter : «Les gens ne veulent pas organiser des émeutes, ni profiter de la situation pour provoquer des troubles, mais ils ne veulent pas non plus que l'on exploite les nappes phréatiques souterraines de leur région», souligne l'élu.

A l'issue de la réunion de ce mardi 8 juillet, il a été convenu que les puits contestés seraient fermés, sinon l'exploitant agricole doit désormais utiliser des canaux dont le diamètre ne doit pas dépasser les 40 mm. Le producteur en question ne doit plus travailler 24 h/ 24 h et 7j/7j, confie une source ayant été présente à cette rencontre.

### **De nouveaux projets envisagés...**

La richesse de la zone en ressources hydriques et les rendements en termes de production des pommiers, des pommes de terre, d'oignons ou encore de carotte attire des investisseurs. Des centaines de puits illégaux ont été creusés dans la région pour alimenter ces exploitations en eau et autres projets seraient envisagés, souffle une source bien informée.

Les villageois disent que certains exploitants veulent étendre leur activité et tentent sans cesse de convaincre les habitants de céder leurs terres. « Le problème est que des autorisations pour creuser un puits sont souvent octroyées par les autorités compétentes mais le fait est qu'il n'y a pas de contrôle», confie notre source.

Aucun PV n'aurait été établi par les éléments de la police des eaux, confirment des sources locales, faisant état de l'assèchement définitif de puits traditionnels dans certaines zones. Les propriétaires de ces exploitations ont pu creuser des puits en utilisant des gros moyens, sans qu'ils ne soient inquiétés par les autorités locales. Ils ne se contentent pas de creuser un seul puits, mais en réalisent 3 ou 5 dans des fermes qui ne dépassent pas les 4-5 hectares.

La situation est devenue catastrophique dans certains points noirs, notamment pour les villageois d'Aghbalou, non loin de Tanourdy. Dans cette localité, les cours d'eau et les puits traditionnels ont été taris par ces exploitations.

«Cette localité était très riche en eau. Mais maintenant il n'y a plus d'eau à cause de ces exploitants qui viennent y investir dans la culture du pommier et des pommes de terre. Des milliers d'hectares y ont été cultivés au point qu'il n'y a plus aujourd'hui d'eau dans cette zone. D'ailleurs, actuellement il n'y a qu'une petite culture à Aghbalou», dit l'associatif Kabir Kacha.

Celui-ci cite aussi un autre point noir, Ziyda où les eaux souterraines ont également été asséchées par ces exploitants, dont l'un d'entre eux est aujourd'hui allé dans la zone dite «Ait Brahim, relevant également de la commune Tanourdy.

Des sources locales à Tanourdy regrettent l'acharnement de ces projets gourmands en matière de ressources hydraulique dans une région qui fait face à la soif alors qu'elle est considérée comme une énorme réserve d'eau. Elles pointent notamment la multiplication des projets de culture de pommes de terre, des carottes et de pommiers.

Sur place, l'ampleur du désastre est spectaculaire, affirment nos sources. Des centaines de puits illégaux existent dans cette région du moyen Atlas. «Les gens commencent à souffrir de la soif à cause de l'activité des ces investisseurs, dont plusieurs d'entre eux creusent des puits sans autorisation. Il faut agir et très vite», disent-elles.

Le ministère de l'Intérieur est conscient de ce problème. Selon nos sources, une note a été récemment adressée aux agents d'autorités de certaines communes pour recenser tout les puits clandestins. Dans ces communes, des centaines de puits clandestins auraient déjà été recensés, a-t-on appris de sources proches du dossier.

A qui incombe la responsabilité de cette surexploitation des nappes phréatiques souterraines dans la région? Qu'en est-il des contrôles sur ces exploitations? Les éléments de la police de l'eau effectuent-ils des rondes pour surveiller ces exploitations, notamment pendant les nuits et les week-ends?

Cette situation soulève en tout cas des questions dans une région qui attire de plus en plus d'investisseurs dans le domaine de l'agriculture.

# Le Papyrus

## **Edem Dadzie (Togo) ; Impacts sanitaires et économiques des tempêtes de sables ; Le Papyrus, 11 juillet 2025.**

Tag : OMM, OMS.

Pour accéder à l'article : <https://lepapyrus.tg/impacts-sanitaires-et-economiques-des-tempetes-de-sables/>



Image illustrant les effets d'une tempête de sable sur l'environnement/LPM Juillet 2025

**Les tempêtes de sable et de poussière pèsent de plus en plus sur la santé humaine et les économies, selon un nouveau rapport de l'Organisation météorologique mondiale (OMM), qui souligne la nécessité d'améliorer continuellement la surveillance, les prévisions et les alertes précoces.**

Le Bulletin annuel de l'OMM sur les poussières en suspension dans l'air met en lumière les points chauds et les impacts d'un danger qui touche environ 330 millions de personnes dans plus de 150 pays à travers le monde. Il fait partie d'une série de produits scientifiques de l'OMM destinés à éclairer l'élaboration des politiques et à améliorer la sécurité et le bien-être publics.

Bien que la moyenne mondiale des concentrations annuelles moyennes de poussière à la surface en 2024 ait été légèrement inférieure à celle de 2023, d'importantes variations régionales ont été observées. Dans les zones les plus touchées, la concentration de poussière à la surface en 2024 était supérieure à la moyenne à long terme de 1981 à 2010.

Chaque année, environ 2 milliards de tonnes de sable et de poussière pénètrent dans l'atmosphère, soit l'équivalent de 307 pyramides de Gizeh. Plus de 80% du bilan mondial de poussière provient des déserts d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient et peut être transporté sur des centaines, voire des milliers de kilomètres, à travers les continents et les océans.

Ce phénomène est en grande partie naturel, mais la mauvaise gestion de l'eau et des terres, la sécheresse et la dégradation de l'environnement en sont de plus en plus responsables.

« Les tempêtes de sable et de poussière ne se résument pas à des vitres sales et un ciel brumeux. Elles nuisent à la santé et à la qualité de vie de millions de personnes et coûtent des millions de dollars en perturbant les transports aériens et terrestres, l'agriculture et la production d'énergie solaire », déclare Celeste Saulo, secrétaire générale de l'OMM. « Ce bulletin montre l'augmentation des risques sanitaires et des coûts économiques, et montre que les investissements dans les systèmes d'alerte précoce, d'atténuation et de contrôle des poussières seraient très rentables. C'est pourquoi les tempêtes de sable et de poussière sont l'une des priorités de l'initiative Alertes précoces pour tous », ajoute la responsable.

Le système d'alerte, de conseil et d'évaluation des tempêtes de sable et de poussière de l'OMM coordonne les recherches internationales sur le sable et la poussière et dispose de centres

régionaux opérationnels. Le rapport a été publié à l’occasion de la Journée internationale de lutte contre les tempêtes de sable et de poussière, le 12 juillet.

### **Répartition géographique**

La concentration annuelle moyenne maximale de poussières de surface estimée se situe au Tchad, pays d’Afrique centrale, à environ 800-1100  $\mu\text{g m}^{-3}$  (microgrammes ou un millionième de gramme par mètre cube d’air). Cela s’explique par la présence de la dépression de Bodélé, l’une des principales sources d’émissions.

Dans l’hémisphère sud, c’est dans certaines régions du centre de l’Australie et sur la côte ouest de l’Afrique du Sud que le niveau le plus élevé a été enregistré. En 2024, les concentrations de sable et de poussière étaient inférieures à la moyenne à long terme dans de nombreuses zones sources principales, et supérieures à la moyenne dans de nombreuses zones où la poussière est soufflée.

Les régions les plus vulnérables au transport de poussière à longue distance sont : l’océan Atlantique tropical nord entre l’Afrique de l’Ouest et les Caraïbes ; l’Amérique du Sud ; la mer méditerranée ; la mer d’Arabie ; le golfe du Bengale ; le centre-est de la Chine. En 2024, le transport transatlantique de poussière africaine a envahi certaines parties de la région de la mer des Caraïbes.

### **Impacts sur la santé**

Un nouvel indicateur des tempêtes de sable et de poussière, développé par l’OMM et l’Organisation mondiale de la Santé, montre que 3,8 milliards de personnes (près de la moitié de la population mondiale) ont été exposées à des niveaux de poussière dépassant le seuil de sécurité de l’OMS entre 2018 et 2022. Cela représente une augmentation de 31% par rapport aux 2,9 milliards de personnes (44,5 %) de la période 2003-2007.

L’exposition variait considérablement, allant de quelques jours seulement dans les zones relativement peu touchées à plus de 87% des jours, soit plus de 1 600 jours sur cinq ans, dans les régions les plus exposées à la poussière. Cet indicateur et les résultats associés ont été publiés dans le Lancet Countdown on Health and Climate Change : 2024 Global Report.

## **Coûts économiques**

L'impact économique est souvent sous-estimé, selon une étude de cas menée aux États-Unis. Aux États-Unis seulement, l'érosion due à la poussière et au vent a coûté environ 154 milliards de dollars en 2017, soit plus de quatre fois qu'en 1995. L'estimation incluait les coûts pour les ménages, les cultures, l'énergie éolienne et solaire, la mortalité due à l'exposition aux poussières fines, les coûts de santé liés à la fièvre de la Vallée et les transports.

Le coût réel de la poussière était certainement bien plus élevé, car des évaluations fiables à l'échelle nationale de nombreux autres impacts économiques de la poussière (par exemple, sur la morbidité humaine, le cycle hydrologique, l'aviation et l'agriculture de pâturage) n'étaient pas disponibles, selon l'étude publiée dans Nature.

## **Principales tempêtes de sable et de poussière en 2024**

Îles Canaries : Une vague de vents forts d'harmattan souffle sur une vaste région du nord-ouest de l'Afrique et se propage du désert du Sahara occidental jusqu'aux îles Canaries en Espagne en décembre, impactant la zone où vit la plupart des gens.

Asie de l'Est : Quatorze tempêtes de sable et de poussière ont été enregistrées, principalement au printemps. Fin mars, les vents violents d'un puissant cyclone mongol ont balayé d'importantes quantités de poussière vers les régions densément peuplées du nord de la Chine. Pékin a enregistré un pic de concentration de PM10 de plus de 1 000  $\mu\text{g m}^{-3}$ , et la visibilité a chuté à 1 km.

En juin, Pékin et le nord de la Chine ont été frappés par une rare tempête de sable et de poussière estivale. La faible croissance de la végétation due aux températures printanières élevées et à la sécheresse en Mongolie a joué un rôle majeur, attirant l'attention du public sur la fréquence croissante des tempêtes de poussière estivales, provoquées par des conditions météorologiques extrêmes dans un contexte de changement climatique.

Asie occidentale : L'Irak, le Koweït, le Qatar et la péninsule arabique ont été frappés par une tempête de poussière hivernale exceptionnelle en décembre. Elle a eu de lourdes conséquences socio-économiques, notamment l'annulation de vols, la fermeture généralisée d'écoles et le report d'événements publics.

## Activités de l'OMM

Le système d'alerte, de conseil et d'évaluation des tempêtes de sable et de poussière de l'OMM a été créé en 2007. Il vise à renforcer les services opérationnels de prévision et d'alerte pour diverses régions du monde de manière coordonnée à l'échelle mondiale afin de réduire les impacts sur l'environnement, la santé et l'économie.

Actuellement, il existe quatre régions actives qui coordonnent leurs activités par l'intermédiaire de leurs centres régionaux associés : la région du Conseil de coopération du Golfe avec pour centre régional à Djeddah (Arabie saoudite) ; la région Afrique du Nord-Moyen-Orient-Europe avec pour centre régional à Barcelone (Espagne) ; l'Asie avec pour centre régional à Pékin (Chine) ; les Amériques avec pour centre régional à Bridgetown (Barbade).

Une coalition des Nations unies pour la lutte contre les tempêtes de sable et de poussière cherche à renforcer la collaboration mondiale pour faire face aux dangers et aux perturbations. L'OMM joue un rôle actif à cet égard, en fournissant des informations scientifiques et des produits de surveillance et de prévision.

L'Assemblée générale des Nations unies a proclamé le 12 juillet Journée internationale de lutte contre les tempêtes de sable et de poussière et a déclaré la Décennie 2025-2034 pour la lutte contre les tempêtes de sable et de poussière.

Le président de l'Assemblée générale organisera une réunion de haut niveau à New York pour marquer cette journée dans le cadre d'une série d'activités organisées à travers le monde.



# Karina Zarazafy (Madagascar) ; OSC malgaches : entre vide juridique et urgence démocratique ; Bleen Media, 11 juillet 2025.

Tag : -.

Pour accéder à l'article : <https://www.bleenmada.com/osc-malgaches-entre-vid-juridique-et-urgence-democratique/>

La société civile malgache intensifie ses revendications pour une gouvernance plus équitable des ressources naturelles. Lors du deuxième Forum national des Organisations de la Société Civile (OSC), les participants ont exigé l'adoption d'une loi pour protéger les défenseurs des droits humains et de l'environnement, ainsi que la mise en place effective du Conseil économique, social et culturel, prévu par la Constitution mais toujours inexistant.



### **Un forum citoyen**

Du 3 au 5 juillet s'est tenue à Antananarivo la deuxième édition du Forum national des Organisations de la société civile (OSC). Ce rendez-vous a permis de faire émerger plusieurs résolutions destinées à renforcer la participation citoyenne et la gouvernance partagée. Parmi les priorités exprimées, il y a l'adoption d'un cadre légal protégeant les défenseurs des droits humains et de l'environnement ainsi que la mise en place effective du Conseil économique, social et culturel (CESC), encore absent malgré sa mention dans la Constitution de 2010.

### **Défendre la nature peut tuer**

Clovis Razafimalala, militant écologiste et défenseur des droits humains reconnu, lauréat du Prix allemand pour l'Afrique de 2018 a livré un témoignage poignant le premier jour du Forum. « Quand nous nous sommes levés contre les trafics de bois de rose, on pensait soutenir l'État. Cependant, les choses ont pris une toute autre tournure et les dirigeants de l'époque nous ont considérés comme des adversaires, et nous ont pourchassés, traqués... Outre les menaces au quotidien, de mort et d'emprisonnement, nous avons également été victimes de dénigrement. On nous étiquetait de personnes anti-développement et d'opposants politiques. Pourtant c'est l'État qui n'assure pas son rôle. Au contraire, il se met à protéger les trafiquants. Si bien que ce sont nous, les défenseurs de l'environnement qui finissons en prison... » Cette première journée tournait d'ailleurs autour des dynamiques locales. Dans ce temps, entre 2016 et 2017, Clovis a été détenu pendant 10 mois, en raison de son militantisme. Il a également été condamné à 5 années de prison avec sursis par la justice malgache sur la base de ce qu'Amnesty International qualifiait « de fausses accusations ». Il n'est toutefois pas un cas isolé. De nombreux militants sont tous les jours menacés. Certains comme Henri Rakotoarisoa, se font même assassinés. Des drames qui auraient pu être évités avec un véritable cadre légal de protection.

### **Bloquée**

Initiée en 2018, les textes portant sur la protection des défenseurs des droits humains peinent à être bouclés. Et ce, en dépit de nombreux ateliers de consultation et de plaidoyer réalisés par les différentes parties prenantes. Une proposition de loi relative aux défenseurs des droits de l'homme à Madagascar a pourtant été déposée à l'Assemblée nationale le 18 octobre 2022. Et le 25 novembre 2022, le Gouvernement aurait émis son avis officiel en soulevant plusieurs

points. D'après les explications du député de Madagascar élu à Benenitra, Razafindramasy Faralahy Célestin, le Gouvernement aurait noté « des redondances avec la Constitution, alors que c'est censé être une toute nouvelle loi ». Il y aurait également « des reprises des dispositions du code pénal ». Sans oublier les points qui, toujours selon le Gouvernement, « seraient en contradiction avec les lois régissant certaines professions libérales telles que celle des avocats en transgressant les dispositions relatives aux secrets professionnels ». Depuis, aucun débat parlementaire n'a réellement été engagé. Les commissions concernées n'ont pas étudié la proposition, laissant les défenseurs dans un flou juridique et une insécurité permanente.

### **Un Conseil fantôme**

Autre revendication forte, la mise en place du Conseil économique, social et culturel ou CESC dont la création est prévue par l'article 105 de la Constitution de 2010. Ce conseil consultatif, permettrait aux citoyens, aux syndicats, et au secteur privé de donner leurs avis sur les politiques publiques. Mais à ce jour, aucun texte organique ne l'a institué. L'absence de ce mécanisme de dialogue freine alors toute tentative de réforme participative. En effet, selon la société civile malgache, cette loi visant la protection des défenseurs des droits de l'homme et de l'environnement ainsi que ce Conseil devraient contribuer à cadrer les actions déjà en œuvre ainsi que celles qu'il faudrait encore mener pour asseoir une gouvernance juste, transparente et inclusive des ressources naturelles dans la Grande île.

### **Gouvernance partagée**

Face à l'inaction, la société civile entend changer de stratégie. Lors du Forum, des ponts ont été jetés entre les OSC et certains députés favorables à l'avancement des textes. Le but étant de travailler main dans la main afin d'élaborer et de soumettre des propositions de lois « plus justes socialement et écologiquement » et faire pression pour leur adoption. Ce combat de la société civile malgache s'inscrit dans une dynamique de gouvernance inclusive des ressources naturelles face aux défis environnementaux, à la corruption et aux violences. Pour les OSC, il ne s'agit pas seulement de protéger quelques activistes, mais de garantir un avenir juste et durable pour tous les citoyens malgaches.

Les acteurs présents lors du forum se sont ainsi accordés à pousser l'agenda pour la mise en place effective de ce Conseil et de la loi. Car, « la protection des défenseurs des droits humains et de l'environnement n'est pas un luxe, mais un impératif démocratique ».



## Wallace Mawire (Zimbabwe) ; UNFPA, Partners Launch The 2025 State Of World Population Report in Zimbabwe ; Pan African Visions, July 12, 2025.

Tag : UNFPA.

To access the article : <https://panafricanvisions.com/2025/07/unfpa-partners-launch-the-2025-state-of-world-population-report-in-zimbabwe/>



The United Nations Population (UNFPA) together with the Government of Zimbabwe and partners has launched its flagship report State of World Population Report showing a significant decline in fertility rates globally, especially among young people.

According to UNFPA's 2025 State of World Population (SWOP) report titled: "The Real Fertility Crisis: The pursuit of reproductive agency in a changing world" millions of people are unable to have the number of children they want, not because they are rejecting parenthood but economic and social barriers are stopping them.

The report reveals that 1 in 5 people globally expect not to have the number of children they desire due to barriers such as high cost of parenthood and health care, job insecurity and the lack of a suitable partner. More than half of 10,000 survey respondents said economic issues were a factor in having fewer children than wanted.

"Vast numbers of people are unable to create the families they want," said Dr. Natalia Kanem, Executive Director of UNFPA. "The issue is lack of choice, not desire, with major consequences for individuals and societies. That is the real fertility crisis, and the answer lies in responding to what people say they need: paid family leave, affordable fertility care, and supportive partners."

These findings mirror the situation in Zimbabwe where couples, especially in urban areas are reducing the sizes of their families. Total Fertility Rate (TFR) - the average number of children a woman would have by the end of her childbearing years if she bore children at the current age-specific fertility rates - dropped 4.3 children per woman in 1994 to 3.8 in 2005-06. Since then, it has remained largely stable, currently standing at 3.9 in the 2023-24 Zimbabwe Demographic and Health Survey.

On average, a woman in Zimbabwe will have about 4 children in her lifetime (TRF 3.9). When disaggregated by place of birth women in rural areas (about 5 children per woman - TFR 4.6) tend to have more children than those in urban areas (about 3 children per woman - TFR 3.1). Women in urban areas begin childbearing 2 years later, on average, than rural women (21.1 versus 19.4 years).

In his keynote address and in line with the 2025 SWOP report's call for greater reproductive autonomy the Minister of Health and Child Care Dr. Douglas Mombeshora said:

“The Government of Zimbabwe upholds reproductive rights, empowering individuals to choose the number, timing, and spacing of children they want to have, free from coercion. Fertility rates are a key driver of Zimbabwe's continued population growth and contribute significantly to its youthful demographic structure. We will continue to support policies to ensure we prevent low birth rates.”

In Zimbabwe, fertility rates decrease as household wealth increases. Women in the lowest wealth quintile have significantly more children (5.5) compared to those in the highest quintile (2.6). Women in the lowest wealth quintile have their first birth, on average, 3 years earlier (19.0 years) than women in the highest quintile (21.9 years).

Even if women, especially those in the workplace, desire to have more children childcare responsibilities often makes it difficult for them to pursue career advancement, maintain full-time employment or engage in professional development opportunities. This in part explains why women in the highest wealth quintile have less children.

According to the report, Gender inequality deepens the crisis. Gender inequality, unpaid caregiving, and unequal domestic roles are silent drivers of underachieved fertility goals. Women still do 3 to 10 times more unpaid domestic and childcare work than men. At least 14% of survey respondents said they won't have the number of children they want because they lack a partner or lack a suitable partner.

UK Development Director and Deputy Head of Mission Dr. Jo Abbot said:

"The UK is proud to stand with Zimbabwe and UNFPA in championing reproductive rights and choices. This report is a wake-up call: when people are unable to have the families they want due to economic or social barriers, it's not just a personal loss - it's a development challenge. We are committed to supporting policies and partnerships that empower individuals, especially women and young people, to make informed, free choices about their futures."

UNFPA urges governments to empower people to make informed reproductive decisions freely, including by investing in affordable housing, decent work, parental leave and the full range of reproductive health services and reliable information.

"This report underscores a critical truth: the ability to choose the size and timing of one's family is a fundamental human right. When economic precarity, gender inequality, and societal pressures limit these choices, we face a 'real fertility crisis,'" said UNFPA Country Representative Ms. Miranda Tabifor.

"UNFPA is committed to working with all partners to ensure that every individual has the resources and support needed to realize their reproductive aspirations, fostering societies where rights and choices are universal."

The State of World Population report is UNFPA's annual flagship publication. Published yearly since 1978, it shines a light on emerging issues in the field of sexual and reproductive health and rights, bringing them into the mainstream and exploring the challenges and opportunities they present for international development.



## **Fulbert Adjimehossou (Bénin) ; Financement de la santé : À l'heure d'un nouveau pacte public-privé ; IMO Science, 13 juillet 2025.**

Tag : OOAS.

Pour accéder à l'article : <https://imosciences.com/article/financement-de-la-sante-a-l-heure-d-un-nouveau-pacte-public-privé>

Près d'un quart de siècle après la Déclaration d'Abuja, le financement de la santé reste le talon d'Achille des systèmes africains. Alors que l'aide internationale s'amenuise et que les besoins explosent, la Conférence de Haut Niveau sur le Financement de la Santé, tenue à Cotonou du 10 au 12 juillet 2025, plaide pour un partenariat public-privé plus structuré, équitable et durable.

Les constats partagés pendant la conférence sont sans appel. 62 % des dépenses de santé sont encore supportées directement par les ménages, ce qui limite l'accès aux soins pour les plus vulnérables. Dans certains pays, le secteur privé fournit jusqu'à 60 % de l'offre de soins, mais reste peu intégré dans les mécanismes de financement public.

Dans un contexte où les priorités changent en matière d'aide au développement, l'une des solutions concrètes pour les pays africains sera de se tourner vers un partenariat public-privé structuré et inclusif, impliquant les collectivités territoriales et la société civile dans la mobilisation des ressources domestiques.

« Nous nous engageons à favoriser des mécanismes de financement domestique, des ressources publiques, privées et celles des partenaires techniques et financiers. Nous nous engageons également à contribuer à l'atteinte de la Couverture Sanitaire Universelle par des approches inclusives, solidaires et durables », a martelé la déclaration de Cotonou.



Cette conférence intervient dans un contexte post-COVID-19 où les fragilités des systèmes de santé ont été mises à nu. La question du financement durable et équitable s'est imposée comme

centrale. Les communications scientifiques et les débats ont montré l'urgence d'un rééquilibrage du financement et d'une gouvernance plus inclusive. Les travaux ont également noté l'absence d'un cadre de dialogue de haut niveau entre le secteur public et privé pour le financement de la santé.

« Nous constatons une méconnaissance autour des taxes santé : leur acceptabilité sociale, leur mise en œuvre, leur efficacité ou leur impact économique. La conférence constate également un faible dispositif de financements et une insuffisance des ressources financières allouées à la qualité des soins et à la sécurité des patients », a déploré la déclaration de Cotonou.

### **Les chemins de la résilience**

Au Bénin, la Plateforme du Secteur Privé de la Santé (PSSP) joue un rôle actif dans la concrétisation de nouveaux modèles de financement de la santé impliquant le secteur privé. Son président, Latif Moussè, rappelle que le secteur privé a besoin d'un cadre clair et de financements structurés.

« La PSSP du Bénin nous interpelle autant qu'elle nous appelle à examiner les pistes traditionnelles que novatrices : financements basés sur la performance, assurance santé inclusive, fiscalités affectées, investissements à impact social, et bien sûr des partenariats public-privé bien régulés et alignés sur les priorités nationales », a-t-il souligné.

La conférence suggère l'augmentation des ressources budgétaires nationales consacrées à la santé, en respectant les engagements d'Abuja (15 %), ainsi que la structuration de la médecine de groupe, permettant au secteur privé d'accéder à des financements adaptés.

La transparence dans l'utilisation des recettes fiscales affectées à la santé et la promotion de la Responsabilité Sociétale des Entreprises (RSE) dans le domaine de la santé ont également été proposées.

### **Une dynamique régionale**

L'Organisation Ouest-Africaine de la Santé (OOAS) travaille depuis de longues années à planifier une série d'actions pour accompagner les pays de la région dans le renforcement de leurs dispositifs nationaux de financement de la santé.

« Certaines de ces actions visent à appuyer le secteur privé de la santé, à promouvoir le partenariat public-privé, à faciliter l'élaboration et la mise en œuvre de stratégies nationales d'engagement du secteur privé, ainsi qu'à mettre en place des cadres législatifs et réglementaires y afférents », a rassuré Hugues Tchibozo, représentant de l'Organisation Ouest-Africaine de la Santé (OOAS).

Pour le Président de la Fédération Ouest-Africaine du Secteur Privé de la Santé (FOASPS), Dr Joseph BoguiFO, il faut semer aujourd'hui pour bâtir des systèmes de santé solides demain, en investissant de manière intelligente, durable et inclusive.

« Il est temps d'admettre que l'État seul ne peut porter la lourde charge de la santé publique. Il est donc impératif de bâtir un cadre de partenariat public-privé structuré, équitable et innovant, capable de mobiliser, d'encourager et de renforcer l'intégration des données, des pratiques et de la planification stratégique entre public et privé. Et enfin, capable de garantir l'équité d'accès, l'efficacité et la qualité des soins sur l'ensemble de nos territoires. »

### **Traduire les engagements en résultats**

Pour traduire ces engagements en résultats tangibles, il faudra aller au-delà de la déclaration. Cela suppose une volonté politique affirmée, une coordination intersectorielle efficace, et surtout, une intégration structurelle du secteur privé dans les stratégies nationales.

Car, comme l'a souligné un acteur du secteur privé en marge de la conférence :

« Le privé ne demande pas de privilèges, il demande un partenariat clair. Un cadre de confiance, pour faire sa part. »



## **Karina Zarazafy (Madagascar) ; Climat : La jeunesse insulaire monte au front ; Bleen Media, 19 juillet 2025.**

Tag : UNFPA, UNICED, COI.

Pour accéder à l'article : <https://www.bleenmada.com/climat-la-jeunesse-insulaire-monte-au-front/>

Coup d'envoi de la première édition de l'Indian Ocean Climate Conference for Youth ou Conférence de la jeunesse de l'océan Indien sur le Climat (IOCCY 2025) ce 18 juillet à Antananarivo, Madagascar. Une conférence de trois jours qui réunit autour des enjeux climatiques, des centaines de jeunes de Madagascar, des Comores, des Maldives, de Maurice et des Seychelles.



 @Alliance Aika

### **A l'unisson**

« Fais entendre ta voix, inspire le changement ». Un appel que les jeunes des îles de l'océan Indien lancent à leurs pairs afin de « poser des actes concrets face à l'urgence climatique ». Initié

par l'alliance Aika, l'alliance malgache de la jeunesse pour la biodiversité, le climat et la désertification, l'Indian Ocean Climate Conference for Youth (IOCCY) qui se tient du 18 au 20 juillet à Antananarivo, s'inscrit, selon Lucky Andrianirina, président de l'alliance, « dans la continuité des efforts de la jeunesse ». Cet événement est en effet « signe d'un engagement national fort » a-t-il souligné dans son discours d'ouverture. L'objectif étant de « formuler une déclaration régionale ambitieuse » et « renforcer les capacités des participants pour des actions concrètes et durables ». L'initiative réunit ainsi plus de 60 organisations de jeunes de l'Indianocéanie et est soutenue par plusieurs entités dont, entre autres, le ministère malgache de la Jeunesse et des Sports (MJS), celui de l'Environnement et du Développement durable (MEDD), le Fonds des Nations unies pour l'enfance (UNICEF), le Fonds des Nations unies pour la population (UNFPA), la Commission de l'Océan Indien (COI), l'Ambassade d'Australie, ou encore l'organisation internationale CBM Global (Christian Blind Mission Global)...



📍 @Alliance Aika

### Un événement historique

IOCCY marque une étape clé dans la mobilisation de la jeunesse de l'océan Indien. Il ne s'agit en effet pas d'un événement parmi tant d'autres. Pour reprendre les propos de Gillian Walker,

Emergency manager au sein de l'UNICEF : « Cette conférence est historique ». « Elle symbolise l'union de la jeunesse insulaire, une jeunesse vulnérable aux effets du changement climatique certes, mais aussi extraordinairement résiliente. » Gillian Walker a en effet lancé un message poignant à l'endroit de cette « jeunesse insulaire » qu'elle appelle à être « non pas des spectateurs, mais des acteurs du changement ». « Vous êtes la force de vos territoires et les porteurs de solutions pour un avenir plus durable » a-t-elle encouragé ce jour.

Des solutions que les jeunes entendent bien chercher et trouver. Car, l'IOCCY a notamment pour visée d'outiller la jeunesse de l'océan Indien afin qu'ils ne viennent pas « les mains vides » dans les négociations. « Rien sur les jeunes sans les jeunes. » Tel est leur crédo. Et comme le souligne si bien l'alliance Aika : « Dans un monde où les rapports s'accumulent et les Conférences des Parties (COP) se succèdent, les jeunes prennent leur place autour de la table. Et ils apportent leurs idées, leur énergie, et leurs solutions. »



@Alliance Aika

### **Main dans la main**

L'une des particularités de cette conférence est l'application réelle du principe d'inclusivité ou du « Leave no one behind » prôné par les Nations unies. En effet, à l'ère actuelle du numérique,

il paraît simple et évident aussi bien d'accéder à des informations que de faire entendre sa voix. Mais « la vérité est toute autre pour les personnes en situation de handicap » souligne Lucky Andrianirina. C'est en effet avec beaucoup d'émotions que le jeune président de l'alliance a attiré, ce premier jour, l'attention sur la nécessité de prendre tout le monde en considération. « Aujourd'hui, on a fait l'effort pour pouvoir faire participer le maximum de personnes, dont ceux en situation de handicap qui nous ont rejoint ici » a-t-il noté. « On s'est dit qu'on allait les faire venir à cet événement, et on l'a fait. Ce n'est certes pas encore là où nous voulons être mais j'espère que ce modèle que nous lançons aujourd'hui sera un modèle pour l'action. » Des propos marquants qui incitent à agir en faveur de l'inclusion.

Ce qui a grandement été salué par la représentante du CBM Global, une organisation internationale « dont la raison d'existence est de faire de l'inclusion des personnes handicapées une réalité ». Constituant actuellement près de « 16% de la population au niveau mondial » et « plus ou moins 7,5% de la population malgache », les personnes handicapées ne peuvent plus être ignorées dans cette lutte pour la résilience climatique. Elles représentent en effet un capital humain important et ont plus que jamais leur mot à dire pour leur présent et leur avenir. Sachant que dans le contexte climatique actuel, « leurs défis deviennent plus importants car le changement climatique présente des impacts disproportionnés pour les personnes handicapées ».



 @Alliance Aika

### **Trois jours pour agir**

Durant trois jours, conférences, formations, diverses animations, concours et réseautage sont au programme. La première journée à elle seule a été très riche avec « une ouverture officielle marquée par des messages forts d’encouragement, de soutien et de confiance », « une simulation grandeur nature des négociations climatiques », « une formation pratique sur l’insertion professionnelle », « une consultation spéciale de la diaspora comorienne », et « un atelier d’amendement de la Déclaration nationale jeunesse malgache pour le climat ». Le 19 et le 20 juillet auront également leurs lots de conférences et de formations. L’IOCCY est en effet « une opportunité de partage, d’apprentissage et surtout d’engagement mutuel ».

Gillian Walker a ainsi déclaré, en s’adressant aux jeunes : « Vous êtes en train de changer les mentalités, de créer, d’innover, de défendre, de revendiquer des droits ... N’ayez pas peur de proposer, de rêver grand. Parlez des défis, mais aussi des espoirs. Réfléchissez aux solutions locales mais avec une vision globale. Tissez des liens entre vos îles, vos histoires, vos talents car votre diversité est votre force. » Une force qui, dorénavant, se fera toujours entendre.

# Le Papyrus

## **Edem Dadzie (Togo) ; AMCEN : Belém doit progresser sur la Feuille de route de Bakou ; Le Papyrus, 21 juillet 2025.**

Tag : Accord de Paris, AMCEN, COP 30.

Pour accéder à l'article : <https://lepapyrus.tg/amcen-belem-doit-progresser-sur-la-feuille-de-route-de-bakou/>



La 20ème session de la Conférence ministérielle africaine sur l'environnement (AMCEN) s'est achevée à Nairobi, au Kenya le vendredi 18 juillet 2025.

Les ministres et représentants de 53 pays ont appelé à un financement équitable de la lutte contre le changement climatique afin de répondre aux besoins croissants du continent en la matière et ont exhorté la COP30 à prendre des engagements concrets pour faire face aux effets de plus en plus graves du changement climatique dans la région.

Les ministres ont noté que, bien que l'Afrique soit le continent qui contribue le moins aux émissions mondiales, elle supporte une part disproportionnée des effets du changement

climatique et reçoit le moins de contributions au titre du financement climatique. Ils ont appelé à un accroissement du financement public, du transfert et du développement de technologies vers l'Afrique pour faire face aux pertes et dommages, à l'adaptation et à une transition juste.

« La COP30 doit commencer par la finalisation des discussions sur l'objectif mondial en matière d'adaptation. Il est essentiel que les indicateurs reflétant la manière dont les pays développés soutiennent l'Afrique, en particulier par le biais du financement de l'adaptation et du transfert de technologies, soient clairement liés aux moyens de mise en œuvre », a déclaré Richard Muyungi, président du Groupe des négociateurs africains.

« Le financement doit être une priorité. Nous voulons voir des progrès sur la Feuille de route de Bakou à Belém, en particulier la mise en œuvre de l'objectif de 1 300 milliards de dollars fixé à Bakou. Cela nous permettra d'avancer vers 2035 avec une compréhension claire de la manière dont ces ressources engagées par les pays développés seront mobilisées. En outre, nous attendons un soutien fort pour la préparation et la mise en œuvre des plans nationaux d'adaptation au niveau des pays », a-t-il poursuivi.

« Dans les discussions sur la transition juste, nous devons veiller à ce que la transition soit équitable, sensible au genre et répondre aux besoins des jeunes. Nous souhaitons également que des solutions de cuisson propre et l'accès à l'énergie, en particulier pour les 600 millions d'Africains qui n'ont actuellement pas accès à l'énergie, soient intégrés dans les cadres de transition juste, avec un objectif spécifique visant à atteindre au moins 300 millions de personnes », a-t-il ajouté.

Les dirigeants ont réitéré leurs appels à une réforme des institutions financières internationales afin de les aligner sur les priorités de développement de l'Afrique et de mobiliser des financements pour le climat sous forme de subventions et de financements concessionnels. Ils ont mis en garde contre les financements sous forme de prêts, qui ont aggravé le surendettement de nombreux pays.

Les ministres ont souligné que la Feuille de route de Bakou à Belém doit refléter la responsabilité des pays développés de fournir et de diriger le financement climatique, comme le prévoit l'Accord de Paris. Ils ont appelé à la réalisation complète et transparente de l'objectif de doublement du financement de l'adaptation et ont exhorté la COP30 à convenir d'un nouvel

objectif ambitieux qui réponde aux besoins d'adaptation de l'Afrique, estimés à 845 milliards de dollars entre 2020 et 2035, le plus élevé de toutes les régions.

Ils ont souligné l'importance de mettre en œuvre des voies de transition justes et équitables tout en tirant parti des ressources naturelles de l'Afrique, notamment les minéraux essentiels, afin de promouvoir la croissance économique et le développement durable de l'Afrique.

« Pour l'Afrique, la COP30 doit aller au-delà des discours et du symbolisme pour aboutir à des négociations significatives et axées sur les résultats, qui produisent des solutions tangibles aux défis climatiques les plus urgents du continent. Elle exige un engagement sincère de toutes les parties, en particulier des pays développés, à prendre des mesures mesurables et responsables à la hauteur de l'ampleur de la crise. Pour l'Afrique, le véritable succès réside dans l'unité », a indiqué Christopher B. Kabah, directeur de la planification et de la politique à l'Agence de protection de l'environnement au Liberia.

« Le continent doit s'unir et parler d'une seule voix pour exiger un traitement équitable, un financement accru pour la lutte contre le changement climatique et des partenariats plus solides qui dépassent les murs des salles de conférence. L'Afrique doit également prendre des mesures audacieuses pour faire face aux effets du changement climatique sur son territoire en intégrant et en développant les systèmes de connaissances autochtones qui aident depuis longtemps les communautés à s'adapter à l'évolution de l'environnement dans ses stratégies d'adaptation au changement climatique », a insisté le responsable.

# VertTogo

## **Hector Nammangue (Togo) ; L'écocide désormais inscrit à l'agenda environnemental stratégique de l'Afrique ; Vert Togo, 21 juillet 2025.**

Tag : AMCEN, CPI.

Pour accéder à l'article : <https://vert-togo.tg/lecocide-desormais-inscrit-a-lagenda-environnemental/>



L'Afrique franchit une étape historique dans la reconnaissance du crime d'écocide. Pour la première fois, un forum des Nations Unies en l'occurrence la Conférence ministérielle africaine sur l'environnement (CMAE) a acté l'inscription de l'écocide parmi les priorités environnementales stratégiques du continent pour la période 2025–2027.

Cette décision a été officiellement annoncée par S.E. Dr Abu Bakr Al-Harim, ministre de l'Environnement de la Libye et président en exercice de la CMAE, lors de la 20<sup>e</sup> session ordinaire de la conférence. Elle marque une avancée majeure dans les efforts visant à reconnaître la destruction massive des écosystèmes comme un crime passible de poursuites à l'échelle continentale et internationale.

### **Vers une reconnaissance juridique de l'écocide**

Les ministres africains ont décidé de mettre en place un comité ad hoc chargé d'étudier la qualification juridique de l'écocide sur la période 2025–2027. Le mandat de ce groupe de travail inclura l'analyse des précédents internationaux, des définitions juridiques existantes et des mécanismes de responsabilisation possibles. Les conclusions de ce comité seront présentées et débattues lors de la prochaine session de la CMAE.

Pionnière sur cette question, la République démocratique du Congo (RDC) a été l'un des principaux moteurs de cette avancée. Premier pays africain à avoir soutenu officiellement la campagne internationale pour la reconnaissance de l'écocide comme crime par la Cour pénale internationale (CPI), la RDC a activement porté la voix de l'Afrique dans les enceintes diplomatiques. Elle a notamment déposé des motions, organisé des rencontres ministérielles et conduit des discussions bilatérales sur le sujet.

Deux autres pays africains ont rejoint ce plaidoyer. La République du Congo et le Burundi ont formellement exprimé leur soutien à la criminalisation de l'écocide, lors de leurs déclarations nationales au sein de la CMAE.

### **Une réponse à l'impunité face à la destruction écologique**

« La destruction des écosystèmes africains est restée impunie trop longtemps, alors que les communautés en subissent les conséquences », a souligné Ève Bazaiba , Ministre d'État et Ministre de l'Environnement et du Développement durable de la RDC.

« L'inclusion de l'écocide parmi les priorités continentales signifie que nous ne faisons plus seulement appel au changement, nous façonnons désormais l'agenda. C'est une avancée concrète pour que les responsables de dévastations environnementales rendent des comptes pour protéger nos peuples, nos ressources et notre avenir. »



## **Boris Ngounou (Cameroun) ; Économie bleue : le Golfe de Guinée s'engage pour une gestion 100% durable de ses océans d'ici 2030 ; Environnementales, 21 juillet 2025.**

Tag : -.

Pour accéder à l'article : <https://environnementales.com/2025/07/21/economie-bleue-le-golfe-de-guinee-sengage-pour-une-gestion-100-durable-de-ses-oceans-dici-2030/>



**Adoptée le 10 juillet 2025 à Yaoundé, la Déclaration sur l'économie bleue durable dans le Golfe de Guinée engage les pays côtiers à gérer 100 % de leurs zones maritimes d'ici à 2030. Sur fond de surpêche, d'insécurité maritime et de destruction des écosystèmes, les États de la région, appuyés par l'ONU, entendent conjuguer gouvernance transparente, inclusion communautaire et innovations durables pour sauver l'un des écosystèmes marins les plus riches du monde.**

Le Golfe de Guinée vient de franchir un cap dans la gestion de ses ressources marines. Réunis à Yaoundé à l’invitation du gouvernement camerounais et du président de l’Assemblée générale des Nations unies, les représentants des États côtiers, experts et partenaires internationaux ont adopté la Déclaration de Yaoundé, véritable feuille de route régionale pour la transition vers une économie bleue durable.

Le document souligne l’urgence : surpêche, pêche illicite non déclarée et non réglementée (INN), piraterie, dégradation des mangroves et pressions sur les ressources halieutiques menacent les moyens de subsistance de millions de personnes. Pourtant, les potentialités sont énormes. La région dispose de plus de 5 millions de km<sup>2</sup> de zones économiques exclusives (ZEE), dont une grande partie reste sous-exploitée ou mal gouvernée.

Pour y répondre, les États signataires s’engagent à élaborer et mettre en œuvre des Plans océaniques durables (POD), qui devront couvrir l’ensemble de leurs zones maritimes d’ici 2030. Ces POD seront alignés sur les objectifs de biodiversité 30×30, qui visent à protéger 30 % des zones marines et côtières à cette échéance.

La déclaration insiste également sur la transparence dans la gouvernance des pêches : mise en place de registres numériques des navires, publication des données sur les licences, quotas et propriétaires de navires, ainsi que la traçabilité dans toutes les flottes. Autre volet fort : la lutte contre la pêche INN, avec un appel à renforcer les contrôles portuaires, le partage de données et la coopération régionale.



Sur le plan social, la déclaration reconnaît le rôle fondamental des petits pêcheurs, des femmes et des communautés côtières dans la préservation des océans. Elle exige leur inclusion active dans les politiques maritimes. L'accent est aussi mis sur le développement de l'aquaculture durable, l'égalité des sexes et l'autonomisation des jeunes.

En matière de sécurité, les pays réaffirment leur adhésion à l'architecture de Yaoundé (Code de conduite de 2013), tout en appelant à renforcer la lutte contre la piraterie, les trafics illicites et les crimes environnementaux.

Enfin, la déclaration propose la création d'un centre régional d'excellence à Yaoundé, dédié à la formation, à la recherche et au dialogue sur l'économie bleue. Elle appelle également à la mise en place d'un mécanisme de suivi sous l'égide de la Commission du Golfe de Guinée (CGG) et à la rédaction d'une loi type régionale pour encadrer cette nouvelle ambition. Par cette déclaration, le Golfe de Guinée rejoint l'Alliance 100 %, une coalition de pays engagés à gérer durablement l'intégralité de leurs océans.



## **Karina Zarazafy (Madagascar) ; Transition environnementale et climatique : l’Afrique revendique une réforme du système financier ; Bleen Media, 22 juillet 2025.**

Tag : AMCEN, FEM, FPMA, Cadre mondial pour la biodiversité de Kunming-Montréal, GBFF, FVC, FMI, G20, Agenda 2063.

Pour accéder à l’article : <https://www.bleenmada.com/transition-environnementale-et-climatique-lafrique-revendique-une-reforme-du-systeme-financier/>

La 20<sup>e</sup> session ordinaire de la Conférence ministérielle africaine sur l’environnement (AMCEN) identifie le financement comme un levier stratégique fondamental pour réussir la transition environnementale et climatique en Afrique. Elle revendique ainsi une réforme systémique des flux financiers vers le Continent pour répondre aux besoins réels des pays africains en matière de développement durable.



🇪🇺 Photo by IISD/ENB

### **Un droit, pas un privilège**

Du 14 au 18 juillet dernier, les ministres africains de l'environnement ainsi que différents délégués des États membres de l'Union Africaine (UA), se sont réunis à Nairobi-Kenya, dans le cadre de la 20ème session ordinaire de l'AMCEN. Une session durant laquelle les États africains se sont convenus de passer d'un financement fragmenté et orienté par les donateurs à « une architecture financière juste, souveraine et structurée pour l'Afrique ». L'AMCEN défend en effet le principe que le financement de la transition doit être un droit et non un privilège conditionné. Dans leur déclaration, les ministres africains de l'environnement appellent à un soutien financier renforcé envers le Fonds pour les pays les moins avancés (FPMA) qui est géré par le Fonds pour l'environnement mondial (FEM), et le Fonds pour le Cadre mondial de la biodiversité (GBFF). Ce, en soulignant le rôle essentiel de ces deux institutions « dans l'atteinte des objectifs globaux d'adaptation et de protection de la nature, notamment le Nouvel objectif collectif quantifié et la Cible 19 du Cadre mondial pour la biodiversité de Kunming-Montréal ».

### **Miser sur l'innovation**

L'AMCEN qui est l'organe de plus haut niveau en matière de gouvernance environnementale sur le continent africain, encourage alors la mise en place de mécanismes de financement continentaux. « L'Afrique doit innover en créant de nouveaux mécanismes ancrés dans ses propres institutions afin de surmonter les limites de l'architecture financière mondiale » souligne-t-elle. Et parmi ces mécanismes, l'AMCEN compte « les obligations vertes souveraines africaines », « le fonds panafricain pour le climat et la biodiversité », ainsi que « la mobilisation de la diaspora africaine comme investisseur stratégique ».



Fred Boltz, Head of Programming – Global Environment Facility(GEF/FEM) / 📷 Photo by IISD/ENB

Et toujours dans le but d’avoir des financements adaptés aux réalités africaines, les délégués appellent à une simplification de l’accès aux financements déjà en place tels que le FPMA, le GBFF, le FEM ou encore le Fonds vert pour le climat (FVC). « Il est essentiel de simplifier les procédures d’accès aux mécanismes de financement et d’en accroître l’accès direct pour les pays africains » lit-on dans la déclaration de la Conférence. Un appel auquel le FEM a répondu positivement. Fred Boltz, responsable de la programmation du FEM, a en effet annoncé, durant cette 20ème session, que l’institution menait actuellement des réformes « visant à simplifier les processus, accroître l’efficacité et renforcer l’appropriation nationale des programmes pour la période de financement à venir ».

### **Budgets verts**

Changer de paradigme en termes de financement de la transition environnementale et climatique, notamment au niveau continental, n’est pas évident. Cela nécessite de s’aligner aux objectifs globaux tout en respectant les particularités des états africains. D’autant que la conférence ministérielle a déclaré soutenir l’objectif mondial en matière de financement climatique d’au moins 1 300 milliards de dollars par an d’ici 2035, « accordant une importance égale à l’adaptation et à l’atténuation ». Dans le même élan, les ministres appellent à l’intégration systématique des objectifs environnementaux et climatiques dans les budgets publics nationaux. L’AMCEN préconise également le déploiement du Programme de relance verte de l’Afrique post-COVID ainsi que le renforcement du dialogue intersectoriel entre les ministères des finances, de l’énergie, de l’agriculture, de la santé et de l’environnement.



📷 Photo by IISD/ENB / [www.nataliamroz.com](http://www.nataliamroz.com)



Madagascar a été représenté lors de cette 20ème session ordinaire de l'AMCEN qui marque, par la même occasion, les 40 ans de la conférence. La Grande île figure d'ailleurs parmi les pays à initiatives nationales exemplaires, notamment pour ses mangroves et récifs coralliens. De nombreux chantiers restent à entreprendre. Mais l'AMCEN s'est alignée sur l'agenda 2063 de l'UA et entend adopter plusieurs stratégies pour atteindre ces objectifs continentaux en matière d'environnement. Un moyen déjà avancé étant la mise en place d'un cadre continental de suivi des flux financiers liés à l'environnement et au climat. Les ministres africains ont également proposé de promouvoir la formation des experts nationaux pour monter des projets bancables, le développement de partenariats Sud-sud et triangulaires, ainsi qu'un plaidoyer commun africain dans les instances multilatérales telles que le G20, les Conférences des parties (COP), au niveau du FMI ...

# Le Papyrus

## **Edem Dadzie (Togo); ECA-ARSO : Promote environmentally sustainable trade in Africa; Le Papyrus, 22 juillet 2025.**

Tag : UNECA, ARSO, AfCFTA, Agenda 2063.

Pour accéder à l'article : <https://lepapyrus.tg/eca-arso-promote-environmentally-sustainable-trade-in-africa/>



**The United Nations Economic Commission for Africa (ECA) and the African Organisation for Standardisation (ARSO) have reached a major milestone in their joint efforts to promote environmentally sustainable trade in Africa.**

During the 72nd ARSO Council Meeting, held from 23 to 24 June 2025 in Zanzibar as part of the 31st ARSO General Assembly, ten new African Sustainability Standards were officially approved, representing a significant output of the ongoing Programme Cooperation Agreement (PCA) between ECA and ARSO.

The ten newly approved standards provide comprehensive guidance on ecolabelling and sustainability practices across key sectors, including construction, textiles, fashion, mining, tourism, and agriculture. These standards were developed by ARSO's Technical Committee (TC61) on sustainability standards and are aligned with international principles of standardization, ensuring credibility, transparency, and broad applicability.

- FDARS 1883:2022 – Green building and construction — Ecolabelling and sustainability — Requirements
- FDARS 1884:2022 – Sustainable leather and footwear — Ecolabelling and sustainability — Requirements
- FDARS:2022 – Tourism accommodation facilities — Ecolabelling and sustainability — Requirements
- FDARS 1886:2022 – Sustainable textile — Ecolabelling and sustainability — Requirements
- FDARS 1887:2022 – Sustainable fashion — Ecolabelling and sustainability — Requirements
- FDARS 1888:2022 – Mining — Ecolabelling and sustainability — Requirements
- FDARS:2022 – Natural building stone production — Ecolabelling and sustainability — Requirements
- FDARS:2022 – Sustainable cotton — Ecolabelling and sustainability — Requirements
- FDARS 1892:2022 – Building sand mining — Ecolabelling and sustainability — Requirements
- FDARS:2022 – Tourism destination classification — Ecolabelling and sustainability — Requirements

These standards were developed under the joint ECA-ARSO project titled “Promoting the adoption of environmental standards to support globally competitive African value chains”, implemented through ECA’s Regional Integration and Trade Division. The project aims to facilitate sustainable trade across the continent and beyond by promoting the uptake of the Eco-Mark Africa ecolabel.

Speaking on the approval, Mr. Melaku Desta, Acting Director of the Regional Integration and Trade Division at ECA, stated : « The adoption of these ten sustainability standards reflects Africa’s commitment to green growth and to positioning African producers for competitiveness in an increasingly sustainability-driven global market ».

Dr. Hermogene Nsengimana, Secretary General of ARSO, added : « These standards provide a foundation for promoting sustainable production and trade across Africa. Through the Eco-Mark



Africa label, we are offering a homegrown certification scheme that supports quality, sustainability, and market access for African goods and services ».

The approved standards will now be available for implementation by the relevant stakeholders, including private sector actors and authorities in member states, as well as interested partners beyond the continent.

For a deeper dive into the rationale and evolution behind these standards, read the blog “One Size Fits None : How Africa is Redefining Sustainability Standards on Its Own Terms” by Laura Naliaka and Reuben Gisore, available [here](#).

The ECA-ARSO partnership, formalized through a Programme Cooperation Agreement in 2022, provides technical and financial support to advance standardization, capacity-building, and policy dialogue aligned with the AfCFTA and Agenda 2063.

# Le Papyrus

## **Edem Dadzie (Togo) ; Chocs alimentaires induits par le changement climatique ; Le Papyrus, 22 juillet 2025.**

Tag : Union Européenne.

Pour accéder à l'article : <https://lepapyrus.tg/chocs-alimentaires-induits-par-le-changement-climatique/>



**Les denrées alimentaires telles que les pommes de terre, le riz, les fruits et légumes, l'huile d'olive, le cacao et le café sont touchés par des conditions météorologiques extrêmes sans précédent, ce qui entraîne une hausse des prix pour les consommateurs et pose des risques sociétaux plus larges.**

Les pommes de terre britanniques, les légumes californiens, le maïs sud-africain et les oignons indiens font partie des nombreux aliments touchés par les récentes flambées des prix provoquées par les conditions météorologiques extrêmes, selon une équipe de scientifiques internationaux.

L'étude, menée par Maximilian Kotz du Barcelona Supercomputing Centre, a examiné 16 exemples dans 18 pays sur une période de deux ans (2022-2024), où les flambées des prix étaient associées à des épisodes de chaleur extrême, de sécheresse ou de fortes précipitations, dont beaucoup étaient si extrêmes qu'ils dépassaient tous les précédents historiques antérieurs à 2020.

Au Royaume-Uni, les prix des pommes de terre ont augmenté de 22% (entre janvier et février 2024) à la suite de précipitations hivernales extrêmes qui, selon les scientifiques, ont été 20% plus importantes et 10 fois plus probables en raison du changement climatique. En Californie et en Arizona, aux États-Unis, les prix des légumes ont augmenté de 80% en novembre 2022 après la sécheresse estivale extrême qui a frappé les États de l'Ouest du pays, qui ont été confrontés à des pénuries d'eau, une chaleur extrême et des conditions de sécheresse du sol tout au long de l'été 2022.

En Éthiopie, les prix des denrées alimentaires ont augmenté de 40% en mars 2023 à la suite de la sécheresse de 2022 dans la Corne de l'Afrique, la pire depuis 40 ans, qui, selon les scientifiques, a été « beaucoup plus forte » et « environ 100 fois plus probable » en raison du changement climatique.

En Espagne et en Italie, la sécheresse de 2022-2023 dans le sud de l'Europe, pour laquelle les scientifiques ont déclaré que « le réchauffement climatique a contribué à plus de 30% de l'intensité de la sécheresse (de l'été 2022) et de son étendue spatiale via une évaporation accrue », a entraîné une augmentation du prix de l'huile d'olive de 50% en glissement annuel dans l'ensemble de l'Union européenne (UE) en janvier 2024, en plus des hausses de prix de l'année précédente.

L'Espagne produit plus des deux cinquièmes de l'huile d'olive mondiale. Les prix mondiaux du cacao ont augmenté de près de 300% (280%) en avril 2024 à la suite de la vague de chaleur qui a frappé la Côte d'Ivoire et le Ghana deux mois plus tôt, et qui, selon les scientifiques, a été aggravée de 4°C par le changement climatique. Ces deux pays représentent près des deux tiers (60%) de la production mondiale de cacao.

Le marché mondial du café a également été durement touché. Le Brésil est le premier exportateur mondial d'arabica, tandis que le Vietnam est le premier exportateur de robusta. Les

prix mondiaux du café ont augmenté de 55% en août 2024 à la suite de la sécheresse de 2023 au Brésil, qui, selon les scientifiques, a été rendue 10 à 30 fois plus probable par le changement climatique, tandis que les prix du café Robusta ont augmenté de 100% en juillet 2024 à la suite d'une chaleur record quelques mois plus tôt au Vietnam et dans toute l'Asie.

En Inde, le prix des oignons et des pommes de terre a bondi de plus de 80% au deuxième trimestre 2024 après une vague de chaleur en mai, un « événement largement unique » qui a été rendu au moins 1,5°C plus chaud par le changement climatique. Au Japon, les prix du riz ont augmenté de 48% en septembre 2024 après la vague de chaleur du mois d'août, le pays ayant connu son été le plus chaud (à égalité avec 2023) depuis le début des relevés régionaux en 1946, avec des températures estivales supérieures de 1,76°C à la moyenne.

En Corée du Sud, les prix du chou ont augmenté de 70% en septembre 2024 après la vague de chaleur du mois d'août. Le pays a connu sa température estivale moyenne la plus élevée depuis le début des relevés il y a un demi-siècle, avec près de deux degrés de plus que la moyenne historique.

Le Pakistan a connu une augmentation de 50% des prix des denrées alimentaires dans les zones rurales au cours des semaines qui ont suivi les inondations d'août 2022, avec des pluies de mousson supérieures de 547% à la moyenne et des précipitations hebdomadaires cumulées record en juillet (200 mm) sur des sols déjà saturés, les précipitations avant la mousson ayant été supérieures de 111% à la moyenne à long terme depuis 1951.

Au Mexique, les prix des fruits et légumes ont augmenté de 20% en janvier 2024 à la suite de la sécheresse de 2023, l'une des plus graves que le pays ait connue depuis plus d'une décennie. Une étude de la Food Foundation montre qu'en moyenne, les aliments sains sont deux fois plus chers par calorie que les aliments moins sains. Lorsque les prix augmentent, les ménages à faible revenu sont susceptibles de réduire leur consommation d'aliments nutritifs tels que les fruits et les légumes, car ils n'ont pas les moyens de se les offrir.

Les chocs alimentaires induits par le changement climatique pourraient donc aggraver toute une série de problèmes de santé, allant de la malnutrition (apport insuffisant en nutriments, particulièrement préoccupant pour les enfants dont les besoins nutritionnels sont plus élevés)

à toute une série de maladies chroniques liées à l'alimentation, notamment les maladies coronariennes, le diabète de type 2 et de nombreux cancers.

De plus en plus de données établissent également un lien entre l'insécurité alimentaire, une mauvaise alimentation et la santé mentale. « Tant que nous n'aurons pas atteint la neutralité carbone, les phénomènes météorologiques extrêmes ne feront que s'aggraver, et ils endommagent déjà les cultures et font grimper le prix des denrées alimentaires dans le monde entier », fait observer Maximilian Kotz, chercheur postdoctoral Marie Curie au Centre de supercalcul de Barcelone et auteur principal de l'étude.



### **Mohamed Houmed (Djibouti) ; Grand format/ Djibouti : Un engagement fort pour la protection des mers et des océans ; RTD Web TV, 23 juillet 2025.**

Tag : BBNJ, UNOC 3, Agenda 2063.

Pour regarder le reportage : [https://www.youtube.com/watch?v=GJ3QDUH4I\\_g](https://www.youtube.com/watch?v=GJ3QDUH4I_g)

La République de Djibouti a franchi une étape déterminante dans la préservation de la biodiversité marine en ratifiant l'Accord international BBNJ, un traité majeur visant à assurer la conservation et l'utilisation durable de la diversité biologique marine dans les zones situées au-delà des juridictions nationales, c'est-à-dire la haute mer et les fonds marins hors des eaux territoriales.

# Le Papyrus

## Edem Dadzie (Togo) ; INC-5.2 : Appel continental unifié en faveur d'un traité ambitieux ; Le Papyrus, 24 juillet 2025.

Tag : INC 5.2, CMAE.

Pour accéder à l'article : <https://lepapyrus.tg/inc-5-2-appel-continental-unifie-en-faveur-dun-traite-ambitieux/>



**GAIA Afrique a organisé une conférence de presse en ligne pour les journalistes africains en amont de la reprise de la cinquième session du Comité intergouvernemental de négociation (INC-5.2) sur le Traité mondial sur les plastiques.**

Ce jeudi 24 juillet 2024, cette session a souligné le rôle crucial des journalistes pour relayer les priorités de la société civile africaine, exhorter les gouvernements à adopter une position ambitieuse contre la pollution plastique et analyser les implications régionales du traité.

L'Afrique a joué un rôle de premier plan dans les négociations sur le Traité mondial sur les plastiques, à commencer par l'adoption de la décision 19/2 de la CMAE, un mandat historique des ministres africains qui a fermement établi les priorités du continent.

Cette décision a consolidé la position commune du Groupe africain de négociateurs (GNA), engageant la région à plaider en faveur d'un traité mondial juridiquement contraignant qui s'attaque à la pollution plastique tout au long de son cycle de vie, de la production à l'élimination, tout en préservant la santé humaine et l'environnement.

Depuis lors, l'Afrique a constamment fait preuve d'unité, de leadership et d'autorité morale sur la scène internationale, gagnant ainsi reconnaissance et respect à l'échelle mondiale. À mesure que les négociations progressent, cet élan ne doit pas faiblir. Les dirigeants doivent désormais perpétuer cet esprit au sein de la CNI-5.2 avec une détermination renouvelée, en respectant leurs engagements et en agissant avec le courage, l'intégrité et l'ambition que cette situation exige.

Merrisa Naidoo, responsable du programme Plastiques de GAIA Afrique et coordinatrice principale de l'engagement de la région dans le processus du Traité mondial sur les plastiques depuis la CNI-1, a présenté un point de presse opportun sur les progrès du traité et les priorités du continent en vue de la CNI-5.2 en août.

Elle a souligné que, si les données scientifiques sont claires et que le soutien mondial en faveur d'un traité ambitieux et contraignant pour mettre fin à la pollution plastique est plus fort que jamais, le processus est freiné par un manque de bonne foi et de volonté politique. « Aujourd'hui plus que jamais, nous avons besoin d'un leadership courageux. Nous avons les preuves. Nous avons l'élan. Ce qui nous manque, c'est la volonté d'agir. », a indiqué madame Naidoo.

Des membres de la société civile de toute l'Afrique, qui militent activement en faveur d'un traité mondial fort sur les plastiques, ont partagé leurs attentes en vue des prochaines négociations.

S'appuyant sur des parcours et des expériences variés, ces intervenants ont mis en lumière des enjeux cruciaux, notamment l'élimination des produits chimiques toxiques contenus dans les plastiques, la mise en place d'un mécanisme financier robuste et équitable et, plus urgent encore, la nécessité de réduire la production de plastique à la source.

Leurs interventions percutantes ont porté les voix de l’Afrique du Sud, de l’Éthiopie, du Ghana, de l’Égypte, du Nigéria et du Kenya, témoignant d’un appel continental unifié en faveur d’un traité ambitieux qui place les populations et la planète avant le profit. L’unité des peuples africains est palpable du Sud au Nord, de l’Est à l’Ouest.

Eskedar Awgichew, d’EcoJustice Éthiopie, a partagé son point de vue : « Dans mon pays, l’Éthiopie, nous assistons à une augmentation croissante des infrastructures pétrochimiques liées à la production de plastique. Pourtant, les communautés locales sont confrontées à de graves lacunes en matière de surveillance environnementale et de protection de la santé publique. C’est là que les dommages commencent, et c’est là que la justice doit trouver son fondement ».

Mohamed Kamal de la Fondation Greenish, en Égypte, a souligné : « Nous avons besoin que les négociateurs africains prennent conscience de la pollution à laquelle nous sommes confrontés sur le terrain et reconnaissent que la gestion des déchets à elle seule ne suffit pas à résoudre le problème et que nous devons nous attaquer à la source, à la production ».

Rico Euripidou de groundWork en Afrique du Sud a déclaré : « Il y a un nombre alarmant de 16 000 produits chimiques présents dans les plastiques, et nous avons besoin d’un traité sur les plastiques qui élimine les produits chimiques toxiques les plus nocifs dans les plastiques ».

Dorothy Otieno, du CEJAD Kenya, a également souligné ce point, en déclarant que « des recherches menées en Afrique ont révélé la présence de produits chimiques toxiques dans les jouets pour enfants et dans la chaîne alimentaire ». Elle a affirmé que ce traité est fondamentalement un traité africain et qu’en tant qu’importateur net de plastiques, le continent devrait bénéficier considérablement de l’élimination des produits chimiques toxiques dans les plastiques.

Nadine Wahab, du Réseau durable d’Égypte, a vivement insisté sur le fait que l’on est à un stade des négociations où l’on doit privilégier une prise de décision efficace, inclusive et transparente. « Nous devons restaurer la confiance dans le multilatéralisme. L’INC ne doit pas tomber dans les pièges que nous avons observés dans d’autres processus environnementaux, notamment les négociations sur le climat, où la politisation des procédures ont freiné l’ambition ».

« De nombreux pays africains sont accablés par une dette substantielle, et il est urgent que le Traité sur les plastiques établisse un Fonds multilatéral dédié (MLF) pour soutenir une mise en œuvre efficace sur tout le continent », a déclaré Jacob Johnson Attakpah de GAYO Ghana.

Enfin, Sarah Onuoha, de SRADeV Nigeria, a souligné l'importance cruciale des impacts de la pollution plastique sur les droits humains : « Nous devons reconnaître que la pollution plastique a un impact direct sur les moyens de subsistance. Dans le contexte nigérian, les journalistes ont un rôle essentiel à jouer pour défendre la justice environnementale et promouvoir des solutions qui réduisent la pauvreté tout en soutenant les efforts de développement national ».

À l'approche de l'INC-5.2, les intervenants ont exhorté les pays du Sud à rester unis et à aborder les négociations avec détermination et urgence. Le chemin à parcourir sera peut-être semé d'embûches, mais le message de l'Afrique est clair : « Nous ne reculerons pas et nous ne nous contenterons de rien d'autre qu'un traité apportant de véritables solutions pour mettre fin à la pollution plastique ».

# VertTogo

**Adrienne Engono, Carolle Ahodekon, Charles Kolou, Christophe Assogba, Roland Klohi, Rosie Pioth ; L’Afrique de l’ouest et centrale résistent à l’érosion côtière ; Vert Togo, 24 juillet 2025.**

Tag : Banque mondiale, WACA.

Pour accéder à l’article : <https://vert-togo.tg/lafrique-de-louest-et-centrale-resistent-a-lerosion-cotiere/>



En dépit des efforts pour venir à bout du phénomène, la côte africaine est toujours victime de l’érosion côtière de plus en plus intense. Dans les pays côtiers du continent, la mer avance chaque année de plusieurs mètres.

Elle détruit habitations, infrastructures socio-économiques, terres, patrimoines culturels locaux et historiques, villages. Des localités entières ont déjà disparu de la carte dans beaucoup de territoires littoraux en Afrique. Les communautés côtières sont menacées dans leur existence.

Selon la Banque mondiale, l'érosion côtière a déjà causé la mort d'environ 13 000 personnes en Afrique de l'Ouest. Dans de nombreux pays en Afrique subsaharienne, le coût de la dégradation des côtes s'évalue à des centaines de millions de dollars, sur les 30 dernières années. Dans le même temps, ces pays enregistrent de colossales pertes annuelles de ressources, en raison de l'érosion de leur côte.

En Côte d'Ivoire, l'un des pays ayant le plus long littoral de l'Afrique de l'Ouest, après le Nigeria, avec environ 570 kilomètres de longueur, la mer grignote les terres et transforme chaque jour le paysage de plusieurs localités. Le village de Lahou-Kpanda, presque île fragile cernée par la lagune, le fleuve Bandama et l'océan Atlantique, y est devenu le symbole dramatique de l'érosion côtière. La mer modifie chaque jour un peu plus le paysage de ce village. Les vagues puissantes, accentuées par la montée des eaux liée au changement climatique, sapent continuellement le littoral, faisant reculer la côte de plus de deux mètres par an. « Avant, notre village s'étendait sur plus de deux kilomètres. Aujourd'hui, il ne reste que 200 mètres de large », confie Emmanuel Idi, jeune guide local d'une vingtaine d'années, qui observe l'horizon avec inquiétude.

Les infrastructures coloniales ont déjà disparu : la sous-préfecture, l'hôpital, la prison. Seule l'église de 1933, avec ses murs en pierre et son toit de tuiles orangées, résiste encore fièrement aux assauts des vagues. La construction du barrage de Kossou dans les années 1970, en modifiant le débit du fleuve Bandama, a perturbé l'équilibre naturel qui protégeait la côte, aggravant le phénomène de l'érosion.

Le plus bouleversant se trouve du côté du cimetière. « Les tombes sont pillées, certains corps ont été exhumés et déplacés, d'autres sont restés là », dit Idi, montrant des sépultures éventrées, où la végétation tente de reprendre ses droits. « Il arrive que les pêcheurs retrouvent des ossements dans leurs filets ». Les cavités béantes des tombes, remplies de sable, témoignent de cette lutte perdue contre l'océan.



L'église catholique de Lahou-Kpanda en Côte d'Ivoire qui date de 1933, résiste encore fièrement aux assauts des vagues. Image de Roland Klohi pour Mongabay.

### **Destruction des éléments du patrimoine culturel local**

La République du Congo, en Afrique centrale, riche de ses paysages variés et de son littoral s'étendant sur environ 170 kilomètres le long de l'océan Atlantique, est confrontée aussi à une menace croissante de l'érosion côtière. Le phénomène, est particulièrement visible à Pointe-Noire, principal port et deuxième ville du pays, ainsi que dans la région de la baie de Loango. Dans ce pays, les eaux envahissent même des lieux historiques, et l'avancée de la mer détruit, non seulement les terres, mais aussi des éléments précieux du patrimoine culturel local.

Le site historique de la traite des esclaves, situé sur des falaises de sable dans la localité de Loango, dans le département du Kouilou au sud du pays, est gravement affecté par l'érosion marine provoquée par les courants puissants de l'océan Atlantique.

Vanessa Claude Mavila, présidente de la Fondation Eboko, explique que ce site est « un lieu sacré menacé par la montée des eaux » et que « la communauté locale craint qu'une partie de

leur histoire disparaisse avec l'érosion côtière ». « Des tombes sacrées disparaissent suscitant une inquiétude croissante parmi les habitants », dit-elle.

La baie de Loango n'est pas le seul site en danger. L'estuaire de Songolo, situé dans la ville de Pointe-Noire, a subi un recul spectaculaire du trait de côte, entraînant la destruction d'habitations et d'espèces végétales.

« L'avancée des eaux marines a presque englouti l'estuaire de Songolo, compromettant la vie des pêcheurs locaux et constituant un exemple de drames occasionnés par les érosions côtières au Congo », explique Bionick Andrey Mokoke, président de l'Association Alliance Sacrée pour la protection de la nature (ASPN), basée au Congo.

Selon ce dernier, l'érosion côtière demeure une préoccupation majeure dans le pays ; les études indiquent que les prochaines années risquent d'être plus alarmantes, en raison des effets actuels accentués par le changement climatique.

### **Aléas du climat et pratiques humaines non durables**

Sur la côte camerounaise, c'est la cité balnéaire de Kirbi, chef-lieu du département de l'Océan, au sud du pays, située à cinq heures de route de Yaoundé, qui subit les affres de l'océan. En 2023, trois établissements hôteliers ont vu leurs façades détruites, une base des pêcheurs avait été engloutie, quatre d'entre eux arrachés à la vie et le matériel de pêche emporté, ainsi que des dizaines d'habitations. Des victimes préfèrent passer à autre chose.

Jean Biwoli, Chef service de la conservation et du monitoring environnemental à la Délégation départementale du ministère de l'Environnement, de la protection de la nature et du Développement durable (Minepded), explique que cela fait une dizaine d'années que l'érosion côtière s'est accentuée à Kribi. « Quand vous essayez de parcourir certains endroits, vous constatez qu'il y a des arbres qui servaient d'ombrage et qui luttent contre l'érosion, qui sont tombés. Aussi, dans la zone d'Ebome, il y a une dizaine de maisons qui ont déjà été détruites, et deux hôtels, Malapane et Palm Beach, qui ont grandement été impactés par ce phénomène. Aujourd'hui, au niveau du lycée bilingue de Kribi, nous craignons que la route soit coupée, si rien n'est fait », a déclaré Biwoli.



Un lieu de ponte des œufs des tortues marines obstrué à cause des arbres renversés par les vagues sur le littoral de Kribi au Cameroun. Image de Adrienne Engono pour Mongabay.

Le long de la plage, l'on aperçoit de gros trous laissés par des arbres arrachés, des rochers dénudés et même la chaussée attaquée par les eaux ; par-ci, par-là, des débris de parpaings, grillages et poteaux parsèment tout un espace. « Il s'agit d'une digue qui avait été construite par un opérateur économique dans le but de protéger son hôtel contre la furie des eaux de l'océan. Malheureusement, l'ouvrage n'a pas résisté à l'érosion », a affirmé Laurent Ndongo, habitant de Kribi 1er.

« Nous sommes impuissants face à ce qui se passe. Nous avons l'impression qu'il y a une conspiration contre notre peuple. Ces eaux nous troublent le sommeil. Chaque fois, nous nous disons qu'elles viendront nous engloutir la nuit. Et, je pense qu'elles ne tarderont pas à le faire », dit sa Majesté Emmanuel Ngandi Ngoua, chef du village Nzami, dans l'arrondissement de Kribi 2ème.

Pêcheur de plus de 70 ans, il se souvient qu'il y a environ 10 ans, une distance de près de 1000 mètres séparait encore la mer de la plage, et que des arbres et des cocotiers laissés par l'administration allemande, il y a au moins un siècle, protégeaient la berge marine. Toute cette végétation a été détruite par l'eau.

« Nous avons un repère au niveau d'Ebomé avec le Pipeline Tchad-Cameroun. Lors de sa construction, au niveau de la jonction du pipeline avec la mer, il y a un certain point qui a été matérialisé. Mais, 10 ans après, lorsqu'on avait évalué, on a trouvé que cette matérialisation

avait reculé de 20 m. C'est ce qui nous permet de faire ce calcul. Là au moins, on avait un indicateur sûr et c'est perceptible actuellement. Aujourd'hui, l'eau qui se trouvait à une bonne distance de ce point le dépasse de 20 m. Etc. constat a été fait en 2020 », explique Biwoli.



image3\_\_La-route-principale-de-Kribi-menacee-par-les-vaguesdues-a-lerosion

Plusieurs facteurs sont à la base de l'érosion côtière au Cameroun comme au Congo. Outre le changement climatique mondial, avec l'augmentation du niveau des océans, liée à la fonte des glaciers et à la dilatation thermique des eaux qui accélère la disparition des côtes, les pratiques humaines non durables, telles que l'extraction de sable ou la construction d'infrastructures non adaptées, perturbent les écosystèmes naturels des rivages.

L'historien et muséologue Joseph Kimpfonko, qui a longtemps étudié l'histoire de la côte congolaise, explique : « Le littoral de la baie de Loango est très grand, et pour le protéger, il faudrait penser à la construction de grandes digues, qui protégeront le reste du littoral ».

Kimpfonko met en lumière la perte progressive des paysages que les Congolais ont autrefois connus et souligne que, sans un effort de préservation concerté, ces terres risquent de disparaître à jamais. « Le plus vieux cimetière de Loango construit en 1890 a été détruit par l'érosion et les familles peu nanties n'ont pas pu sauver les restes de leurs défunts parents, et on voyait flotter les ossements sur les eaux de l'océan Atlantique. Le défi majeur, aujourd'hui, est de trouver un financement, afin de sauver le reste du littoral qui risque de disparaître à jamais si rien n'est fait ».

Au Congo, la destruction des habitations des communautés, la perte de terres agricoles et de la biodiversité, la dégradation des écosystèmes côtiers est, selon Mokoke, les impacts de l'érosion côtière. « Le recul du trait de côte, atteignant jusqu'à 50 mètres par an dans certaines zones, menace également le développement économique, réduisant les ressources naturelles et affectant le tourisme côtier », dit-il. « Cette érosion compromet également la conservation de la biodiversité, car les habitats côtiers, tels que les mangroves, jouent un rôle crucial dans la protection contre l'érosion et le maintien de l'équilibre écologique », ajoute-t-il.

Auguste Owona, enseignant au lycée bilingue de Kribi II, chef traditionnel de troisième degré et Secrétaire général adjoint du Conseil régional des chefs, explique que le port en eau profonde de Kribi, la fibre optique qui va du Brésil au Cameroun et le pipeline, sont aussi l'une des causes de l'avancée de la mer au Cameroun. « La route qui relie Kribi aux régions du Littoral et du Centre pourrait disparaître si rien n'est fait. Elle se ronge au fil des jours. L'érosion avance à grand pas. Le lycée bilingue est menacé. Je crois qu'il faut déjà penser à la délocalisation de cet établissement », a-t-il proposé.

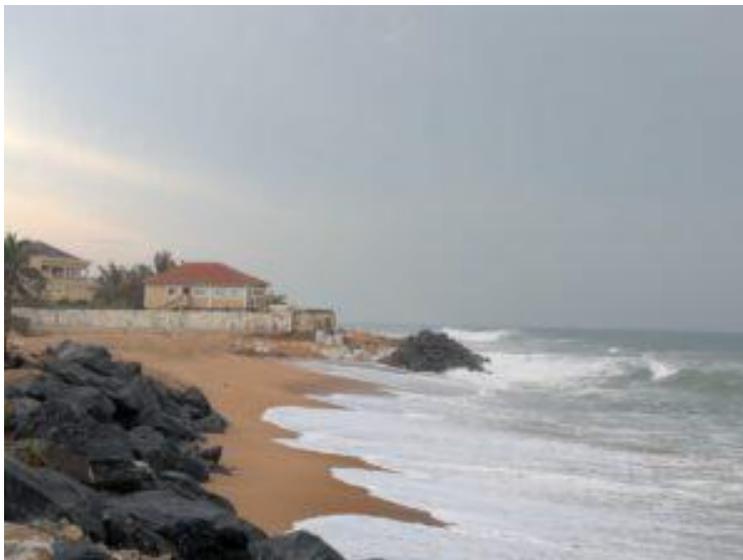


image4\_\_Des-epis-installes-sur-une-partie-des-cotes-togolaises-pour-lutter-contre-lerosion-cotiere-1200x900

Il renseigne que les autorités départementales ont déjà pensé à la déviation de la route, mais il ne trouve pas ceci comme une solution au problème, étant donné que même des habitations sont en danger. Les populations n'ont pas de moyens pour se prémunir. « L'océan est une menace et dire que les populations peuvent prévenir l'érosion, c'est trop dire », a martelé l'autorité traditionnelle.

En tant que citoyenne avisée, Téclaire Kingué relève : « Je suis native de Kribi ; il y a dix ans de cela, la mer n'était pas aussi proche du continent. Tous les arbres ont été renversés et cela contribue à la dégradation de la côte. Ces arbres (badamier, calebassiers et les cocotiers), qui ont été plantés par les Allemands, sont adaptés à la plage, supportent le taux de salinité, contrairement à d'autres plantes qui ne le peuvent pas », dit Kingué, née à Kribi il y a plus de 40 ans.

Elle souhaite que des mesures soient prises avec la contribution de toutes les parties prenantes (pouvoirs publics, organisations de la société civile, organisations non-gouvernementales, populations riveraines) pour la restauration des plages. Si Kribi est engloutie, s'inquiète-t-elle, c'est tout le pays qui va perdre. « Une régénération assistée de ces écosystèmes est nécessaire pour constituer une barrière entre la terre et la mer, pour restaurer les mangroves. Il faut des digues construites de manière architecturale après étude », propose Kingué.

### **Stabilisation du cordon sableux**

En Côte d'Ivoire, des travaux de stabilisation du cordon sableux situé à l'embouchure du fleuve Bandama, entre la lagune et la mer, pointé du doigt comme la cause de la très forte érosion de la côte, sont réalisés à Lahou-Kpanda, grâce à la Banque mondiale, à travers le projet WACA (West African Coastal Areas), un programme régional doté de 222 millions USD, pour la lutte contre l'érosion côtière en Afrique de l'Ouest.

Par contre, au Congo, les communautés avoisinant le littoral, conscientes de l'urgence de la situation, ont décidé de se prendre en charge en collaboration avec des associations comme Eboko. « Le planting d'arbres mémoriels ou encore l'inauguration du verger Eboko sont des actions qui visent, non seulement à freiner l'érosion, mais aussi à sensibiliser les communautés sur l'importance de protéger leur environnement. Des initiatives qui permettent de stabiliser les sols tout en créant un lien entre la préservation du patrimoine et le développement durable », affirme Mavila.

La lutte pour freiner la progression de l'érosion côtière, qui connaît un recul de ses côtes estimé entre 2 et 3 mètres par an, menaçant directement les populations riveraines et leurs moyens de subsistance, prévoit aussi la construction de digues de protection, la restauration des mangroves

qui constituent des barrières naturelles contre l'érosion, et la relance de la filière coco, les racines des cocotiers contribuant à stabiliser les sols.

Ces travaux représentent un espoir concret pour les habitants de Lahou-Kpanda, même si la bataille contre l'océan semble parfois perdue d'avance.

Au-delà des ouvrages de protection et de stabilisation du cordon sableux, la lutte prévoit également un accompagnement des populations dans leur adaptation aux changements environnementaux. Les travaux engagés visent, non seulement à protéger les infrastructures existantes, mais aussi à sécuriser les zones d'habitation et les espaces communautaires essentiels comme l'école et les lieux de culte.

La communauté, malgré sa vulnérabilité croissante, fait preuve d'une résilience remarquable. Les pêcheurs doivent constamment adapter leurs pratiques face à l'évolution de l'embouchure et aux modifications du littoral. La protection du village s'inscrit dans une approche globale qui combine solutions techniques et préservation du tissu social.

Le gouvernement ivoirien, conscient que Lahou-Kpanda pourrait servir de modèle pour d'autres zones menacées du littoral ouest-africain, suit de près l'évolution de ce site pilote. La réussite de ces mesures de protection pourrait déterminer l'avenir de nombreuses autres communautés côtières de la région, confrontées aux mêmes défis climatiques et environnementaux. L'enjeu dépasse ainsi largement les frontières du village : il s'agit de développer des solutions durables pour l'ensemble du littoral ouest-africain.

Le gouvernement congolais, pour sa part, a planifié une série d'initiatives pour contrer l'érosion côtière au nombre desquelles la valorisation de la « Route des esclaves », par la construction d'un musée de la mémoire et de l'esclavage, à des fins de diversification de l'économie nationale, ou encore la construction des bassins de rétention d'eau, pour une bonne gestion des eaux dans les municipalités.

« Nous devons combiner les approches traditionnelles avec les solutions modernes. Replanter les mangroves, c'est aussi rétablir une partie de notre héritage culturel. Les mangroves faisaient partie intégrante de la vie côtière, il y a des siècles. La disparition de ces habitats affecte la chaîne alimentaire et la capacité des espèces à survivre, menaçant ainsi l'équilibre écologique des zones côtières », souligne Mavila.

Au Cameroun, dans la zone de Yoyo, un village des pêcheurs, situé à près de cinquante kilomètres de Douala, un Programme régional de développement et de restauration de la mangrove du Littoral (Prdrml), est mis en place. Selon Anthony Nnoke Ngwese, Secrétaire général du Conseil régional du Littoral., une bonne partie de l'érosion est due à la coupe de la forêt des mangroves pour des raisons d'habitation, d'agriculture, de séchage de poisson, etc.

### **Solutions d'ingénierie lourde**

Au Bénin, on observe sur une partie des 125 km de côte de ce petit pays ouest-africain d'environ 13 millions d'habitants, la construction d'infrastructures de protection, afin de stabiliser le littoral et réduire l'impact des vagues. Comme dans la majorité des pays d'Afrique de l'Ouest, les mesures de gestion contre l'érosion côtière, qui ravagent les communautés vivant dans les localités comme Hillacondji, Agoué, Grand-Popo, Ouidah et Cotonou, reposent principalement sur des solutions d'ingénierie lourde, aussi appelées infrastructures grises. Les ouvrages visent à stabiliser les côtes en réduisant l'énergie des vagues et en retenant les sédiments. Ainsi, l'État béninois a fait installer des épis pour protéger la côte, notamment à l'Est de Cotonou. Mais leur coût élevé, en termes de construction et d'entretien, limite leur déploiement généralisé.

De plus, après chaque épi installé, l'érosion se déplace plus à l'Est, créant de nouveaux défis. Enfin, ils ne garantissent pas toujours une solution durable, comme en témoigne l'effondrement de structures mal entretenues au Ghana après seulement 15 ans.

Le Bénin, avec des côtes principalement sableuses, est particulièrement exposé aux vagues qui déferlent depuis l'Atlantique, ce qui fragilise davantage le littoral. Les effets du changement climatique, l'urbanisation croissante des façades littorales, la dégradation des écosystèmes naturels côtiers, la commercialisation du sable marin et la multiplication des barrages et retenues d'eau, sont autant de raisons qui expliquent l'avancée de la mer sur le littoral béninois.

À Grand-Popo, par exemple, l'érosion côtière engloutit des espaces cultivables et affecte les moyens de subsistance des populations. Certains habitants sont contraints d'utiliser leurs propres habitations comme espaces de culture, afin de continuer à pratiquer le maraîchage, leur principale source de revenus. Dans cette même région, des villages ont disparu sous l'eau, avec une partie de leur histoire.

Vincent Coffi, originaire de Docloboé, un village de la région englouti par la mer depuis quelques années, se désole : « Aujourd’hui que mes enfants ont grandi, ils me réclament de connaître leur village d’origine. Même si je sais que c’est un phénomène naturel qui est à la base de la disparition de ma maison familiale, ça fait quand même mal ».



Des habitations détruites par l’avancée de la mer sur le littoral Est de Cotonou au Bénin. Image de Christophe Assogba.

Dans le Sud du Benin, l’ONG Corde s’investit depuis 2008, dans la mise en œuvre des mécanismes d’adaptation aux effets du changement climatique dans les zones rurales. Pendant 5 ans, dans l’arrondissement de Djègbabji situé dans la commune de Ouidah, Ebénézer Houndjinou, Coordonnateur de cette ONG, et ses collaborateurs ont travaillé à la restauration de mangroves sur une superficie de neuf hectares. « Les mangroves jouent un rôle de barrière naturelle en cas de phénomènes climatiques extrêmes. Restaurer donc les mangroves contribue à stabiliser les côtes pour lutter contre l’érosion. Nous n’avons pas fait que planter des mangroves, on a pratiqué la restauration hydrologique des mangroves. Nous sommes partis d’un site totalement dégradé qu’on a restauré », dit Houndjinou à Mongabay. Depuis plus de 15 ans, cette ONG initie des projets pour contribuer à la sauvegarde de l’environnement par la promotion des pratiques et actions de développement durable.

### **La mer commande le déroulement des activités de pêche**

Sur la côte togolaise voisine du Bénin, la mer avance aussi avec force et elle chasse les populations, ravageant leurs habitations, emportant leurs infrastructures socio-économiques (hôtels, boutiques, bars-restaurants, routes...) et détruisant la biodiversité.

Même les cimetières n'échappent pas à la montée des eaux comme un peu partout dans les agglomérations le long du littoral en Afrique subsaharienne. La mer ne se limite pas à la destruction des infrastructures, elle commande le déroulement des activités de pêche à certains endroits sur la côte, comme c'est aussi le cas au Cameroun, où le calendrier de pêche est perturbé, et les pêcheurs n'entrent plus en mer comme il était de coutume (à partir du 15 août pour l'ouverture de la pêche). Le trait de côte avance chaque année et décape une partie de la superficie du Togo, qui perd par endroit un kilomètre de terre. « D'après les calculs que nous avons effectués, on a perdu jusqu'à 800 mètres de plage à certains endroits. C'est énorme en termes de perte de terre », déclare Tchannibi Bakatimbe, Lieutenant-Colonel des Eaux et forêts et Chef division Préservation des milieux et cadre de vie au ministère de l'Environnement et des ressources forestières (MERF) du Togo.

À Agbodrafo, localité en bordure de mer, dans la banlieue Est de Lomé en direction du Bénin, l'impact de l'érosion côtière est perceptible avec les maisons abandonnées et/ou à moitié endommagées par la mer. « L'avancée de la mer nous a créé beaucoup de dégâts. Tu vois le puits là-bas seul, c'est là où je suis né, et c'était la maison de mon père. Depuis des années, mes parents, arrière-grands-parents avaient résidé loin de là où nous sommes aujourd'hui. J'étais encore petit quand on a goudronné cette route. La voilà aujourd'hui en partie décapée par la mer, et l'État a dû refaire une nouvelle route. Avant celle-ci dont j'ai été témoin de la construction, il y a une première route qui avait été engloutie depuis », dit Agbodjin Agbé Messandjin, un riverain.



Une maison progressivement engloutie par la mer à Avepozo, une localité de la banlieue Est de Lomé, la capitale du Togo. Image de Charles Kolou pour Mongabay.

La pêche, qui reste la principale activité pour la majorité des populations autochtones vivant à proximité de la côte, est très influée par l'érosion côtière, qui a mis à nu les beach rock par endroit.

« Les pêcheurs togolais n'ont pas pour habitude d'utiliser ce qu'on appelle la scène tournante, qui est une technique de pêche en mer. Ils pratiquent beaucoup la scène de plage. Cependant, le beach rock a un impact considérable sur cette activité, parce qu'il limite les zones où les pêcheurs peuvent lancer et tirer leurs filets jusqu'à la plage. Cela affecte donc fortement leurs pratiques », explique Gabriel Segniagbeto, Professeur de zoologie à l'université de Lomé et Conseiller scientifique de l'Association togolaise pour la conservation de la nature, dénommée Agbo-Zegue.

« L'avancée de la mer a un grand impact sur notre activité de pêche ; nous n'arrivons plus à capturer les poissons comme avant. Actuellement, c'est avec peine que nous mangeons. Sincèrement, l'avancée de la mer a fait apparaître les roches, et cela déchire nos filets et gâtent nos pirogues. Nous n'avons pas de moyens pour résister à la mer qui avance », dit Apéléte Denor, président de l'Association des pêcheurs « Main dans la Main », à Agbodrafo.

Cette érosion côtière engendre aussi des impacts socio-culturels, affectant gravement, selon Sylvain Akati, Directeur exécutif de l'ONG AJEDI (Action des Jeunes pour le Développement Intégral), « la stabilité sociale de certaines communautés ». « Face à l'avancée de la mer, certaines d'entre elles, ont dû se déplacer, tandis que d'autres familles ont perdu leur patrimoine, englouti par la mer, et certains lieux de culte aussi ont été dévastés. Ce phénomène a entraîné une fragmentation du tissu familial et social. C'est aussi un effet amplificateur de la pauvreté dans la zone littorale, parce qu'on enregistre la perte des espaces exploités à des fins de maraichage », précise Akati, spécialiste des questions d'économie maritime.

Au-delà des infrastructures socioéconomiques, on assiste aussi à la détérioration de la biodiversité, notamment les tortues marines, particulièrement vulnérables à l'érosion côtière. « L'érosion côtière et la formation de bandes de beach rock réduisent l'espace de ponte disponible. L'érosion forme également des micro-falaises de sable que les tortues ne peuvent pas escalader, les obligeant parfois à pondre leurs œufs dans des zones exposées à l'humidité. Or, si un nid est mouillé, les œufs ne pourront pas éclore ; ce qui a un impact majeur sur la reproduction des tortues », explique Professeur Segniagbeto.

### **Disparition des invertébrés et destruction des habitats de nombreuses espèces**

Par ailleurs, l'érosion côtière entraîne la disparition des invertébrés dans les zones mésolittorales et infralittorales, tout en détruisant l'habitat de nombreuses espèces. « Autrefois, ces invertébrés constituaient une source d'alimentation pour diverses colonies d'oiseaux d'eau qui fréquentaient le littoral. Aujourd'hui, ces invertébrés ont presque entièrement disparu, et avec eux les oiseaux qui en dépendaient par leur présence », affirme Professeur Segniagbeto.

Le phénomène vécu au Togo est fondamentalement lié à la construction de deux infrastructures économiques majeurs : le Port Autonome de Lomé et le Barrage hydroélectrique d'Akossombo au Ghana. « L'érosion côtière, telle que nous la connaissons aujourd'hui, s'est déclenchée sur la côte togolaise à partir des années 1960. Et, cela a été la conjugaison de deux actions. Il s'agit du barrage d'Akosombo qui a été construit dans les années 1960-1964 au Ghana et le port de Lomé. C'est après la construction de ces deux ouvrages, qu'il a été constaté un début d'érosion dans la zone située à l'Est immédiat du port », explique Tchannibi Bakatimbe.

Ces deux infrastructures, explique-t-il, sont venues rompre l'équilibre de la dynamique morphostructurale de la côte togolaise. « L'analyse montre que ces ouvrages ont un impact sur la dynamique littorale, c'est-à-dire l'équilibre entre les apports et les départs de sédiments sur la plage. Nous savons que ces apports proviennent principalement des fleuves, qui transportent les sédiments depuis les continents jusqu'à la plage », explique Dr Kouami Dodji Adjaho, chercheur à l'université de Lomé. « La construction du barrage d'Akossombo, par exemple, bloque une partie des sédiments qui devraient atteindre la côte pour être redistribués par la dérive littorale (courant côtier de direction Ouest-Est), contribuant ainsi à la formation naturelle de la plage. Le barrage a donc un impact direct sur la régénération des plages, tout comme d'autres infrastructures, telles que les jetées des ports et les épis, qui perturbent également la distribution du transit sédimentaire », ajoute Adjaho.

Victimes, les populations contribuent elles-mêmes à exacerber le recul du trait de côte. « Il y a des actions des communautés du littoral qui sont des actions d'amplification de l'érosion côtière que nous constatons. Il s'agit du prélèvement du sable et du gravier marin malgré les sensibilisations et l'interdiction formelle de cette activité. C'est une action d'amplification, parce que c'est toujours du sédiment qui est prélevé de la côte, et c'est un manque à gagner dans le cadre du transit littoral », explique Bakatimbe.



Des déchets de l'océan à de Lahou-Kpanda en Côte d'Ivoire dans lesquels il n'est pas rare de trouver des ossements humains. Image de Roland Klohi pour Mongabay.

En outre, le changement climatique aggrave l'érosion côtière en entraînant une élévation du niveau de la mer. « Les tempêtes et cycles naturels d'ondulations liés aux modifications climatiques aggravent l'avancée de la mer vers les installations humaines sur la terre ferme. Cette érosion menace 42 % de la population nationale, des unités industrielles, des activités économiques et portuaires, des vestiges touristiques, des villages de pêche. Dans le futur, tous les scénarios climatiques indiquent une amplification de ce phénomène, car l'amplitude d'élévation du niveau de la mer va passer de 11,35 cm en 2025 à 62 cm en 2100 », précise le document de la quatrième Communication nationale sur les changements climatiques au Togo, publié en 2022, par le ministère de l'Environnement et des ressources forestières.



image6\_\_Quelques-pecheurs-sur-la-plage

Face à l'impact sur la population et l'économie, le Togo, par le biais du projet WACA financé par la Banque mondiale, mène plusieurs initiatives visant à protéger sa côte et à préserver les moyens d'existence des communautés vivant sur le littoral.

### **Intégrer le changement climatique dans la lutte**

La particularité de ce projet, visant à améliorer la gestion des risques naturels et humains communs, est qu'il intègre le changement climatique affectant les communautés et les zones côtières. « Le WACA est un projet régional qui vise le renforcement de la résilience des populations vivant sur le littoral. Son intervention se concentre d'abord sur les questions environnementales, avec la mise en place d'infrastructures conçues pour atténuer les principaux risques auxquels le littoral est exposé, tels que l'érosion côtière, les inondations et la pollution. Le second volet du projet consiste à renforcer les capacités des communautés locales, afin d'accroître efficacement leur résilience », affirme Dr Adou Rahim Alimi Assimiou, coordonnateur du projet WACA au Togo.

Des épis et des brise-lames ont été construits entre le Port autonome de Lomé et Sanvee-Condji, pour fixer le trait de côte sur une période moyenne de 50 ans. « Le projet a travaillé jusqu'ici sur le segment qui va de Agbodrafo jusqu'à la frontière avec le Bénin, et sur ce segment, nous avons construit sept nouveaux épis, et entre les épis, nous avons procédé au rechargement avec du sable. Nous avons aussi réhabilité et prolongé six épis au niveau d'Anèho en plus d'un brise-lame de 400 m et d'une dune de sable de 1 km 200 m. L'ensemble de ces ouvrages permet de limiter l'érosion, parce que l'objectif des épis est de fixer le trait de côte », explique Dr Adou.

Toutefois, ces épis ne résolvent pas définitivement le problème, parce que, de l'avis des experts, ils ne font que déplacer le problème vers l'aval où leurs impacts sont perceptibles avec l'érosion dite conceptuelle.

D'autres ouvrages, notamment les brise-lames immergés ou encore des épis, sont prévus pour être construits sur d'autres segments littoraux, dans beaucoup de pays, notamment au Cameroun, où, selon Professeur Egnégué à Nyam, un travail de remblai de la plage est en cours de réalisation entre Kribi 2ème et l'arrondissement de Campo, sur une distance d'environ 70 km.

Le Togo expérimente comme d'autres pays africains, des solutions dites douces qui contribuent à la réduction des risques côtiers comme l'érosion, l'inondation, la dégradation de la biodiversité et la submersion marine avec le reboisement/restauration des mangroves, le long de la côte.

### **Les communautés refusent de disparaître**

Tout le long de la plage de Lahou-Kpanda en Côte d'Ivoire, jonchée de débris plastiques et végétaux, trois pêcheurs affrontent les vagues brunâtres. Au loin, des palmiers courbés par le vent semblent s'incliner devant l'inéluctable. Sur le terrain de football aux buts rouillés, quelques jeunes jouent encore, comme pour défier le destin. L'école, avec son drapeau ivoirien flottant dans la brise marine, continue d'accueillir les enfants, tandis que les habitants déplacent régulièrement leurs maisons vers l'intérieur des terres.

À Lahou-Kpanda, l'approche de la relance de la filière coco, pour protéger cette zone côtière, résonne particulièrement, alors que les palmiers qui bordent encore le village, constituent l'une des dernières défenses naturelles contre l'avancée de l'océan.

Mais, pour les habitants de Lahou-Kpanda, le temps presse. Emmanuel Idi désigne une tombe carrelée partiellement effondrée, dont la structure moderne n'a pas résisté aux assauts répétés de l'océan.

Les côtes d'Afrique subsaharienne recèlent un potentiel économique considérable, mais c'est une course contre la montre qui est engagée pour sauver ce qui peut encore l'être.

Dans le cimetière éventré de Lahou-Kpanda, comme dans bien d'autres sur le littoral en Afrique de l'Ouest et centrale, où le sable s'accumule inexorablement, les tombes racontent l'histoire des communautés qui refusent de disparaître. Les palmiers continuent de se dresser, sentinelles fragiles entre terre et mer, tandis que les infrastructures coloniales, dernières gardiennes d'un passé qui s'efface, contemplant l'horizon incertain.



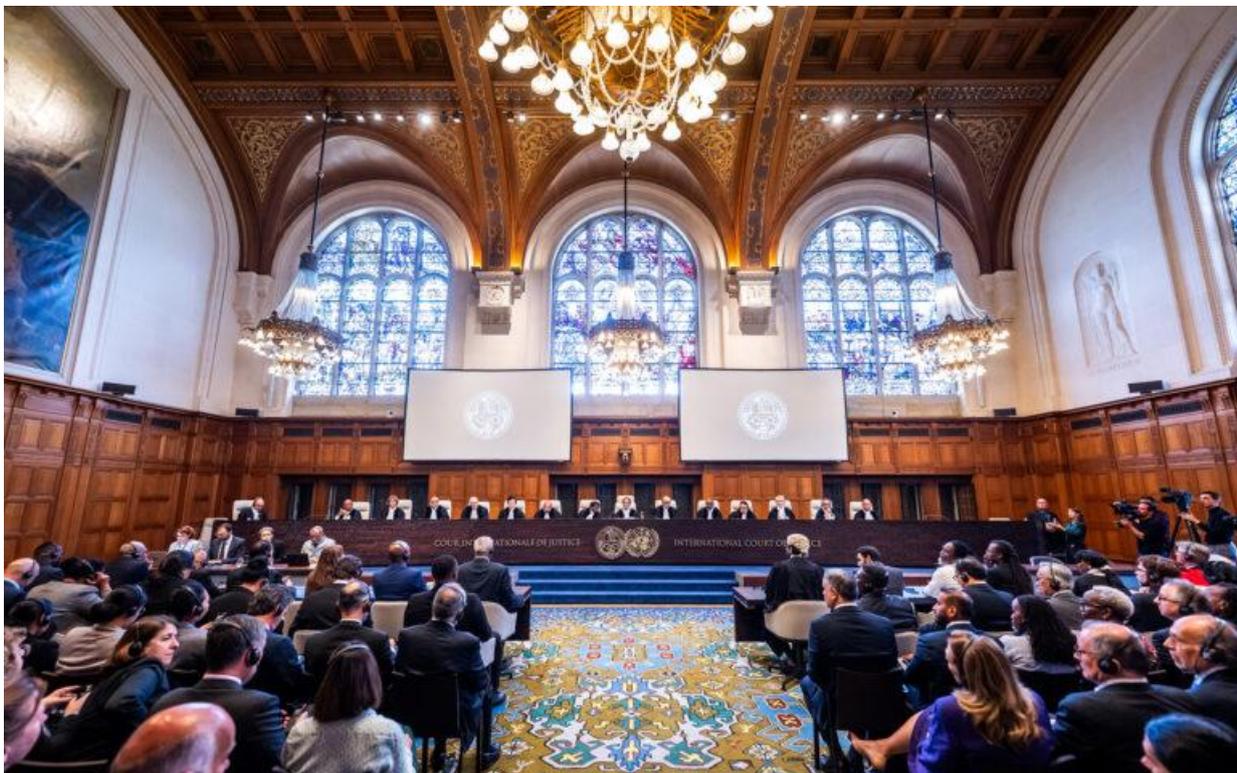
**BLEEN MEDIA**

## **Karina Zarazafy (Madagascar) ; Climat : la Cour internationale de Justice frappe fort ; Bleen Media, 24 juillet 2024.**

Tag : CIJ, Accord de Paris, CCNUCC, CNUDM, Protocole de Kyoto.

Pour accéder à l'article : <https://www.bleenmada.com/climat-la-cour-internationale-de-justice-frappe-fort/>

**L'inaction en matière de climat peut désormais constituer une violation du droit international. La plus haute juridiction des Nations Unies, la Cour internationale de Justice (CIJ) a rendu son avis consultatif sur la question, hier, 23 juillet 2025. Désormais, « les États ont l'obligation de prévenir les dommages significatifs à l'environnement » et doivent « coopérer de bonne foi » pour enrayer le changement climatique.**



📷 UN Photo/ICJ-CIJ/Frank van Beek. Courtesy of the ICJ.

## Sismique

Une onde de choc sur la sphère internationale. La nouvelle a animé toutes les discussions dès sa sortie le 23 juillet. La CIJ, dans son avis consultatif sur les obligations des États en matière de changement climatique, rappelle à tous que « l'inaction en matière de climat n'est plus seulement un échec politique : elle peut désormais constituer une violation du droit international ». De quoi glacer le sang de ceux qui, comme les États-Unis qui se sont retirés de l'Accord de Paris, ne sont pas parties prenantes aux traités sur le climat. En effet, comme le souligne l'Institut international du Développement durable (International institute for Sustainable development IISD) dans son bulletin d'analyse, cet avis consultatif de la CIJ précise que « les obligations découlant du droit international coutumier s'appliquent à tous les États, qu'ils soient ou non parties aux traités sur le climat ».

Selon la Cour, « la responsabilité d'un État en cas de manquement peut être invoquée par tout autre État, conformément au droit international coutumier ». Ainsi, « le fait pour un État de ne pas agir de manière appropriée pour protéger le système climatique des émissions de gaz à effet de serre (GES) – y compris via la production et la consommation de combustibles fossiles, l'octroi de licences d'exploration ou l'octroi de subventions aux énergies fossiles – peut constituer un fait internationalement illicite imputable à cet État ».

## Un avis historique

Cet avis de la CIJ a été attendu depuis près de deux ans maintenant. L'instance juridique ayant été saisie par l'Assemblée générale des Nations Unies, à l'initiative du Vanuatu, archipel déjà victime de la montée des eaux, en mars 2023, pour trancher sur « les obligations juridiques des États pour protéger le climat, aujourd'hui et demain ». Ainsi que sur « les conséquences s'ils y manquent, notamment à l'égard des pays les plus exposés ». Ainsi, selon les Nations Unies, l'émission de l'avis consultatif du 23 juillet marque un « tournant pour le droit international, aux répercussions politiques considérables ». En effet, il est important de noter que ces obligations des États, découlent non seulement des traités multilatéraux – Convention-cadre des Nations Unies sur les changements climatiques (CCNUCC) de 1992, Protocole de Kyoto de 1997, Accord de Paris de 2015 – mais relèvent également « du droit coutumier international », de la « Convention des Nations Unies sur le droit de la mer (CNUDM) », ou encore « du droit international des droits de l'homme ». Ce qui renforce le caractère quasi-universel de cet avis.

### **Inaction punissable**

Un État peut alors « être tenu pour responsable s’il ne prend pas les mesures réglementaires et législatives nécessaires pour limiter les émissions des acteurs privés sous sa juridiction ». Et toujours d’après les Nations Unies, « l’obligation de prévention impose aux États des mesures « appropriées », « conséquentes », « rapides » et « durables » pour réduire les émissions de gaz à effet de serre ». « Le principe de précaution s’applique pleinement » souligne l’organisation. Pour expliquer que « l’absence de certitude scientifique absolue ne doit pas servir de prétexte à l’inaction ».



The Peace Palace in The Hague, Netherlands, seat of the International Court of Justice (ICJ)/ 📷 Photo by ICJ |

Jeroen Bouman

### **Une nouvelle ère**

L’avis consultatif n’est pas un jugement mais il va au-delà du simple avis technique car il touche à des principes et enjeux globaux. En tant que tel, il « n’est pas juridiquement contraignant » et n’a de ce fait pas force obligatoire. Toutefois, il s’agit d’une opinion juridique formelle émise par la plus haute instance juridique des Nations Unies. Ce qui lui permet d’influencer aussi bien le

droit international que les pratiques étatiques. Comme le souligne les Nations Unies dans leur communiqué, « même si l’avis consultatif de la CIJ n’est pas juridiquement contraignant, il pourrait redessiner les lignes du droit climatique ».

### **Vague d’espoir**

Ralpj Regenvanu, ministre vanuatais du changement climatique a réagi à l’issue de la déclaration faite par le juge Iwasawa Yuji, président de la CIJ. « Cela fait 30 ans que nous nous battons...Cet avis changera le récit, et c’est ce dont nous avons besoin » a-t-il alors déclaré à l’AFP. Cet événement a en effet réjoui plus d’un. Des manifestants étaient postés devant le Palais de la Paix, à la Haye, en brandissant pancartes et slogans : « La justice climatique maintenant, sans plus attendre ». « Leur cri d’alarme a trouvé écho dans la voix du juge Iwasawa et de ses 14 confrères. Et dans les principes désormais gravés dans le marbre du droit international » lit-on dans le communiqué des Nations Unies.



ICJ President Judge Yuji Iwasawa, Japan, delivering the advisory opinion/ 🇺🇳 UN Photo/ICJ-CIJ/Frank van Beek.

Courtesy of the ICJ.

### **Et maintenant?**

« C’est une victoire pour notre planète, pour la justice climatique et pour le pouvoir des jeunes de faire bouger les choses » a salué António Guterres, Secrétaire générale de l’Organisation des

Nations Unies (ONU). Reste à savoir maintenant comment cet avis se répercutera au niveau de chaque État. Chacun est dorénavant poussé voire contraint de repenser leurs politiques nationales. Mais la question du comment se conformer à ces obligations reste à élucider. Sans oublier le fait que le système énergétique de nombreux pays, à l’instar de Madagascar, dépendent encore majoritairement des combustibles fossiles, principaux responsables des émissions de GES.



## **Boris Ngounou (Cameroun) ; Trafic d’espèces : l’Afrique sous le choc de 92 saisies en 2025 ; Environnementales, 24 juillet 2025.**

Tag : CITES.

Pour accéder à l’article : <https://environnementales.com/2025/07/24/trafic-despeces-lafrique-sous-le-choc-de-92-saisies-en-2025/>



Écaille de pangolin, ivoire d’éléphant, tortues menacées... En seulement six mois, 92 cas de trafic d’espèces sauvages ont été recensés à travers 37 pays africains. Une crise environnementale de grande ampleur révélée par l’opération Sama II, pilotée par l’ONU.

L'Afrique continue de payer le prix fort du commerce illégal d'espèces sauvages. Selon les résultats de l'opération Sama II, publiés le 22 juillet 2025 à Antananarivo (Madagascar), 92 cas de trafic et autant de saisies ont été enregistrés cette année sur le continent. En tête du classement, le Zimbabwe avec 13 cas, suivi de la Namibie (12 cas et 21 saisies), et de Madagascar, qui occupe la 3e position avec 10 cas et 14 saisies. À l'inverse, des pays comme Maurice, le Congo ou le Mozambique ferment la marche avec un seul cas chacun.

Les produits les plus prisés par les trafiquants sont les écailles de pangolin, les défenses d'éléphant et la tortue radiée, espèce endémique de Madagascar. Rien qu'en décembre 2024, 800 tortues ont été saisies. D'après les organisateurs de l'opération, 76 % des marchandises confisquées sont des espèces classées en danger d'extinction par la Convention internationale CITES. Le reste comprend des espèces non listées, des armes et des stupéfiants.

Ce marché illicite, estimé à près de 20 milliards de dollars par an, est désormais le 4e trafic le plus lucratif au monde, derrière la drogue, la contrefaçon et la traite humaine. Mafias, groupes terroristes et réseaux criminels s'en servent pour financer leurs activités. Au Kenya, deux trafiquants belges ont récemment été condamnés pour avoir tenté de faire passer clandestinement 5 000 fourmis vivantes, destinées au commerce des NAC (nouveaux animaux de compagnie).

Au-delà du crime organisé, c'est toute la biodiversité africaine qui est en péril. Le braconnage alimente une économie souterraine dévastatrice, alimente les conflits et détruit des espèces clés de l'écosystème. « Acheter de l'ivoire ou une tortue, c'est financer la guerre, la corruption et la disparition du vivant », alerte Charlotte Nithart, de l'ONG Robin des Bois. L'Afrique est aujourd'hui à la croisée des chemins : protéger sa faune ou continuer de la voir disparaître.



**Jean Louis Casimir (Ile Maurice) ; Journée africaine de la mer et de l'océan ; Zournal Rodrigues , MBC, 25 juillet 2025.**

Tag : -.

Pour voir le reportage : <https://www.mbcradio.tv/article/zournal-rodrigues-juillet-25-2025>

A partir de 6 minutes 40 secondes.



**Wassila Ould Hamouda (Algérie) ; Lamia Bahbah, biologiste marine et enseignante chercheuse : «L'algue japonaise est une grave menace écologique pour nos côtes» ; Horizons, 25 juillet 2025.**

Tag : -.

Pour accéder à l'article : <https://www.horizons.dz/?p=319031>



**Lamia Bahbah, biologiste marine et enseignante-chercheuse, tire la sonnette d'alarme car, dit-elle, «l'algue japonaise est une grave menace écologique pour nos côtes».**

Dans cet entretien exclusif, Lamia Bahbah, docteure en biologie marine, enseignante-chercheuse à l'École nationale supérieure des sciences de la mer et de l'aménagement du littoral, et chercheuse à l'USTHB au sein de l'équipe d'océanographie biologique et environnement marin, revient sur l'origine de l'algue qui envahit la côte algérienne, les raisons de sa pro-pagation fulgurante, ses effets multiples sur l'environnement et l'économie, ainsi que les pistes d'action possibles.

### **Entretien réalisé par Wassila Ould Hamouda**

#### **Depuis quand avez-vous commencé à observer la présence des algues sur les plages, notamment celle qui s'est propagée sur la côte algérienne?**

C'était vers la fin de l'année 2023. Nous avons constaté une présence abondante d'algues sur les plages, mais il était difficile de distinguer cette espèce des autres de la même famille. Elle appartient à la famille des dictyotales, ce qui explique pourquoi son identification a été tardive. Une fois identifiée, nous avons effectué des recherches et découvert qu'il s'agissait d'une algue japonaise nommée *Rugulopteryxokamurae*. Elle est apparue en Méditerranée en 2002. Elle aurait été importée de France avec des huîtres japonaises destinées à l'aquaculture, les spores étant fixées sur les coquilles.

D'autres hypothèses évoquent le transport maritime, mais la voie aquacole semble la plus plausible. Elle a été repérée en France en 2009, sans être déclarée invasive à l'époque. Il faut comprendre qu'il y a une différence entre une algue introduite et une algue invasive. Une algue qui provient d'un autre environnement ne cause pas forcément des déséquilibres. Elle devient invasive lorsqu'elle se reproduit rapidement, colonise de larges espaces et entre en concurrence avec les espèces locales. Cette algue est donc passée du stade d'introduction à celui d'invasion, comme cela s'est produit en France, en Italie, en Espagne, puis au Portugal, au Maroc et maintenant en Algérie. Sa présence est plus marquée cette année.

Certaines plages sont littéralement envahies, comme celle d'El Kettani à Alger. Elle affecte tout le littoral algérois, et avec son mode de reproduction, elle pourrait atteindre les autres régions. La cartographie que nous avons réalisée montre qu'elle est présente de Cap Djinet à Cap Ténès. Elle a aussi été signalée à Beni Haoua, Tipasa, Aïn Benian, la baie d'Alger, AïnTaya, Boumerdès,

et même à Oran. Elle est souvent confon-due avec d'autres espèces, mais lorsqu'elle forme des couches épaisses au niveau des côtes, on peut clairement la reconnaître.

### **Quels sont les facteurs qui favorisent sa prolifération?**

Cette algue cumule tous les modes de reproduction, sexuée, asexuée, et par fragmentation. Un petit morceau suffit à régénérer un individu complet. Elle est extrêmement prolifique. Son introduction a été favorisée par l'aquaculture et les bateaux, notamment à travers le biofouling et les eaux de ballast. Elle possède une forte capacité d'adaptation aux différents environ-nements marins, notamment en raison du réchauffement climatique. Les températures en Méditerranée se rapprochent de celles de son environnement d'origine dans le Pacifique. C'est ce qui favorise cette prolifération rapide. L'absence de préda-teurs naturels dans nos eaux est également un facteur important.

### **Quel est l'impact de cette algue sur l'environnement et la société?**

Sur le plan socioéconomique, même si elle n'a pas d'effet direct sur la santé, elle pose de nombreux problèmes. Elle envahit les plages, ce qui affecte le tourisme, la baignade et la plongée. En Italie et en Espagne, ces algues ont engendré des pertes de plusieurs millions de dollars. L'impact est également notable sur l'activité marine. Les pêcheurs artisanaux que nous avons interrogés ont signalé une baisse des captures depuis son apparition, car les poissons locaux ne la consomment pas. Elle dégage une odeur différente, voire repoussante, et développe des substances chimiques pour se protéger des prédateurs.

Dans certaines zones, elle a même modifié la morphologie de la côte, comme à la plage de L'Eden où le sable n'a pas retrouvé sa place. Du point de vue de la santé, aucun cas d'intoxication n'a été signalé, mais comme toute matière organique en décompo-sition, elle produit une odeur désagréable, dégageant du sulfure d'hydrogène, ce qui rend sa présence gênante lorsqu'elle s'accumule en grande quantité. Ce qui est recommandé de ne pas rester très longtemps proche de la masse d'algue accumulé. Dans certains endroits, ces algues ont atteint jusqu'à un mètre de hauteur.

**Et sur l'écosystème marin?**

C'est là où l'impact est le plus grave. En tant qu'écologiste et chercheur dans la science marine, nous constatons que le plus grand impact a été sur les communautés marines. Cette algue a pris de l'ampleur prenant la place des espèces autochtones. Elle entre en compétition directe avec les espèces indigènes, perturbant l'équilibre de l'écosystème.

Nos études montrent que la biodiversité a chuté de manière alarmante, avec une perte de plus de 70% dans certaines zones, là où nous sommes passés de 46 espèces d'algues à seulement 11 après son introduction. Lors de nos plongées dans des sites autrefois riches en biodiversité, nous ne voyons désormais que cette algue tapissant le fond marin à perte de vue. C'est une véritable catastrophe écologique. L'écosystème marin étant à la base de plusieurs autres secteurs, tout déséquilibre affectera à terme l'ensemble de la chaîne.

**Avez-vous mené des actions ou des recherches pour gérer cette situation?**

Oui, une étude a été menée en collaboration entre notre équipe de recherche, le Commissariat national du littoral (CNL), l'Etablissement de l'hygiène urbaine et de la protection de l'environnement de la wilaya d'Alger (HUPE), et d'autres institutions relevant du ministère de l'Environnement. Une conférence a été organisée par le CNL pour vulgariser le phénomène. Ainsi, notre équipe de chercheurs a encadré une start-up pour voir s'il y a possibilité de valoriser cette algue.

Suite à cette étude, il a été constaté que cette espèce contient des composés, entre autres, anti-inflammatoire et antioxydant. Cette étude a démontré que cette espèce d'algue a un fort potentiel dans les domaines pharmaceutique, cosmétique et parapharmaceutique. Ce que nous pouvons dire c'est que toutes ces tonnes que nous récupérons peuvent être valorisées.

**Quelles sont vos recommandations face à cette invasion?**

Nous avons proposé de mettre en place une stratégie de suivi et de gestion, car une espèce marine invasive est très difficile à maîtriser une fois installée. La seule solution pour le moment est la surveillance, l'arrachage manuel et le nettoyage des plages. L'opération de nettoyage doit commencer dès le mois de mai, période durant laquelle l'algue commence à remonter sur l'eau et prendre place sur les plages. Ce n'est pas une plante terrestre qu'on peut traiter avec des

produits chimiques. Il faut également impliquer les citoyens, les sensibiliser à la non-dangerosité de cette algue et les encourager à participer à son élimination.

En parallèle, il est important de réfléchir à sa valorisation car elle contient des composés anti-inflammatoires et antioxydants. Cela peut donner lieu à des projets innovants et utiles. Il est crucial de créer un réseau de surveillance dédié aux espèces invasives marines, avec une véritable stratégie de biosurveillance, impliquant les universités, le Commissariat national du littoral et les autorités locales.



**Jean Louis Casimir (Ile Maurice) ; Journée internationale de conservation des mangroves ; Zournal Rodrigues , MBC, 26 juillet 2025.**

Tag : -.

Pour voir le reportage : <https://www.mbcradio.tv/article/zournal-rodrigues-juillet-26-2025>

A partir de 1 minute 30 secondes.

# Horizons

QUOTIDIEN NATIONAL D'INFORMATION

## **Wassila Ould Hamouda (Algérie) ; Changement climatique: La Méditerranée face au réchauffement ; Horizons, 25 juillet 2025.**

Tag : Plan Bleu, PNUE.

Pour accéder à l'article : <https://www.horizons.dz/?p=319027>



**Avec le changement climatique, la Méditerranée est face à des températures de plus en plus élevées.**

Le bassin méditerranéen subit de plein fouet les effets du changement climatique. L'élévation rapide des températures, combinée à une mer quasi fermée, accentue le réchauffement des eaux, perturbant gravement les écosystèmes marins et côtiers.

### **La Méditerranée, «c'est un petit jacuzzi»**

Ces bouleversements impactent directement les activités humaines comme la pêche, le tourisme ou l'urbanisme, plaçant la région face à un défi d'adaptation urgent et inédit.

Contacté par nos soins, le Directeur du Plan bleu du Programme des nations unies pour l'environnement (PNUÉ), Robin Degron, alerte sur l'urgence climatique en Méditerranée et les défis immenses qui se posent à ses écosystèmes, ses économies et ses habitants. À l'heure où les températures s'envolent, où les ressources en eau se raréfient et où les équilibres naturels sont bouleversés, la Méditerranée apparaît comme un épice centre du changement climatique, a-t-il fait observer.

«C'est un petit jacuzzi», résume Degron pour décrire la spécificité de la Méditerranée. «C'est une mer presque fermée, peu brassée par des courants marins, et soumise à une forte exposition solaire», a-t-il dit ajoutant que la chaleur qui s'y accumule entraîne une élévation rapide et durable des températures de l'eau. «Certains sous-bassins comme la mer Adriatique, la mer Egée ou le Golfe du Lion en subissent déjà les conséquences visibles», a-t-il précisé. D'après ses explications, la hausse des températures affecte directement la faune et la flore marines.

Il a cité l'exemple de la *Posidonia oceanica*, plante endémique de Méditerranée, qui commence à avoir des fleuraisons dès 27 °C et dépérit au-delà de 29 °C. La grande nacre (*Pinnaculus*), un mollusque emblématique mais sédentaire, ne peut fuir la chaleur et connaît des dépérissements massifs. En outre, Degron souligne que l'appauvrissement en oxygène des eaux chaudes affecte la survie des poissons, contribuant à la baisse des stocks halieutiques. Et si certaines espèces tropicales colonisent la Méditerranée via le canal de Suez comme c'est le cas du poisson-lion ou du crabe bleu, cette «tropicalisation» modifie profondément les équilibres biologiques.

### **Les effets négatifs sur les activités économiques**

Les effets ne se limitent pas à l'environnement. Ils touchent directement les activités humaines. «La pêche est en première ligne», souligne Robin Degron, touchée à la fois par la surpêche et le réchauffement des eaux. Le tourisme balnéaire, pilier économique de nombreuses régions méditerranéennes, est l'autre secteur vulnérable. Avec la montée du niveau de la mer et l'érosion des plages, les stations côtières voient leur attractivité menacée.

Lorsque les vagues de chaleur s'intensifient, la vie devient étouffante dans les villes côtières, souvent mal adaptées à ces nouvelles conditions climatiques. «On commence à voir

concrètement des impacts du réchauffement climatique sur les rivages méditerranéens», a-t-il insisté avant d'ajouter qu'«il y a une influence sur la plage. Une influence sur la pêche, une influence sur le tourisme, une influence évidemment sur la vie dans les villes méditerranéennes qui sont souvent côtières, dans lesquelles il devient maintenant très étouffant de vivre».

### **La mobilisation s'organise**

Le Directeur du Plan bleu a fait observer que le changement climatique est une tendance de fond sur laquelle on ne peut pas lutter. «Le bassin méditerranéen est très exposé, mais il est très peu émetteur de gaz à effet de serre. Même en diminuant les émissions du bassin, cela ne va pas y changer les conditions de vie», soutient-il, soulignant que «le bassin est emporté dans une tendance séculaire, à l'augmentation, au changement de la température».

Selon Degron, la Méditerranée «est dans un siècle qui sera forcément de plus en plus chaud». Et d'ajouter: «D'ici la fin du siècle, la température moyenne de la Méditerranée et de toute la région méditerranéenne augmentera de plus 5 degrés par rapport à 1900. C'est beaucoup comparativement à la tendance mondiale qui est plutôt autour de plus 3 degrés à la fin de ce siècle».

Face à cette réalité, l'adaptation devient une priorité absolue. Cela passe par des actions concrètes, entre autres, reverdir les villes, créer des îlots de fraîcheur, réduire la consommation d'eau, recycler les eaux usées, ou encore recourir à la désalinisation malgré les impacts environnementaux de cette techno-logie. La bonne nouvelle annoncée par le Directeur du Plan bleu, c'est que la mobilisation régionale s'organise. «Une Stratégie Méditerranéenne de développement durable 2026-2035 est en cours d'élaboration, coordonnée par le Plan bleu», a-t-il dit soulignant que l'objectif étant de «faire de l'adaptation au changement climatique un objectif prioritaire commun à tous les pays du bassin méditerranéen».

À travers son ouvrage «Climat, environnement, santé en Méditerranée. Alerte rouge sur la grande bleue», Robin Degron veut sensibiliser les décideurs, les chercheurs et les citoyens quant à la gravité de la situation. «Il faut protéger la vie des Méditerranéens et leur

biodiversité», insiste-t-il, convaincu que seule une réaction coordonnée et durable pourra permettre de surmonter les défis à venir.

# Horizons

QUOTIDIEN NATIONAL D'INFORMATION

**Wassila Ould Hamouda (Algérie) ; Systèmes alimentaire: Un engagement fort pour un monde plus résilient ; Horizons, 26 juillet 2025.**

Tag : UNFSS4.

Pour accéder à l'article : <https://www.horizons.dz/?p=319462>



**En sécurité alimentaire, l'Algérie a un engagement fort pour un monde plus résilient. Elle participera demain dimanche à Addis-Ababa au 2e Sommet de suivi des systèmes alimentaires.**

Chargé par le président de la République, Abdelmadjid Tebboune, le ministre du Commerce extérieur et de la Promotion des exportations, Kamel Rezig, prendra part aux travaux du 2e Sommet des Nations Unies sur les systèmes alimentaires (UNFSS+4), prévu du 27 au 29 juillet à Addis-Ababa (Éthiopie).

### **Pour l'Algérie, la sécurité alimentaire demeure un enjeu vital**

Organisé en partenariat avec l'Éthiopie, l'Italie et l'Organisation des Nations unies, le sommet est placé sous le thème: «Construire des systèmes alimentaires résilients et durables pour éradiquer la faim». Il réunit chefs d'État et de gouvernement, le Secrétaire général de l'ONU Antonio Guterres, ainsi qu'un large panel d'experts, d'acteurs de la société civile et de jeunes défenseurs du droit à l'alimentation.

L'occasion sera propice pour s'échanger sur les expériences réussies en matière de construction de systèmes alimentaires durables, inclusifs et résilients, et de faire le point sur les progrès accomplis à l'échelle mondiale dans ce secteur stratégique. La participation de l'Algérie s'inscrit en droite ligne de la politique nationale de souveraineté alimentaire, priorité réaffirmée à plusieurs reprises par le président Tebboune.

Pour l'Algérie la sécurité alimentaire demeure un enjeu vital, d'autant que l'indépendance de la décision politique en dépend. Dans un contexte marqué par les conflits armés, les crises économiques et le dérèglement climatique, l'Algérie plaide pour une approche solidaire et inclusive de la sécurité alimentaire, en particulier en Afrique, continent vulnérable mais riche en potentiel agricole.

Par sa participation, l'Algérie œuvre à apporter sa contribution pour un système alimentaire mondial durable, équilibré et résilient, face aux défis croissants liés à la sécurité alimentaire, aux changements climatiques et aux mutations économiques mondiales. Kamel Rezig ne manquera certainement pas cette opportunité pour présenter les avancées réalisées par notre pays en matière de sécurité alimentaire.

### **Près de 70 % d'autosuffisance en Algérie sur les produits alimentaires**

En effet, l'Algérie a engagé ces dernières années une série de réformes structurelles pour moderniser son agriculture, développer les filières stratégiques (céréales, lait, légumes secs), et

encourager la production locale. Le pays affiche un taux d'autosuffisance de près de 70 % sur les produits alimentaires de base, avec des objectifs ambitieux à l'horizon 2030. Le soutien à l'exportation des produits agroalimentaires est également renforcé.

Les exportations algériennes hors hydrocarbures ont atteint plus de 7 milliards de dollars en 2024, dont une part croissante issue de l'agro-industrie. Le gouvernement mise notamment sur le développement de l'agriculture saharienne. Grâce à des investissements dans les systèmes d'irrigation, la mécanisation et la formation, ces zones arides et semi-arides deviennent des pôles de production prometteurs, notamment pour la filière céréalière.

Ainsi, l'expérience de l'Algérie sera mise en avant lors de ce sommet d'Addis-Abeba qui abordera durant les trois jours, des thématiques clés telle l'agriculture intelligente face au climat, la sécurité sanitaire des aliments, la gouvernance inclusive, les droits des communautés marginalisées et les mécanismes innovants de financement. L'événement évaluera les engagements pris en 2021 à Rome lors du premier sommet sur les systèmes alimentaires, et cherchera à mobiliser de nouvelles ressources financières, y compris à travers la restructuration de la dette, pour accompagner les pays en développement.

### **Investissements croissants dans la recherche**

L'Algérie entend y défendre une vision basée sur la coopération Sud-Sud, la valorisation des savoir-faire locaux, la réduction des pertes alimentaires et la préservation des écosystèmes. Par sa position géostratégique en Afrique du Nord, son expérience en matière de régulation des marchés agricoles, et ses investissements croissants dans la recherche agronomique, l'Algérie peut jouer un rôle de catalyseur régional dans les efforts de transformation des systèmes alimentaires africains. À 5 ans de l'échéance fixée pour l'atteinte des Objectifs de développement durable (ODD), et face à l'ampleur des défis, le sommet d'Addis-Abeba marque une étape cruciale.

Pour l'Algérie, il s'agit non seulement de réaffirmer sa solidarité internationale, mais aussi de consolider sa trajectoire nationale vers une souveraineté alimentaire durable, inclusive et innovante. Par ailleurs, l'événement vise à mobiliser davantage de ressources financières, y compris via la restructuration de la dette, et à évaluer les engagements pris lors du premier Sommet sur les systèmes alimentaires, organisé à Rome en 2021, en analysant les réussites, les

obstacles et les lacunes dans la mise en œuvre des trajectoires nationales de transformation des systèmes alimentaires.



**Wallace Mawire (Zimbabwe) ; Zimbabwe’s National Ozone Unit Embraces Electronic Single Window System to Streamline Trade and Support Climate Goals ; Spiked Media, July 28, 2025.**

Tag : UNCTAD, WTO, WCO, Montreal Protocol.

To access the article : <https://spikedmedia.co.zw/zimbabwes-national-ozone-unit-embraces-electronic-single-window-system-to-streamline-trade-and-support-climate-goals/>



Kadoma, Zimbabwe – In a bid to enhance trade efficiency and environmental compliance, Zimbabwe’s National Ozone Unit under the Ministry of Environment, Climate and Wildlife has officially adopted the Zimbabwe Electronic Single Window System (ZeSW). The system,

administered by the Zimbabwe Revenue Authority (ZIMRA), is revolutionizing the way import and export permits and licenses are processed, replacing outdated manual procedures that have long hindered the ease of doing business in the country.

The ZeSW platform, launched on 10 June 2022, aims to digitize and consolidate the various regulatory processes across government departments involved in border control and trade facilitation. Through this initiative, the National Ozone Unit joins other government agencies in embracing a centralized digital solution to promote seamless transactions, transparency, and compliance with international obligations such as the Montreal Protocol.

Speaking at a recent awareness workshop for journalists held in Kadoma, ZIMRA customs automation implementation team official Tayana Chidzvondo highlighted the transformative potential of the system.

“The development of a single window environment is meant to facilitate trade in a modern, efficient manner. It aligns with international best practices promoted by organizations such as UNCTAD, WTO, and the World Customs Organization,” Chidzvondo said.

Chidzvondo emphasized that technological integration in government operations is a vital step toward reducing inefficiencies and combating corruption, which often thrives under manual systems.

“With automation at all points of entry, the system will reduce clearance times, decongest border posts, simplify procedures, and help authorities collect revenue more effectively,” he added.

Among the notable institutions already integrated into the ZeSW platform are the Port Health division under the Ministry of Health and Child Care, the Radiation Protection Authority of Zimbabwe (RPAZ), and ZIMRA through the electronic exporters’ registration system.

For the National Ozone Unit, the system is a critical tool in ensuring that imported products, especially in the refrigeration and air conditioning sectors, are compliant with ozone and climate-friendly standards as mandated by the Montreal Protocol.

George Chaumba, Project Manager for the Unit, said the platform would support the regulation of ozone-depleting substances and promote the importation of environmentally safe technologies.

“Zimbabwe does not manufacture many of the appliances that are regulated under the Montreal Protocol, such as certain refrigerators. The ZeSW system allows us to monitor imports effectively and ensure that traders adhere to climate commitments,” Chaumba said.

He noted that many importers remain unaware of the legal requirement to obtain permits before bringing in regulated items, putting them at risk of confiscation at border points. The new digital system addresses this gap by streamlining permit applications and enhancing compliance tracking.

The Montreal Protocol, established in 1987 and commemorated annually on World Ozone Day (16 September), mandates all signatory countries to implement licensing and quota systems for ozone-depleting substances, as well as monitor and report data on such imports and exports. The ZeSW platform is expected to significantly aid Zimbabwe in fulfilling these obligations.

Looking ahead, both Chidzondo and Chaumba expressed optimism that the widespread adoption of ZeSW will not only enhance Zimbabwe’s trade competitiveness but also strengthen its environmental governance. By merging economic facilitation with ecological responsibility, the system stands as a model for integrating sustainability into national development strategies.



## **Thuku Kariuki (Kenya) ; Nature and environment : A solution to 'ghost nets' in Kenya ; DW, July 28, 2025.**

Tag : -.

To watch the report: <https://www.dw.com/en/a-solution-to-ghost-nets-in-kenya/video-73365764>

**Discarded fishing nets threaten marine life by leaching microplastics and trapping sea creatures. An innovative project in Kenya is testing eco-friendly gear.**

### **Turning the Tide on Ocean Plastic: Biodegradable Nets Show Promise in Kenya**

In the clear waters off Kenya's southern coast, change is underway. Marine life long threatened by plastic waste and ghost nets

—discarded fishing gear that traps marine life and disintegrates into microplastics — is now finding relief through innovation. The heart of this change lies in biodegradable ropes and nets made of Biodolomer, a polymer developed from sugarcane and limestone. These eco-friendly alternatives decompose naturally, leaving behind just water and lime-rich biomass. Supported by environmental groups and the UN, the initiative aims to tackle plastic pollution from both seaweed farming and industrial fishing.

#### **Seaweed Success, Fishing Frustrations**

In Kibuyuni, seaweed farmers like Fatuma Mohammed are seeing real benefits. She notes fewer lost seedlings and less plastic waste contaminating nearby mangroves. The biodegradable ropes they've used over the past year have proven resilient throughout harvest cycles and gentle on marine life. But while the ropes flourish in seaweed farms, local fishers aren't quite convinced. Hassan Mtsoma, a small-scale fisherman, shares his disappointment as the eco-nets fail to withstand daily wear. Frequent repairs and high costs hinder widespread adoption. The Kenya

Marine and Fisheries Research Institute plans to address this—but until then, traditional nets remain the fallback.

### **Restoring Coral Reefs**

But the biodegradable Biodolomer ropes are also benefiting other areas. Off Wasini Island, volunteers are using them to anchor coral fragments to revive damaged reefs. It's both greener and more efficient than conventional concrete methods. According to coral restorer Ahmed Abubakar, the ropes offer a non-invasive solution and are expected to dissolve within five years, allowing corals to flourish naturally.

While not yet perfect, these biodegradable innovations are reshaping conservation efforts, offering a glimpse into a future where sustainable technology supports marine ecosystems rather than endangering them.

# Le Papyrus

## **Edem Dadzie (Togo) ; Les systèmes éoliens et solaires peuvent être compétitifs... Le Papyrus, 31 juillet 2025.**

Tag : -.

Pour accéder à l'article : <https://lepapyrus.tg/les-systemes-eoliens-et-solaires-peuvent-etre-competitifs/>



Des éoliennes et des plaques solaires/LPM Juillet 2025

**L'Energy transitions commission (ETC) a publié le 29 juillet 2025 un rapport historique intitulé « Power Systems Transformation : Delivering competitive, resilient electricity in high renewable systems » (Transformation des systèmes électriques : fournir une électricité compétitive et résiliente dans des systèmes à forte part d'énergies renouvelables).**

Ce rapport établit que les systèmes électriques mondiaux dominés par l'énergie éolienne et solaire peuvent fournir de manière fiable de l'électricité à des coûts comparables ou inférieurs à ceux des systèmes électriques actuels basés sur les combustibles fossiles dans la plupart des

régions du monde. L'électricité devrait représenter jusqu'à 70% de la consommation finale d'énergie dans un système énergétique décarboné, contre environ 20% aujourd'hui.

La demande mondiale totale d'électricité pourrait potentiellement tripler, pour atteindre 90 000 TWh d'ici 2050, contre 30 000 TWh aujourd'hui, et être satisfaite par une nouvelle production provenant principalement de l'éolien et du solaire.

« Ce rapport montre une fois de plus que l'énergie solaire produit l'électricité la moins chère de l'histoire de l'humanité. La combinaison de l'énergie solaire et du stockage par batterie signifie que des économies entières, en particulier dans la ceinture solaire mondiale, peuvent désormais planifier une croissance verte et des prix de l'électricité compétitifs pour stimuler leur développement grâce à l'énergie solaire bon marché plutôt qu'aux combustibles fossiles », déclare Sonia Dunlop, PDG du Global Solar Council.

### **Une opportunité mondiale**

Le rapport montre que de nombreux pays peuvent exploiter des systèmes électriques utilisant 70% ou plus d'électricité provenant de l'éolien et du solaire, en recourant à des technologies éprouvées disponibles aujourd'hui, telles que les batteries, d'autres moyens de stockage de l'énergie, le transport à longue distance et l'utilisation flexible de l'énergie.

Il met en évidence d'importantes opportunités régionales : Les pays du « Sunbelt », notamment l'Inde, le Mexique et une grande partie de l'Afrique, sont les mieux placés pour réduire les coûts de leur système électrique en adoptant des systèmes solaires à faible coût, qui nécessitent principalement un équilibrage jour-nuit.

En revanche, les pays de la « ceinture éolienne », tels que le Royaume-Uni, l'Allemagne et le Canada, qui dépendent davantage de l'énergie éolienne, doivent faire face à des coûts d'équilibrage plus élevés, mais peuvent mettre en place des systèmes abordables et stables grâce à des politiques intelligentes et à l'innovation.

Dans de nombreuses régions, les lignes de transport à longue distance peuvent constituer l'une des solutions les plus rentables pour équilibrer l'offre et la demande, et devraient être maximisées lorsque cela est possible. L'électrification rapide des bâtiments, des transports et des industries ainsi que la décarbonisation des systèmes électriques doivent

progresser de concert afin de maintenir les coûts par kilowattheure à un niveau abordable pour les consommateurs et les entreprises.

« Plusieurs technologies, notamment le nucléaire et la géothermie, peuvent jouer un rôle dans les systèmes électriques zéro carbone. Mais l'éolien et le solaire seront les principales sources d'énergie dans la plupart des pays, fournissant 70% ou plus de l'électricité à des coûts égaux ou inférieurs à ceux des systèmes fossiles actuels. En particulier, dans la ceinture solaire mondiale, l'effondrement des coûts de l'énergie solaire photovoltaïque et des batteries rend possible une croissance beaucoup plus rapide et moins coûteuse de l'approvisionnement en électricité verte qu'il ne semblait possible il y a dix ans. Mais les pays de la ceinture éolienne peuvent également parvenir à une décarbonisation rentable en prenant les devants dans les domaines de l'éolien offshore, du stockage à long terme et de l'innovation en matière de réseaux », affirme Adair Turner, président de la Commission sur la transition énergétique.

### **Principales conclusions du rapport**

Selon le rapport, il est techniquement possible de mettre en place des systèmes dominés par l'énergie éolienne et solaire qui soient stable et résilients grâce à une combinaison appropriée de technologies d'équilibrage et de réseau. Ces systèmes ne sont pas plus susceptibles de subir des pannes que les systèmes dominés par la production thermique.

Les systèmes éoliens et solaires peuvent être compétitifs par rapport aux prix de gros et aux coûts du réseau actuels. Les pays de la Sunbelt pourraient voir leurs coûts diminuer de plus de moitié pour atteindre 30 à 40 dollars/MWh d'ici 2050. Les coûts des pays dépendants de l'éolien (par exemple, le Royaume-Uni) sont plus élevés, mais pourraient à l'avenir être comparables aux niveaux actuels.

L'on note également que le « dernier kilomètre » de la décarbonisation sera le plus coûteux, en particulier dans les pays qui ont besoin d'un équilibrage à très long terme pour faire face aux variations saisonnières de l'offre et de la demande. Une fois que les pays auront atteint des niveaux très faibles d'intensité carbone (par exemple, moins de 50 g par kWh), l'électrification sera plus importante que la décarbonisation rapide du dernier kilomètre.

Par ailleurs, jusqu'à 30% de la demande mondiale d'électricité pourrait être décalée dans le temps grâce à la flexibilité de la demande. Cela nécessite le développement d'une tarification

dynamique et l'utilisation de technologies de gestion intelligentes. Les coûts du réseau par kWh peuvent être maintenus stables. La longueur totale du réseau mondial devra plus que doubler d'ici 2050, pour atteindre environ 150 à 200 millions de km.

Les investissements annuels dans le réseau pourraient passer de 370 milliards de dollars en 2024 à 870 milliards de dollars d'ici 2030. Cependant, environ 35% des coûts d'extension du réseau (soit 1 300 milliards de dollars en Europe) pourraient être évités d'ici 2050 grâce à l'utilisation de technologies innovantes.

La mise en place de systèmes d'énergie renouvelable à faible coût et à forte variabilité nécessitera une vision et une planification stratégiques, notamment une réforme du marché afin de mettre toutes les technologies sur un pied d'égalité, la modernisation du réseau grâce à des technologies innovantes, des stratégies de développement de la chaîne d'approvisionnement et l'engagement des clients.

Les décideurs politiques, le secteur de l'énergie et les institutions financières doivent collaborer pour garantir : Une planification adéquate des systèmes éoliens et solaires à forte densité afin d'accélérer les autorisations de planification et de minimiser les goulets d'étranglement dans le déploiement ; Une électrification de la demande qui suive le rythme de la production et du développement du réseau afin d'éviter une augmentation du coût du kWh pour les consommateurs.

Ils doivent : Accélérer les réformes du marché de l'électricité afin de débloquer les investissements dans les technologies essentielles. ; Garantir la résolution des goulets d'étranglement en matière de main-d'œuvre et de chaîne d'approvisionnement afin de permettre une livraison à grande échelle.

L'ETC a également publié une note d'information complémentaire intitulée « Connecting the world : long distance transmission as a key enabler of a zero carbon world » (Connecter le monde : le transport à longue distance, un facteur clé pour un monde zéro carbone), qui met l'accent sur le rôle des interconnexions transfrontalières et du transport à longue distance dans l'accélération de la transition énergétique.



**Ismaël Mihaja (Madagascar) ; "That suffering haunts me even here" The forgotten climate refugees of southern Madagascar ; Substack, July 31, 2025.**

Tag : Amnesty International, UNICEF.

To access the article :

[https://substack.com/inbox/post/169757120?utm\\_source=share&utm\\_medium=android&r=4kwzbd&triedRedirect=true](https://substack.com/inbox/post/169757120?utm_source=share&utm_medium=android&r=4kwzbd&triedRedirect=true)

Over 90,000 people from the Androy region have fled drought and famine in Madagascar’s south. But their journey north offers little relief and reveals a growing climate injustice.



“My baby died two weeks after we arrived. We didn’t even have water.” Displaced mother from Androy (Amnesty International, 2025)

In the scorched landscapes of Madagascar’s deep South, famine has returned once again. But today, it’s not just hunger that’s killing people, it’s the silence. In the shadow of climate change and political inaction, the Antandroy people are being pushed out of their ancestral lands and into a new, haunting form of displacement.

### **Kere: a famine that won’t end?**

In southern Madagascar, famine called kere is a recurring catastrophe. Between 2019 and 2021, the country faced its worst drought in four decades. By late 2021, UNICEF estimated that over 1.1 million people were in urgent need of food and water. Among them: thousands of children facing life-threatening malnutrition.

This wasn’t a surprise. For years, humanitarian organizations warned that climate change was exacerbating traditional drought cycles. But few predicted the scale of the forced exodus that would follow.

### **The 1,500 km march to nowhere**

Between 2017 and 2024, Amnesty International estimates that over 90,000 people from the Androy region mainly Antandroy communities migrated north toward Boeny, particularly the districts of Ambondromamy and Tsaramandroso.

Some walked. Others sold livestock or belongings to pay for transport. Many did not survive the journey.

“We walked with what little we could carry. Some of us never made it.” testimony from Amnesty’s field report.

Women and girls were especially vulnerable. Several survivors reported sexual exploitation during transit. Others were coerced into trading sex for transportation or food.

### **Not welcome anywhere**

Upon arrival in Boeny, many IDPs were met not with aid but rejection.

Authorities refused to provide land or shelter. Many families were evicted from forest areas, invoking a 1960 colonial-era law (Ordinance 60-127) that criminalizes unauthorized

settlements in protected zones. Dozens of families now live in makeshift shelters, exposed to both elements and social exclusion.

Amnesty International calls this a clear violation of human rights, including:

Right to housing

Freedom of movement and residence

Protection from gender-based violence

Access to a decent standard of living

“From insufficiently addressing drought to denying basic rights to displaced people, the government has failed the Antandroy.”

Tigere Chagutah, Amnesty International (Press release, July 30, 2025)

Rooted in history, fueled by Injustice

The current disaster cannot be understood without looking at Madagascar’s colonial past.

During the French occupation, authorities deliberately destroyed the native prickly pear cactus a critical famine food in the south to suppress cochineal farming and reduce indigenous resistance. This removal had devastating ecological impacts and wiped out a key survival crop for future generations.

Now, climate change fueled mostly by industrialized nations is pushing the descendants of these same communities off their land again.

Amnesty argues that France and other high-emission countries share responsibility for this crisis and must contribute to reparations, adaptation funding, and justice-based climate responses.

### The Bigger Picture: Displacement as a Global Warning

According to the Internal Displacement Monitoring Centre (IDMC), over 32 million people were displaced by climate-related disasters in 2022. Madagascar is just one example but it’s a loud one.

“Climate displacement is the canary in the coal mine of global injustice.”

Dr. Delphine Lorenz, University of Cape Town, South Africa.

Without legal frameworks or government protection, these Malagasy families are caught in limbo not officially refugees, not citizens with rights in their new locations.

Their stories echo those of drought-stricken farmers in the Sahel, cyclone survivors in Mozambique, and flood victims in East Africa.

 What Needs to Change?

Amnesty International calls for urgent action:

For the Malagasy Government:

Recognize internal climate displacement in law

Provide land, shelter, and integration strategies

Protect women and vulnerable groups

For the International Community:

Support climate adaptation projects

Offer debt relief and reparation funds

Acknowledge historic and ongoing responsibilities

“The suffering of the Antandroy people is not just a humanitarian issue. It is a question of justice.”Amnesty International, AFR35/0075/2025

 Sources & Documentation

Amnesty International (2025). That Suffering Haunts Me Even Here

UNICEF Madagascar Drought Emergency Report, 2021

Internal Displacement Monitoring Centre – GRID 2023

Amnesty Press Release, July 30, 2025



(AI-generated image illustrating the forced migration linked to the climate crisis in southern Madagascar)

# eBourse<sup>DZ</sup>

**Rabah Karali (Algérie) ; Valorisation de la vase de barrage en Algérie : grâce à l'innovation, d'une idée jaillit une réalité ; Ebourse, 31 juillet 2025.**

Tag : -.

**Valorisation de la vase de barrage en Algérie**

## **Grâce à l'innovation, d'une idée jaillit une réalité**

*Dans le cadre de la souveraineté environnementale et partant de la promotion de la durabilité, l'Algérie ne ménage aucun effort afin d'atteindre les objectifs de sa politique, notamment en matière de préservation des ressources naturelles et de recours aux technologies nouvelles.*

**P**armi les axes du plan du gouvernement figure la mise en œuvre de stratégies intégrées impliquant un ensemble de partenaires nationaux par le truchement

de projets innovants ayant un impact direct sur les transformations environnementales de l'heure et la transition verte. Force est de constater que la concrétisation de

nombreux projets mixtes (Entreprises-Universités, Centres de recherche technologique) n'est plus un slogan d'autant plus que les expériences probantes font florès grâce à la multiplication des partenariats dans divers secteurs de la vie économique de l'Algérie.

C'est le cas de le dire concernant le thème de la valorisation de la vase de barrage, une problématique environnementale qui s'est avérée une excellente opportunité pour remplacer la matière première non recouvrable (argile) dans l'industrie des matériaux de construction. En effet, l'Algérie, qui ambitionne de devenir

un gros exportateur de ciment, fait désormais du ciment vert, à faible émission de carbone, un levier central de sa transformation, à l'heure où la réglementation mondiale impose de nouvelles normes de durabilité, notamment en Europe à partir de 2027. Par ailleurs, il faut savoir qu'en Algérie, et particulièrement dans le Nord semi-aride, les pluies saisonnières entraînent l'accumulation de près de 30 millions de mètres cubes de sédiments chaque année dans les barrages.

Ce phénomène réduit drastiquement leur capacité de stockage, affectant l'approvisionnement en eau potable

et l'irrigation des terres agricoles. A la faveur des résultats concluants d'un programme national de recherche impliquant l'entreprise Holcim Algérie, l'Université d'Ain Temouchent avec la collaboration du Centre national de recherche technologique, ces vases, riches en argiles, deviennent une ressource précieuse pour l'industrie des matériaux de construction.

Le projet explore leur transformation en briques géopolymères, en béton bas carbone et en ciment (en coprocessing), offrant ainsi une alternative durable aux matériaux traditionnels.

**Rabah Karali**